

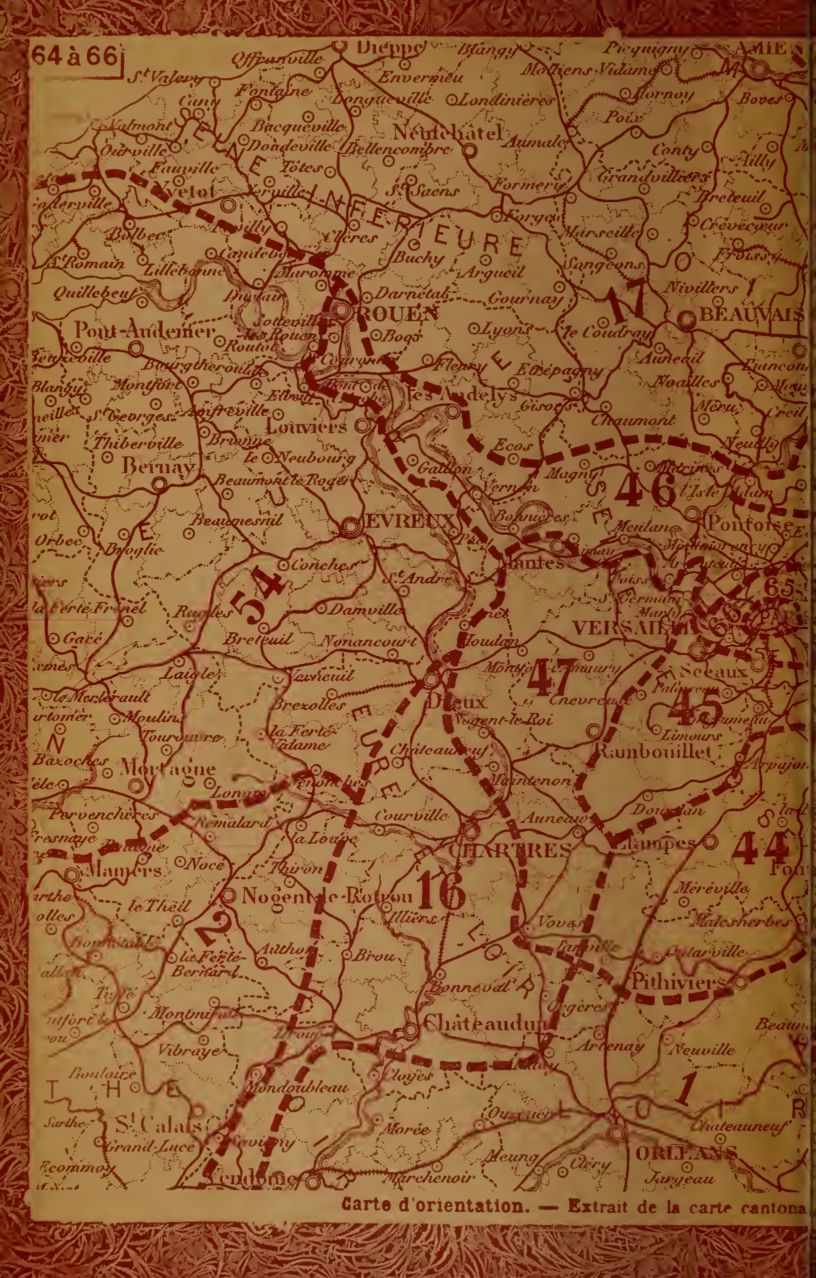
BANLIEUE PARISIENNE

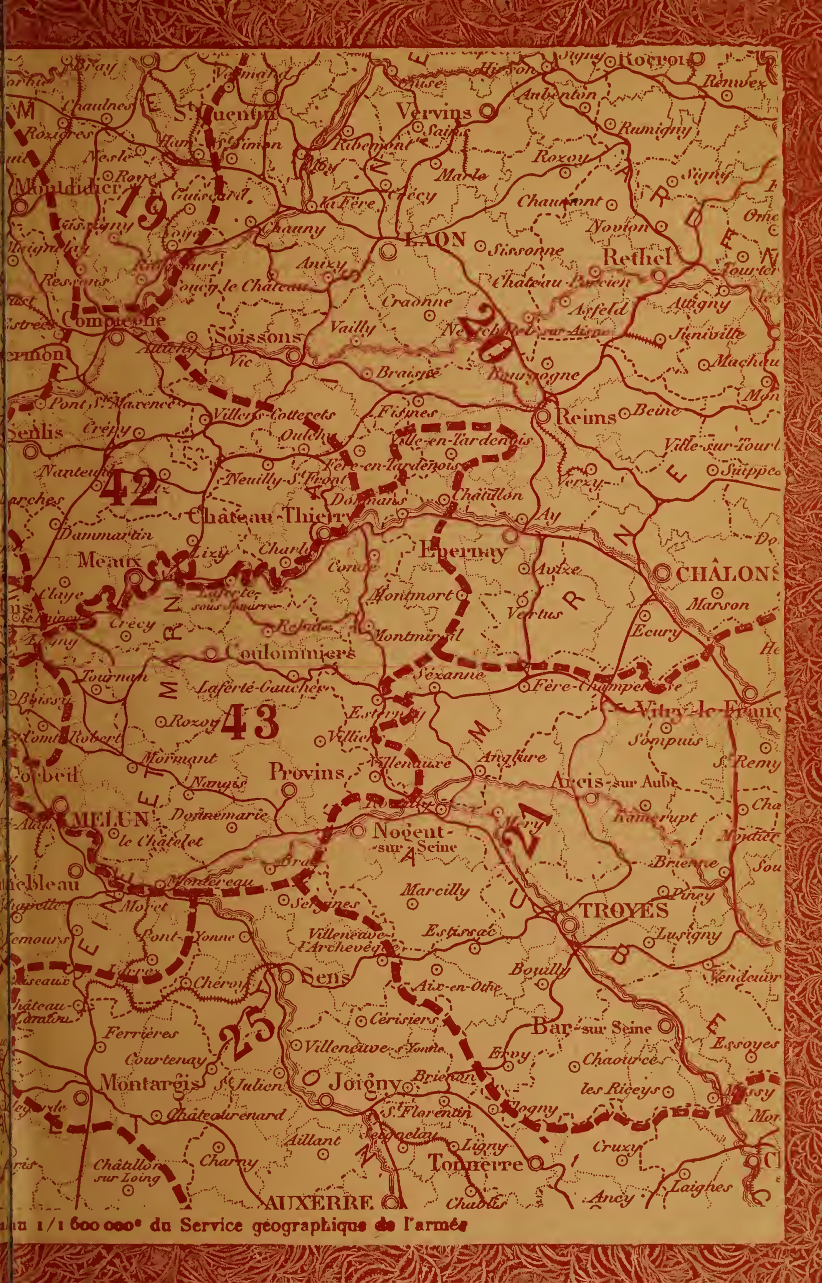
OUEST ET SUD-OUEST

Neuilly
Courbevoie
Puteaux
Nanterre
Rueil
Bougival
Saint-Cloud
Meudon
Sèvres
Boulogne
Fontenay-aux-Roses
Sceaux
Villejuif

PARIS

BERGER-LEVRAULT


64 à 66
ROUEN
EVREUX
CHARTRES
VERSAILLES
BEAUVAIS
ORLÉANS
Carte d'orientation. — Extrait de la carte cantonale



...au 1/1 600 000e du Service géographique de l'armée



BANLIEUE PARISIENNE

III

RÉGION OUEST ET SUD-OUEST

3e PARTIE

Autour du Mont Valérien — Saint-Cloud et Bois de Ville-d'Avray
Vallée de Sèvres et Bois de Meudon
Région de Sceaux — Basse Vallée de la Bièvre

Avec 12 cartes ou croquis et 1 carte hors texte

BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY - PARIS - STRASBOURG

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État (Voyage en Belgique, Hollande, Allemagne et Danemark). — Un volume in-12. 3 fr. 50. (Berger-Levrault.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — In-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault.)

Au régiment — **En Escadre.** — Préface de M. Mézières, de l'Académie Française. 1894. Grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges. — Journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Les Petites industries rurales. — Un volume in-12. (Lecoffre.)

Album de la guerre. — Texte de deux volumes de la section photographique de l'armée. (Armand Colin.)

VOYAGE EN FRANCE

75 volumes, dont **66** parus, les autres en préparation ou sous presse.

(Les rééditions accrues envisagées et les volumes sur Paris, porteront à plus de 85 le nombre des volumes.)

Pour le titre et le sommaire de chacun de ces volumes consulter le catalogue sur papier de couleur à la fin du volume

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

BANLIEUE PARISIENNE

III

RÉGION OUEST ET SUD-OUEST

(66e Volume du VOYAGE EN FRANCE)

TROISIÈME PARTIE

AUTOUR DU MONT VALÉRIEN
SAINT-CLOUD ET BOIS DE VILLE-D'AVRAY
VALLÉE DE SÈVRES ET BOIS DE MEUDON
RÉGION DE SCEAUX — BASSE VALLÉE DE LA BIÈVRE

Avec 12 cartes ou croquis et 1 carte hors texte



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY-PARIS-STRASBOURG

1921

CARTE D'ENSEMBLE DU 66e VOLUME



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'Etat-major au 1/80000e.

VOYAGE EN FRANCE

I

DES MUGUETS DE NEUILLY AUX ROSES DE PUTEAUX [1]

L'horticulture à Neuilly. — Le forçage des muguets. — Madrid et Saint-James. — Les industries de Neuilly. — L'île de la Grande-Jatte. — Bécon-les-Bruyères. — Courbevoie. — Le monument de la Défense. — Puteaux. — Une culture évanouie : la rose à essence. — La rose mousseuse. — Les derniers champs de roses et les dernières vignes. — Puteaux devenu grand centre industriel.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Puteaux. Mai.

Neuilly, dont j'achève aujourd'hui la description, possède à l'écart, entre le bois de Boulogne et la Seine, un quartier moins monumental que celui des grandes avenues ou des

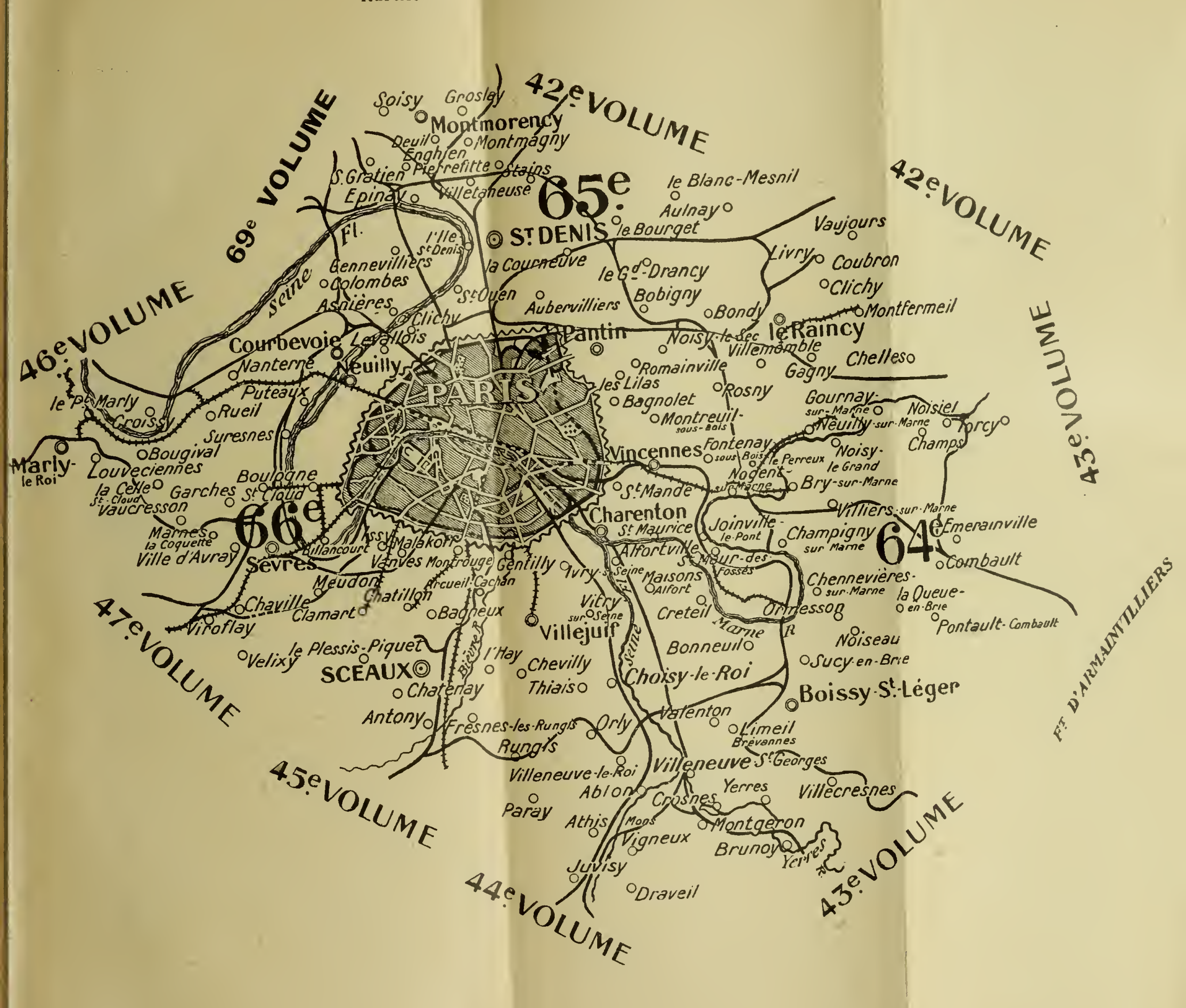
(1) Ce chapitre fait suite au dernier du 65e volume, chapitre consacré en partie à Neuilly.

rues à bow-window qui constituent le nouveau quartier Bertaux-Dumas. C'est une délicieuse retraite, chaque maison, simple habitation ou villa luxueuse, est enveloppée de fleurs et d'ombrages. Ce rivage fut de bonne heure un séjour recherché par les souverains, l'aristocratie et les gros financiers. François I[er] y édifia le château de Madrid, le comte d'Artois, plus tard Charles X, posséda Bagatelle, et la *Folie* de Baudard de Vaudésir, baron de Saint-James, rendit célèbre le nom de ce surintendant des finances de la marine.

Quelques villas sont de véritables palais au sein de jardins merveilleusement entretenus par des jardiniers fleuristes qui sont des maîtres. Neuilly est parmi les centres horticoles des environs de Paris les plus réputés. Des serres que l'on ne devine pas, car elles sont masquées par les habitations, jouent un grand rôle dans le commerce floral de la capitale. De Neuilly sortent la plupart de ces belles touffes de muguet provenant de forçage que l'on trouve chez les fleuristes d'octobre à avril. Avant la grande guerre, les forceurs utilisaient des griffes sèches envoyées d'Erfurt, grand centre horticole de l'Allemagne, dont la fleur atteint une ampleur avec laquelle ne saurait rivaliser notre odorant et délicieux

CARTE D'ENSEMBLE DE LA BANLIEUE DE PARIS

RÉPARTITION ENTRE LES VOLUMES 64, 65 ET 66



muguet de mai, orgueil de nos bois. Après vingt jours de forçage, des touffes d'une verdure intense et de fleurs d'un blanc immaculé sont livrées au commerce. Une autre plante, l'*Hoteia japonica* ou *astilbe* est également forcée à Neuilly, dont les « chauffeurs » sont parmi les plus habiles de cette élite de nos horticulteurs.

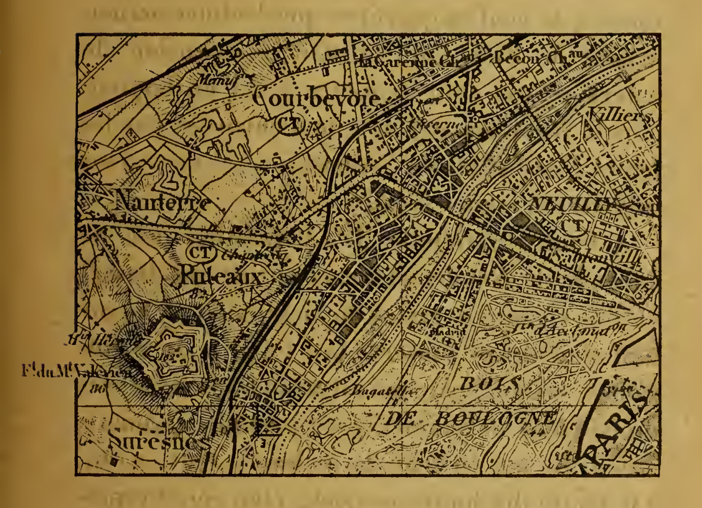
Aussi la décoration des abords des villas et des hôtels est-elle poussée loin dans ces parages de Saint-James et de Madrid que commencent à peine à envahir, timidement, les grandes maisons à étages. Il y a là des rues tranquilles offrant seulement en perspective de vertes frondaisons, elles furent tracées sur l'emplacement de parcs dont quelques arbres ont été conservés. Ainsi, à l'angle dessiné par le boulevard Richard-Wallace, devant l'entrée du bois de Boulogne, dite porte de Madrid, le vieux chêne penchant ses branches noueuses au-dessus de la chaussée et qui aurait été planté, dit une tradition sujette à caution, par le roi François Ier. Là se trouvait une résidence fameuse, le château de Madrid, démolie pendant la Révolution. Le palais devait ce nom aux briques vernissées dont il était orné et employées à l'imitation de l'Espagne. En 1910 un nouveau « château de Madrid » a été édifié sur le même emplacement,

œuvre emphatique où l'on a outré l'ornementation de la Renaissance. Statues de chevaliers flanquant les fenêtres, statue équestre de François Ier sous le campanile, dans une arcature en anse de panier. Rien ne ressemble moins à l'ancien château tel que nous le représentent de vieilles gravures que l'édifice actuel, inspiré de Blois, qui abritait une pension de jeunes gens et dont la guerre a fait un hôpital, puis la résidence des missions envoyées par les petits États alliés de l'Allemagne, venues pour solliciter et signer la paix.

A l'autre extrémité de ce quartier, près de l'avenue de Neuilly et de constructions basses et sans caractère, restes du vieux village, la rue de Longchamps conserve la « Folie » de Saint-James, célèbre par les extravagantes dépenses de Baudard de Vaudésir. Ce parvenu accumula autour de son château de plaisance tout ce qui, à la fin du dix-huitième siècle, était censé représenter la nature. Comme à Ermenonville et à Mortefontaine [1], il y eut des ruines factices, une rivière, des ponts et des rochers. Mais quels rochers ! Le baron de Saint-James les en-

(1) Sur Ermenonville et Mortefontaine, voir le 42e volume du *Voyage en France*, le Valois.

voya chercher dans la forêt de Fontainebleau où l'on put extraire des blocs énormes, si énormes qu'il fallut quarante chevaux au transport d'un seul d'entre eux. Ces masses furent entassées en une montagne, on laissa entre elles un espace vide baptisé grotte. Ce rocher de Saint-James



devint la grande gloire du lieu. On y voyait même un gouffre et une cascade. Toutes ces excentricités existent encore en partie, ainsi que la maison, œuvre charmante de l'architecte Bellanger auquel on devait déjà Bagatelle. Cette folie coûteuse de l'Homme au Rocher, comme on appela Baudard, reçut ensuite des hôtes

célèbres. Elle fut habitée par Lucien Bonaparte et la duchesse d'Abrantès. Wellington, après Waterloo, y posséda son quartier général, et des soldats anglais saccagèrent le domaine. Plus tard on signale le séjour de Chateaubriand, de Mme Récamier et de M. Thiers. En 1851 le docteur Pinel l'acquit pour en faire une maison de santé pour aliénés, aujourd'hui encore la « Folie Saint-James » est la maison des fous. Elle ne m'a été désignée que sous ce nom par des négociants du quartier.

Cette partie de Neuilly fut aux dix-septième et dix-huitième siècles le siège d'une intéressante industrie d'art, la tapisserie, implantée, dit-on, au château de Madrid, comme filiale de la manufacture d'Aubusson. Les patrons étaient nombreux ; ils disparurent avant la Révolution. Sous le second Empire quelques fabricants tentèrent de reconstituer les ateliers, le succès est venu ; Neuilly est un centre intéressant pour la préparation des tapis et aussi pour la restauration des tapis anciens, la passementerie apparut ensuite, promptement florissante. Il sort de cette ville dans laquelle on ne voit guère un centre industriel, des œuvres exquises, mais les maisons qui les produisent ont leur siège à Paris.

D'autres productions méritent d'être signa-

lées. Au premier rang, les automobiles. L'avenue de Neuilly est à ce point de vue encore un prolongement de l'avenue parisienne de la Grande-Armée, même auprès de Levallois-Perret c'est un important foyer. Comme ses voisines aussi, Neuilly fabrique les savons et autres produits de toilette, quelques-unes de ces usines livrent des ingrédients célèbres, là se prépare le fameux vinaigre de Bully.

Neuilly n'est donc pas aussi exclusivement ville de luxe qu'on pourrait le supposer, mais elle ne deviendra sans doute jamais une cité de grande industrie, aussi a-t-elle vu naître un très grand nombre d'institutions pour garçons ou filles. Ces pensionnats et les cours d'enseignement, près de cinquante, ont un ensemble d'élèves très considérable. Le lycée accroîtra dans une forte proportion le rôle de Neuilly dans l'éducation des jeunes gens.

En cela encore la ville contraste avec ses voisines où le travail manuel domine. La Seine la sépare des grandes agglomérations laborieuses de Courbevoie et de Puteaux au-dessus desquelles — de Puteaux surtout — plane sans cesse un nuage de fumée. Mais des îles verdoyantes, des quais ombreux masquent aux promeneurs la façade embrumée des autres

cités riveraines. En face de Madrid et de Saint-James, l'île de Puteaux est un admirable verger et un parc, séparés de l'île du Pont par un bras étroit. A la pointe amont de celle-ci un élégant petit temple en marbre, dôme supporté par une rangée circulaire de colonnes, a été réédifié, il ornait jadis le parc Monceau avant sa transformation en promenade. Cette partie de l'île du Pont, appelée île d'Amour, est le siège d'une société sportive.

En aval, l'île renferme un chantier de construction de bateaux; puis, langue de terre effilée, couverte de beaux arbres, elle va se souder à l'île de la Grande-Jatte, la seule du petit archipel dont les constructions se soient emparées. L'île appartint au domaine de Louis-Philippe. Comme le reste du parc elle a été allotie. Un boulevard ombragé l'entoure, des rues la découpent et une population assez nombreuse est venue. Deux ponts la rattachent à Neuilly et à Courbevoie, reliés par une chaussée prolongeant le boulevard Bineau. L'île est fréquentée pour ses ombrages, ses guinguettes, le calme du petit bras de la Seine fermé à la grande navigation et, pour cela, favorable aux canotiers novices. Mais combien ce quartier insulaire de Neuilly semble loin de la somptueuse cité!

Le grand bras de la Seine, toujours animé par la navigation, possède une grâce que le fleuve n'a pas en aval, au long des quais enfumés de Levallois. L'île le borde d'une puissante végétation de grands arbres et le quai rectiligne de la rive gauche, que domine la haute berge de Bécon, est planté de platanes touffus. Vu du pont, le fleuve a gardé un peu de sa beauté primitive grâce aux frondaisons par lesquelles il est encadré.

Ce pont se nomme « pont de Courbevoie », il aboutit à un long et large boulevard montueux, du même nom, se dirigeant vers la Garenne en séparant les deux quartiers bien distincts de Courbevoie : Bécon-les-Bruyères en aval, Courbevoie proprement dit en amont. Bécon est de récente origine, il dut son développement à la création d'une importante gare aux confins de trois communes : Asnières, Bois-Colombes et Courbevoie, lorsque fut construit le tronçon de voie ferrée de la Garenne qui rend distinct de la grande ligne du Havre le chemin de fer de Saint-Germain. Il y eut là une gare d'échange avec les lignes de Versailles et du Champ de Mars et une gare de marchandises, qui faisait défaut à ces populeuses communes. Les terres sablonneuses, sans culture, avoisi-

nant la gare furent alloties et rapidement se couvrirent de grands immeubles et de quelques villas, des voies se tracèrent jusqu'au chemin d'Asnières à Courbevoie qui court au sommet de la haute terrasse de la Seine. D'abord groupe riant de villas et de cottages au long d'avenues, le site perd ce caractère de villégiature. Le parc et le château de Bécon, jadis isolés et qui avaient joué un rôle militaire pendant la Commune, sont maintenant enveloppés de constructions, le tramway de Saint-Cloud à Pierrefitte parcourt toute la cité nouvelle.

Bécon-les-Bruyères, qui n'a pas revendiqué son autonomie comme ses voisines, la Garenne, Bois-Colombes et Levallois-Perret, n'aurait donc pas d'histoire sans la belle demeure que se disputèrent Versaillais et fédérés et dans laquelle s'éteignit le grand sculpteur Carpeaux, auquel le prince Stirbey avait offert l'hospitalité.

Le vieux Courbevoie subsiste, tout menu, au milieu de la vaste cité étendue sur l'emplacement de parcs et de jardins, jadis buts de promenade pour les Parisiens. L'ancien village se compose de quelques maisons d'aspect archaïque, les hautes toitures d'un édifice qui fut le château du lieu, une église, étrange avec son péristyle en forme de temple antique, fronton

soutenu par quatre colonnes toscanes trapues, le lourd dôme qui recouvre une rotonde, un échafaudage renfermant des cloches. Pitoyable monument pour une ville de près de 40.000 âmes [1], dont il est, d'ailleurs, l'unique église.

Tous les édifices publics se groupent autour de celui-ci, sur un terrain déclive s'abaissant rapidement vers la Seine. L'Hôtel de Ville, assez élégant, n'a pas les proportions grandioses de ses voisins de Neuilly, de Levallois et d'Asnières. Une salle des fêtes et des écoles l'avoisinent. Au delà apparaissent les grands combles de vastes constructions. C'est le véritable monument de Courbevoie, une caserne construite pour les Suisses sous Louis XV, comprenant trois grands corps de logis primitifs, dont un faisant face à Paris, présente un beau fronton triangulaire.

Ces bâtiments solennels, noyés maintenant entre les maisons d'une cité nouvelle, ont perdu l'aspect grandiose que leur valait l'isolement. Un des pavillons, cependant, offre de la perspective par la longue et large avenue Gambetta conduisant au rond-point où aboutit l'avenue de la Défense, prolongée majestueusement vers

---

(1) 38.138 habitants au recensement de 1911.

Neuilly et dans Paris par l'avenue de la Grande-Armée et les Champs-Élysées. Cette avenue de la Défense est sans cesse remplie de voitures, de tramways circulant ou en station.

Au centre du rond-point s'élève un des monuments les plus heureux d'aspect entre ceux qui furent consacrés à la guerre de 1870. Barrias a représenté la *Défense de Paris* par un groupe d'une belle allure : la ville de Paris, personnifiée par une femme debout, adossée à un canon, tenant d'une main une épée, de l'autre le drapeau; à ses pieds, un mobile chargeant son fusil; derrière la ville, une Parisienne reflétant par sa physionomie toutes les misères si stoïquement endurées.

Le monument de la Défense, justement admiré, un des plus populaires de la région de Paris, se dresse à la limite même des deux communes de Courbevoie et de Puteaux que sépare, jusqu'à la Seine, la grande avenue. Avec Courbevoie finit ce que l'on pourrait appeler la partie bourgeoise de cette banlieue de la rive gauche; désormais, jusqu'aux confins de Seine-et-Oise, c'est une suite de grandes usines embrumant le paysage de leurs livides fumées.

Courbevoie, cependant, est industrielle aussi, mais ses fabriques, si elles sont nombreuses,

ne sont pas celles qui émettent de très sombres nuages. Comme Neuilly et Levallois, c'est un centre important de la carrosserie automobile et l'un des foyers de la parfumerie. Peut-être même a-t-elle en plus grand nombre les fabriques de savon et autres produits pour la toilette ; je relève plus d'une douzaine de maisons se consacrant à cette industrie, et parmi elles des marques réputées ; il suffira de signaler l'antique Lubin.

Les produits pharmaceutiques, le chocolat, les biscuits, les conserves alimentaires, occupent de très nombreux ouvriers. Les tapis, les dentelles, la broderie, ont d'intéressants ateliers. La corderie parisienne possède à Courbevoie ses principaux établissements. D'autres fabriques nécessitent des centaines de travailleurs : on prépare les pâtes à polir, on monte les fleurs artificielles. Une production rare dans la région parisienne, celle des épingles, s'y est implantée.

Courbevoie n'a pas l'aspect manufacturier que sa grosse population ouvrière pourrait faire supposer, mais un grand nombre de ses habitants travaillent à Paris ou à Puteaux, commune constituant en réalité une seule ville avec elle.

Si le rond-point de la Défense et l'avenue sont, nous l'avons vu, partagés entre les deux

communes, la large avenue de Saint-Germain, qui prolonge l'avenue Gambetta de Courbevoie, appartient tout entière à Puteaux; elle aboutit, aux confins de Nanterre, à un autre rond-point, dit des Bergères, fort animé, d'où se dirige à travers Puteaux la longue rue de la République, coupée d'autres voies également banales. Nous sommes ici dans la ville de fabriques par excellence. Sans atteindre au même degré d'aspect enfumé qu'Aubervilliers, par exemple, Puteaux est sans cesse recouvert par un plafond de brumes fuligineuses, et chaque jour voit s'accroître le rideau, tant naissent rapidement les usines. Les derniers espaces libres ne tarderont pas à être recouverts. Même en reste-t-il ?

Ce fut cependant un riant village jadis, entre les collines aux pentes douces couvertes de jardins fleuris et la Seine enchâssant une longue île verdoyante. Il y avait là des châteaux et des parcs d'une grande splendeur, la campagne était couverte de champs de rosiers plus vastes et plus nombreux mêmes que ceux de Fontenay-aux-Roses (1); on y cultivait la rose à parfum destinée à produire l'essence. Au milieu du dix-neuvième siècle, quand Puteaux avait moins de

---

(1) Sur Fontenay-aux-Roses voir le chapitre X.

5.000 âmes et couvrait un espace restreint, le quartier de Chantecoq était réputé pour ses champs de rosiers. Aujourd'hui, Chantecoq, compris entre le chemin de fer de Versailles et la route de Paris à Saint-Germain, est couvert de maisons. Cueille-t-on encore les pétales de rose dans quelque jardin échappé aux allotissements? J'en doute. C'est donc au point de vue rétrospectif que je donne la production d'un rosier : 20 à 30 grammes de pétales par jour.

Cette culture fut florissante jusque vers 1875, elle rendait des services considérables à l'industrie de la parfumerie, dès ce moment florissante à Paris et dans la banlieue. Soixante à quatre-vingts cultivateurs s'y adonnaient, leurs produits étaient vendus sur le carreau des halles, en même temps que les primeurs : pommes de terre quarantaine, pois verts, haricots, etc. La récolte avait lieu tous les trois jours, un *arpent* pouvant donner 50 kilos de pétales. L'arpent de Puteaux vaut 100 perches, et la perche 34 mètres carrés 19. Longtemps les rapports entre cultivateurs et parfumeurs furent excellents, mais ceux-ci prirent la fâcheuse habitude de ne faire paraître les commis chargés de l'achat qu'au moment où l'impitoyable cloche de fermeture du carreau annonçait 9 heures. Alors les employés

offraient des prix dérisoires et les vendeurs étaient obligés de céder, car les pétales de rose ne peuvent se conserver. Il vint un moment où cette culture ne rapportait rien, alors les cultivateurs, gagnant davantage à produire les légumes de primeurs, arrachèrent leurs rosiers, il ne parut plus de pétales sur le carreau des halles.

Ce fut une stupeur dans la parfumerie; les grandes maisons, privées d'une matière première indispensable que seul Puteaux produisait, supplièrent les paysans de planter à nouveau, offrant des conditions meilleures. Aucun ne céda; ils étaient encouragés dans leur résistance par une nouvelle forme de culture du rosier, on avait trouvé un débouché pour la rose mousseuse à l'état de boutons à peine entr'ouverts. Les fleuristes de Paris, les commissionnaires pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie donnèrent à ce commerce un développement extraordinaire.

J'ai recueilli ces renseignements d'un de ces cultivateurs de roses, retiré dans une charmante villa sur les pentes de Chantecoq[1], M. Derue, heureux de me parler de ce passé qui semble si lointain. Il faisait de 1.800 à 2.000 bouquets de roses mousseuses par jour, chaque bouquet comptait 12 boutons et se vendait 30 centimes.

Cette aimable industrie a disparu à son tour,

non pas complètement, car j'ai rencontré quelques petits champs de rosiers en montant à Chantecoq par la rue de Colombes et en me rendant à Suresnes par les pentes du mont Valérien, mais combien nous sommes loin de l'époque où ces collines étaient une campagne fleurie et parfumée ! Des rues et des boulevards les découpent, des habitations se construisent partout. Je ne reconnais plus les riantes campagnes parcourues au temps où, soldat, je fis ici des promenades heureuses.

Le rosier, alors, couvrait les pentes inférieures, plus haut c'était la vigne — elle aussi disparue — non moins étendue qu'à Suresnes. Puteaux prétendait même que ses vins étaient supérieurs à ceux de sa voisine. M. Derue me rappelait que Pierre Dupont habitait alors la rue des Pavillons. Il y improvisa sa chanson : *Ma vigne,* si populaire jusqu'au moment où l'inepte chanson du café-concert eut apparu. Mais Suresnes seul rappelle par un nom de rue le bon chansonnier. Puteaux l'oublia.

Le rôle agricole de Puteaux est donc effacé ; à peine reste-t-il quelques petits cultivateurs faisant le bouton de rose et l'oignon à fleurs et d'étroits pans de vigne. Mais bien souvent l'enclos est affligé d'un écriteau l'annonçant à vendre

comme terrain à bâtir. Il faut se hâter si l'on veut encore, en juin, voir quelque vestige d'une industrie rurale jadis si prospère. Les grandes manufactures l'ont remplacée, Puteaux y perdit toute sa grâce, bien qu'il lui reste de larges vues sur le bois de Boulogne et Paris.

La place du Marché, cœur de la cité actuelle, était un champ de roses ; à ses abords, de beaux domaines avaient un rôle agricole intéressant, même pastoral, car Puteaux était un centre d'élevage du mouton. Vers 1835, le baron Seillière y possédait un troupeau de mérinos. Et l'île, qui commence à se transformer et menace de se couvrir d'usines, fut elle-même un magnifique domaine horticole ; un Rothschild y installa une ferme modèle.

De ces époques tranquilles, il n'est guère de vestiges que la pauvre chapelle qui sert d'église à un centre de plus de 32.000 âmes (1) et digne tout au plus d'un hameau. Cependant, elle eut quelque splendeur au temps où les habitants du village avaient le droit d'y entendre la messe, mais étaient obligés de se rendre à Suresnes, chef-lieu de la paroisse, pour les offices des jours de grande fête. L'humble édifice eut des

(1) 32.223 au recensement de 1911.

richesses révélant celles de ce peuple de vignerons; il en reste deux intéressants vitraux du milieu du seizième siècle représentant la vie de la Vierge et la vie de saint Maurice. Cette église pourrait devenir charmante si elle était entretenue, mais elle est navrante d'abandon, et sordide. La misérable abside, toute noircie par les ans et la fumée, apparaît honteuse, en retrait sur le quai, voisine du pont par lequel on atteint Madrid, c'est-à-dire Neuilly. Près de là, une mairie, bien modeste en comparaison des hôtels de ville voisins, est en façade sur le fleuve.

La ville est de physionomie très industrielle, dans la partie basse, rares y sont maintenant les villas et les jardins : le terrain est trop cher pour permettre ce luxe. Partout des usines, parfois immenses. L'une d'elles est un établissement célèbre, la manufacture d'armes ou arsenal de Puteaux, auquel l'artillerie doit les pièces d'armement qui firent la force de nos batteries. A côté d'elle se pressent, sur le quai et au long de voies sombres, de grands établissements, métallurgiques pour la plupart, consacrés à la production des automobiles ; quelques-unes des marques les plus réputées y possèdent leurs usines. Par douzaines l'on compte les ateliers de mécaniciens. Une grande manufacture de tuyaux

pour eau et gaz et de chaudronnerie, des fonderies d'aluminium complètent ces branches de l'industrie locale. Celle-ci, jadis, avait à sa tête la teinturerie, les apprêts et l'impression sur étoffes, importantes encore. Des fabriques de bonneterie, de caoutchouc, une puissante fabrique de cuirs vernis, des brosseries, puis, comme dans les communes voisines, la parfumerie et les produits chimiques occupent des centaines d'ouvriers. Une coopérative de pharmaciens, moins importante que la pharmacie centrale de France [1], y produit un grand nombre d'alcaloïdes et de sels.

Parmi les autres industries de Puteaux, il faut encore signaler la production de l'alcool, la foulonnerie de laine, une grande minoterie, une huilerie, la fabrication des tissus d'ameublement et des tapis, enfin une manufacture considérable pour la production de l'encre d'imprimerie. Elle a rendu célèbre le nom de Lorilleux. L'usine fut installée dès 1824 à Chantecoq, au milieu des champs de roses; elle a pris peu à peu un développement considérable. Après 1870, une seconde fabrique dut être créée à Nanterre. Plus tard, pour conserver la clientèle étrangère que

(1) 65e volume du *Voyage en France*, chapitre V.

les tarifs de douanes allaient éloigner, des succursales furent établies en Italie, en Espagne et en Hollande. Les deux établissements de Puteaux et de Nanterre ne couvrent pas moins de 20 hectares. La première fait les pâtes à rouleaux, les couleurs, les encres typographiques et lithographiques, etc. La seconde est spécialisée dans la préparation du noir de fumée, des huiles de résine et des encres à journaux.

On voit combien est intéressante et variée la gamme des industries qui ont transformé le village des rosiers en grand foyer manufacturier. C'est aujourd'hui l'un des centres de travail les plus considérables de France, dont l'extension ne sera limitée que par l'exiguïté du territoire, bientôt incapable de recevoir de nouveaux établissements. Le fleuve y possède un port actif et la gare doit une réelle importance à la jonction des chemins de fer de Versailles et de Saint-Lazare aux Invalides.

II

AUTOUR DU MONT VALÉRIEN

Dans le vignoble. — Au bord de la Seine, les usines d'automobiles. — Le Suresnes d'autrefois. — Le Suresnes moderne. — Les industries. — Le vin de Suresnes. — Son histoire. — Le mont Valérien. — Histoire de la colline. — Une visite au fort. — Descente à Nanterre. — Souvenirs de sainte Geneviève. — Le pèlerinage. — L'industrie de Nanterre. — La rosière.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Nanterre. Mai.

Si Puteaux a perdu ses roses, Suresnes n'a plus les vignes qui firent sa réputation, ou du moins en reste-t-il bien peu, çà et là quelque carré au long des voies nouvelles découpant les flancs de la colline et que d'humbles pavillons commencent à border en attendant les villas, elles-mêmes destinées à être remplacées par les grandes constructions à multiples étages. Le vin de Suresnes a vécu; celui que l'on connut il y a peu d'années encore, récolté par de bien

rares vignerons, est d'ailleurs une sorte de piquette ; son âpreté fait paraître fort étrange la réputation dont, pendant tant de siècles, a joui le suresnes. Nos rois en faisaient cadeau à d'autres majestés et aux grands personnages. Henri IV, dit-on, le goûtait fort, mais il voulait sans doute plaire à la population d'une paroisse où se prépara l'entente destinée à lui assurer définitivement le trône. La fameuse conférence où se prépara l'abjuration du Béarnais se tint dans Suresnes, alors bien humble village.

Suresnes était donc viticole et très champêtre ; il se groupait tout menu au pied du mont Valérien, alors appelé mont Calvaire, au sein d'une campagne verdoyante baignée par la Seine, libre d'entraves, roulant rapidement des eaux claires. Le tableau a fort changé ; le fleuve, que relève un barrage, est longé par une étroite chaussée portant un tramway, bordée d'immenses usines consacrées surtout à l'industrie automobile. Les parcs princiers qui enveloppaient le bourg ont été dépecés pour faire place à ces fabriques, à des rues banales où de pauvres bâtisses abritent une population ouvrière sans cesse croissante. Suresnes avait 4.000 habitants au milieu du dix-neuvième siècle, il en possédait 16.248 au recensement de 1911 ; la grande guerre, en ame-

nant un flot de travailleurs dans ses usines, a encore accru ce nombre. C'est donc un centre populeux, ayant perdu tout caractère rustique, sans prendre vraiment physionomie de ville; les nouveaux quartiers se sont établis au hasard, près des ateliers, et, sauf un très élégant hôtel de ville, aucun monument ne relève la banalité de ces voies dont beaucoup de noms furent inspirés par des passions aujourd'hui oubliées. Ces vocables ont fait disparaître ceux, plus savoureux, d'autrefois, qui évoquaient le vieux Suresnes. Quelques-uns, pourtant, subsistent encore, la rue du Port-aux-Vins et la rue du Verjus rappellent le temps où Suresnes était vignoble célèbre; l'étroit carrefour dit place Henri-IV, cœur de la ville, montre que Suresnes n'a pas oublié les scènes historiques auxquelles la paroisse dut sa notoriété.

Les industries qui ont amené la transformation de Suresnes sont très variées, en dehors de l'automobile. La teinture et l'impression des étoffes, la fabrication des biscuits, la préparation des extraits tanniques constituent les branches principales; la parfumerie possède plusieurs usines; on fait du cirage, de l'encre, de l'eau oxygénée, du caoutchouc. Parmi les autres ateliers, il faut citer la préparation des émaux et la

fabrication des carafes à lait. Un grand établissement est consacré aux tubes et tuyaux métalliques.

Mais la viticulture a disparu. Cependant elle tint une place considérable dans l'activité locale,



on peut dire qu'elle était la vie même de Suresnes. Les plans de la commune, vers 1860, montrent tout le pays couvert de vignes sur les pentes, jusqu'au mont Valérien. Le village et l'étroite bande plane au bord de la Seine sont seuls indiqués comme à l'état de jardins, de

cultures et peut-être de prairies. Aujourd'hui on peut parcourir tout le terroir, on trouve à peine de rares petits coins de vigne destinés à faire place aux bicoques édifiées par des ouvriers ou des petits commerçants ayant consacré leurs économies à l'acquisition d'un lopin. Parfois de modestes spéculateurs construisent d'économiques maisons de rapport remplaçant la vigne, « qui se chauffait au soleil comme un vert lézard », a dit Pierre Dupont.

Quelle était jadis la surface occupée par la vigne à Suresnes et à Puteaux ? Au milieu du dix-neuvième siècle on évaluait pour le département de la Seine l'étendue du vignoble à 2.750 hectares; trente ans après elle était descendue à 855, puis, en 1892, à 493. Ce chiffre se maintint assez longtemps puisque la statistique de 1900 donnait 432 hectares ayant produit 21.803 hectolitres contre 7.042 en 1899. La plus grande partie de ce vignoble couvrait les pentes du mont Valérien. Depuis 1900, l'industrie a fait de tels progrès, a fait accroître si considérablement les anciens villages devenus villes, que l'on ne trouve pas sur la carte de l'État-major en couleurs l'indication de vignes dans ces parages. C'est donc au passé qu'il faut parler du vin de Suresnes comme des roses de Puteaux.

Les 21.803 hectolitres récoltés en cette remarquable année 1900 avaient une valeur de 700.000 francs, près de 35 francs l'hectolitre. Or la moyenne, pour la France, était alors de 17 francs 40. Le suresnes avait donc un rang très honorable, il le devait à ce qu'il était encore recherché des Parisiens. Mais les tables bourgeoises le dédaignaient ; cependant cette boisson, raconte le médecin de François Ier, Jean Gauthier, avait la place d'honneur à la table du Roi ! Ceux qui burent le vin de Suresnes actuel s'accordent à le trouver détestable. Peut-être les vignerons ont-ils sacrifié à la quantité, en abandonnant de fins cépages pour d'autres produisant davantage ?

Ces réflexions sont bien rétrospectives, car les dernières vignes de Suresnes auront bientôt le sort de celles de Passy et d'Auteuil dont le souvenir est gardé par une rue des Vignes. Le mont Valérien ne trône plus au milieu des pampres ; sur toutes ses pentes tournées vers la Seine il n'y aura bientôt que des maisons. Mais tant que la forteresse ne sera pas déclassée, ses larges glacis couverts de gazon et d'arbres touffus maintiendront une couronne de verdure sur l'admirable belvédère dominant si fièrement le paysage parisien et possédant une majesté

refusée à sa rivale la colline de Châtillon ([1]), plus haute de 11 mètres.

Le mont Valérien se dresse à 162 mètres au-dessus de la mer, 140 au-dessus de la Seine coulant à sa base. Les pentes, raides, surtout vers le sommet, et son isolement lui valent de paraître bien plus élevé ; cette modeste colline a figure de montagne. Elle serait un point d'attraction pour les promeneurs si l'entrée dans le fort et la promenade sur les remparts étaient permises ; mais à moins d'une autorisation spéciale, les promeneurs doivent se contenter de circuler sur les glacis de la contrescarpe d'où l'on jouit encore de grands horizons, mais par secteurs restreints, sans vue d'ensemble.

La colline n'est fortifiée que depuis 1841, date de la création du camp retranché de Paris. Elle fut longtemps, depuis le règne de Henri II, un lieu de pèlerinage ; un oratoire, trois croix occupaient la cime alors aiguë. La foule allait là-haut pour prier et peut-être aussi, en passant, boire du vin de Suresnes. Un moment abandonnée, la petite montagne retrouva sa popularité lorsqu'un prêtre, soutenu par Richelieu, rétablit le Calvaire, construisit une église et un

(1) Sur Châtillon et son panorama, voir le chapitre IX.

couvent. La foule revint, enrichissant la communauté. Un autre ordre, les Jacobins, voulut s'en emparer. Ce fut une petite guerre civile, le sang coula. Il fallut l'intervention du Roi pour rendre la paix au mont Valérien. La congrégation des Prêtres de la Croix et des ermites, leurs voisins, vécurent alors en paix, jusqu'à la Révolution, des revenus du pèlerinage.

Napoléon fit détruire le couvent où se tenaient des conciliabules religieux qui lui déplaisaient. Il voulut ensuite installer au sommet une des maisons de la Légion d'honneur; les travaux à peine commencés furent abandonnés, celles des constructions qui avaient été achevées subsistent encore avec un logis élevé sous la Restauration par Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy. Pendant toute la Restauration le pèlerinage reprit, très fréquenté, et cessa avec la Révolution de 1830.

Le génie militaire, en remplaçant les maisons religieuses par la forteresse, conserva le logis du prélat et les bâtiments de Napoléon, les enclavant dans le cadre sévère des casernes. Des parterres, des fleurs égaient la terrasse qui regarde vers les ombreux coteaux de Saint-Cloud et la cuvette verdoyante de la Fouilleuse, au fond de laquelle s'étend la pelouse d'un hippo-

drome. La villa épiscopale sert d'habitation au commandant du fort.

On parvient à celui-ci par de raides sentiers tracés à travers les chemins couverts ou par un embranchement de la route stratégique reliant Saint-Cloud à Nanterre. Une porte s'ouvre dans une première enceinte, plus haut se profilent les murs des casernes dont les façades sévères encadrent une vaste place d'armes. Le bâtiment qui devait abriter les pupilles de la Légion d'honneur a des prétentions architecturales avec son long péristyle supportant un balcon, son fronton triangulaire, ses pavillons d'angle et ses grands toits mansardés. En face, une caserne, construite en pierre meulière, éclairée par des ouvertures en plein cintre, est le type de la régularité chère aux ingénieurs militaires. Le bâtiment est couvert par une terrasse revêtue de gravier, le plus remarquable belvédère de la banlieue. Une table d'orientation permet de se reconnaître dans l'immense horizon déroulé aux regards et dont Paris, la Seine, les hauteurs de Montmorency, de Cormeilles et de Saint-Germain, sont les détails les plus saillants. Le tableau est superbe ; s'il ne donne pas une impression de grandeur comparable à celle découverte de Châtillon, il a plus de variété et de netteté.

De cette terrasse on se rend compte de l'irrésistible mouvement d'expansion de Paris qui fait peu à peu disparaître les campagnes où les cultures et la vigne s'alliaient aux grands parcs des domaines. Si le bois de Boulogne a résisté, partout ailleurs des étendues sans fin de toits rouges, dont le temps n'a pu encore éteindre les teintes ardentes, montrent que la conquête citadine se poursuit avec rapidité. C'est surtout dans la presqu'île de Gennevilliers, qui a le mont Valérien pour racine, que cette transformation frappe le regard. A un quart de siècle de distance on ne reconnaît plus le paysage.

Le mont Valérien, jadis clé de la défense du camp retranché et qui ne fut pas inactif en 1870-1871, a bien perdu de sa valeur quand d'autres forts détachés étendirent prodigieusement la périphérie dessinée par les ouvrages militaires Les événements de 1914 auraient confirmé cette déchéance, si la forteresse, par son étendue, n'avait offert un excellent terrain d'études pour les travaux du génie, optique, mines, etc. Elle a rendu pendant toute la guerre des services signalés, mais ce n'est pas pour cet emploi qu'elle avait été conçue !

La forteresse demeure la caractéristique dominante du paysage parisien, les lignes nettes de

ses constructions ne sont pas trop brutales et donnent de la majesté au site heureux qu'elle domine. La colline a son plus fier aspect du côté de la Seine, où le versant est très abrupt ; la hauteur ainsi est plus grande au-dessus du fleuve que du côté de Nanterre, où les pentes sont douces. Des glacis du fort à la plaine, on a pu tracer de nombreux chemins accessibles aux voitures et déjà bordés des maisons d'un plus grand Nanterre.

Car le village où l'on allait vénérer sainte Geneviève et que ses pompiers ont rendu célèbre partout où va notre chanson, se transforme, lui aussi, en cité populeuse. De moins de 4.000 habitants vers 1870, la commune est passée à 22.000, dont près du quart, il est vrai, appartiennent aux hospitalisés de la *maison départementale :* dépôt de mendicité et maison de répression (1). Cet accroissement a été très rapide dans les premières années du vingtième siècle. De nouveaux et vastes quartiers ont relié la petite ville à Rueil et à Puteaux. En descendant du mont Valérien on reconnaît, tout menu, le noyau primitif par ses toits sombres ou fanés

(1) Population de Nanterre au recensement de 1911 : 21.349 dont 4.677 comptés à part.

entourés des étendues bien plus grandes de toits rouges et de murailles blanches, la ville atteindra bientôt les bords du fleuve en face de Carrières-sur-Seine.

La route stratégique, en abandonnant le terrain militaire, devient elle-même un boulevard à l'entrée duquel est l'intéressante installation de la Compagnie des eaux. La Seine alimente les réservoirs à l'aide de pompes refoulantes; le flot, d'abord louche, jaillit en grosses gerbes et s'épure de bassin en bassin par le passage à travers des lits filtrants. Toute l'opération se fait sous les yeux du passant.

La route aboutit à un vaste carrefour circulaire, la place de la Boule, traversé par la route de Paris à Cherbourg qui deviendra la voie maîtresse de Rueil, animée incessamment par le passage des tramways allant à la Malmaison, Marly et Saint-Germain. Les automobiles, les voitures de charge contribuent à donner à ce vaste rond-point une vie fiévreuse, c'est la partie active du nouveau Nanterre.

L'ancienne petite ville est reliée à la place de la Boule par une rue neuve conduisant à la place du Martray, où aboutissent toutes les voies commerçantes de la menue citée, demeurée intacte dans une ceinture d'étroits boulevards ombra-

gés d'arbres. Ce tranquille « tour de ville » remplace une enceinte fortifiée. Nanterre fut en effet ville forte; les chanoines, ses seigneurs, lui avaient donné un corset de murailles pour la protéger; cela n'empêcha pas Anglais et Armagnacs de s'en emparer. A l'intérieur, l'aspect n'a guère changé, on trouve aux portes de Paris une tranquille bourgade provinciale aux rues sinueuses et étroites. Les boulevards enfermant ce noyau fort exigu portent des noms empruntés aux points cardinaux du Couchant, du Levant, etc.

La ville moderne, dix fois plus étendue, possède des voies régulières bordées de maisons coquettes, de villas dont les jardins sont parfois de vrais parcs. Aux abords de la gare, nombreux sont ces logis, habités par des Parisiens quittant chaque jour Nanterre pour aller à leurs affaires. A la périphérie, des habitations plus modestes, souvent en carreaux de plâtre, sont occupées par des familles ouvrières dont beaucoup travaillent dans des usines installées sur le territoire de la commune. On épure des huiles et des graisses; deux importantes papeteries, des fabriques de colle et de gélatine, une manufacture de flanelle, un important établissement pour la préparation des produits alimentaires de régime, occupent un

nombreux personnel. Nous avons vu, à propos de Puteaux, que la maison Lorilleux a installé sur le territoire de Nanterre une de ses fabriques d'encre d'imprimerie.

Le sous-sol, dans la direction de la Garenne et de Colombes, est excavé de carrières profondes qui fournirent longtemps des matériaux à toute la région. Plusieurs sont encore exploitées pour leur calcaire friable. Celles qui sont épuisées ont été acquises par des champignonnistes. Nanterre est un des centres de production pour les champignons de couche, d'une si grande importance dans les marchés parisiens.

L'horticulture n'est pas toute souterraine ; il reste encore de nombreux maraîchers et la ville est même devenue un centre important pour la production des fruits hors saison. Elle possède, au bord de la Seine, à côté des vastes fouilles de carrières de gravier qui ont fait naître de grands bassins d'eau vive, des forceries considérables analogues à celles de Bailleul et de Tergnier (1).

Malgré ces sources d'activité, Nanterre demeure un séjour tranquille, rien ne détonne dans le bourg primitif autour de l'église, assez hum-

---

(1) Sur les serres de Bailleul, voir le 19e volume du *Voyage en France*, sur celles de Tergnier-Fargnier, le 20e.

ble, où les fidèles viennent vénérer sainte Geneviève. La patronne de Paris, on le sait, naquit ici ; bien souvent on la nomme Geneviève de Nanterre. Une cave, baptisée grotte, passe pour l'oratoire où elle venait prier, un puits serait celui où elle puisait pour le ménage de ses parents. Près de ce puits, situé au milieu de la cour d'une école libre, sont une chapelle et la grotte aménagée et décorée à son entrée par un groupe représentant la sainte encore enfant, guérissant sa mère aveugle en lui baignant les yeux avec l'eau du puits. Le monument a été érigé par l'association des « Geneviève de France ».

L'église, très fréquentée des pèlerins, n'a guère que ses souvenirs pour retenir les visiteurs ; elle date, dit-on, du treizième siècle mais a été si souvent remaniée qu'on ne saurait y distinguer l'œuvre du Moyen Age. La foule s'y presse à certains jours fixés par la tradition.

Nanterre est célèbre encore par le couronnement annuel d'une rosière, le lundi de Pentecôte. En dépit des changements si profonds survenus dans cette zone, l'usage s'est maintenu ; la petite ville lui doit sa principale renommée actuelle, car les gâteaux fameux que les pâtissières du lieu allaient vendre à Paris dans les promenades fréquentées par les enfants, ne se pétrissent plus

Il en est de même d'une charcuterie réputée pour laquelle, vers 1860, on abattait 40.500 porcs par an.

Une petite place plantée d'arbres, principal théâtre des réjouissances locales et, pour cette raison, nommée place de la Fête, est ornée d'une statue de bronze représentant un moissonneur. L'inscription la dédie à « J.-B. Lemaire, la ville de Nanterre reconnaissante ». Rien dans ce texte n'explique les raisons de cette gratitude due à la générosité d'un ancien courrier des postes qui légua toute sa fortune, 300.000 francs, à la commune.

En somme la petite ville n'a rien pour retenir longtemps le visiteur, sinon la physionomie archaïque de la cité primitive résistant aux transformations dont tant d'autres bourgades de la banlieue parisienne ont été victimes. Ce caractère suranné n'est pas sans charme.

III

AUTOUR DE LA MALMAISON

Le passage de Nanterre à Rueil. — Sur la route de Saint-Germain. — Rueil. — L'église et les tombeaux impériaux. — Les blanchisseries. — Le château de la Malmaison. — Le Vert-Bois. — L'étang de Saint-Cucufa. — La Châtaigneraie. — Le vallon de Saint-Michel. — Bougival. — La Seine. — Les écluses et la navigation. — La machine de Marly. — Les peintres et les canotiers. — La campagne gagnée par les lotissements. — Vaucresson, le parc et le vieux village. — Le Butard. — Garches. — L'hospice Brézin. — Villeneuve-l'Étang et Pasteur.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Villeneuve-l'Etang. Septembre.

Si l'on n'apercevait un bureau d'octroi sur la large et vivante artère constituée par la route de Saint-Germain et devenue rue maîtresse des deux villes, on ne se douterait pas que l'on a quitté Nanterre pour Rueil et le département de la Seine pour celui de Seine-et-Oise. Les tramways électriques, dont le passage est incessant, ont achevé l'œuvre commencée par la villégia-

ture. Le village de Sainte-Geneviève et la cité où Richelieu tint sa cour ne sont plus qu'une seule agglomération grandissante, épargnée par l'industrie et conservant leur parure de parcs et de villas. La chaussée maîtresse en est bordée, quelques-uns de ces domaines seraient ailleurs des châteaux. Ici, les logis enveloppés de lierre et de fleurs évoquent les bourgades anglaises; plus loin, c'est un gracieux chalet normand; jusqu'à la Malmaison se suivent des demeures pimpantes et luxueuses.

La ville, à l'écart de cette large et riante chaussée, s'étend jusqu'aux premières pentes du mont Valérien, revêtues d'un étroit vignoble. A l'entrée sont de vastes casernes dont le pavillon central révèle, par son architecture, une époque où les ingénieurs militaires ne dédaignaient pas de donner un peu de grâce et de majesté aux bâtiments destinés aux troupes, surtout lorsqu'il s'agissait d'abriter celles destinées à la garde du souverain, comme c'était le cas pour Rueil et Courbevoie. Des constructions modernes contrastent avec l'édifice du dix-huitième siècle. Les casernes de Rueil sont maintenant occupées par l'artillerie à pied, pour laquelle le mont Valérien constitue une sorte de champ de Mars.

Au delà s'étendent les quartiers du Rueil pri-

mitif, cité aimable, d'allure bourgeoise, aux rues bien tenues, bordées de beaux magasins. A l'extrémité d'une avenue apparaît l'élégante façade de l'Hôtel de Ville. A la jonction des principales voies se dresse le monument qui vaut à la ville de nombreux visiteurs, l'église. On y vient surtout pour les tombeaux de Joséphine de Beauharnais et de sa fille la reine Hortense, mais l'édifice, en lui-même, mérite l'attention. On pourrait y voir un pastiche de ces églises d'origine romane que des restaurations successives ont marqué de styles moins archaïques, époque ogivale ou Renaissance. Mais la netteté des pierres, leur patine encore récente révèlent une œuvre moderne. De fait, c'est la reconstitution loyale d'un monument dont la première pierre fut posée, en 1584, par le roi de Portugal Antoine Ier et ses fils exilés de leur royaume. La tour romane, d'une architecture fort antérieure à cette fin du seizième siècle, succède peut-être au clocher qui vit Richelieu pendant son séjour à Rueil. Le transept porte bien la marque de la construction par le roi Antoine, tandis que la nef et le chœur sont de purs morceaux de la Renaissance. L'église menaçant ruine, Napoléon III la fit démolir en 1857 pour la reconstruire sur le plan primitif. Cette restauration si complète était



le Pecq
Chatou
Nanterre
Les Lamberies
le Port-Marly
Montval
Croissy-sur-Seine
Rueil
la Malmaison
Fᵗ du Mᵗ Valérien
Suresnes
Marly le Roi
Bougival
Louveciennes
La Celle St Cloud
Garches
Vaucresson
Bailly
Rocquencourt
St Cloud
Haras

due au rang de sépulture impériale que valut à Rueil la Malmaison, dépendance de la paroisse. Là fut inhumée l'impératrice Joséphine. Son tombeau, à droite du chœur, est surmonté d'une statue en marbre blanc représentant la souveraine à genoux, en prière. A la base du monument cette simple inscription :

A JOSÉPHINE
EUGÈNE ET HORTENSE
1825

Eugène et Hortense étaient les enfants de son mariage avec Alexandre de Beauharnais. La seconde, mère de Napoléon III, a son monument en face de celui de l'Impératrice. La reine de Hollande est représentée par une statue de marbre blanc, agenouillée, un ange gardien plane au-dessus de l'effigie. Le tombeau est au-dessous, dans une sorte de crypte.

Ces souvenirs de l'épopée impériale et le voisinage de la Malmaison attirent les promeneurs à Rueil. En dehors de l'église, la petite ville n'a pas d'édifices dignes d'être signalés, mais elle doit à ses villas, à son remarquable jardin public, à l'absence de grandes usines, une physionomie coquette qui retient ses hôtes. L'industrie principale, la blanchisserie du linge pour Paris

n'exige ni grandes constructions ni hautes cheminées. Elle se dissimule à la périphérie. Rien ne révèle au promeneur qu'il est dans une rivale d'Arcueil-Cachan et de Boulogne, où près de cent ateliers se livrent au blanchissage et au repassage.

La route de Saint-Germain, large, animée par le passage incessant des tramways et des automobiles, devient peu à peu partie intégrante de la ville de Rueil, les parcs allotis sont coupés de voies nouvelles, quelques-unes à peine amorcées, d'autres s'allongent sur les premières pentes du mont Valérien, aux abords du château de Bois-Préau dont le parc, dépecé pour la formation de ce quartier de villas, était célèbre jadis par ses bosquets, ses statues, ses eaux.

Cette désagrégation de Bois-Préau allait atteindre un domaine voisin, autrement illustre par les souvenirs qu'il évoque, lorsqu'il fut sauvé par la générosité de M. Osiris qui a consacré son énorme fortune à tant d'œuvres philanthropiques ou édilitaires.

La Malmaison était menacée d'être morcelée, le château lui-même devait disparaître quand en 1896, M. Osiris en fit l'acquisition. Il put retrouver les anciens plans et faire rétablir la demeure impériale telle qu'elle était au temps

de Napoléon et de Joséphine. Son œuvre achevée, en 1904, il en fit don à l'État. Ainsi la Malmaison redevint un de nos palais nationaux. Les conservateurs successifs y ont pieusement recueilli toutes les reliques napoléoniennes qu'ils ont pu se procurer, ont reconstitué le mobilier, les tentures et donnent ainsi l'illusion du souvenir. Mais ce n'est que la reconstitution d'un décor intime, en grande partie due au peintre Jambon. Toutefois, si prestigieux sont les souvenirs évoqués par ce logis, en somme modeste, où se déroulèrent tant de scènes du Consulat et de l'Empire, qu'on ne parcourt pas sans une émotion profonde les appartements rétablis dans leur état primitif et ce parc où se préparèrent parfois les destinées du monde, que l'Empereur voulut revoir avant de prendre la route de l'exil.

La Malmaison est très visitée, les dimanches surtout la foule y accourt. Les tramways de Saint-Germain et de Marly en ont fait le terminus de nombreux trains. La petite gare est d'autant plus animée que, par la Malmaison, on monte dans les bois superbes et accidentés au sein desquels dort l'étang de Saint-Cucufa, un des buts d'excursion de la population parisienne.

Un autre château, le Vert-Bois, est entouré

d'un parc confinant à la Malmaison, ce fut le domaine de la grande cantatrice Pauline Viardot, dont le romancier russe Tourguenev fut souvent l'hôte. L'illustre écrivain y mourut. Le chemin de Garches, qui sépare les deux domaines, s'élève dans les bois et atteint bientôt la nappe tranquille de Saint-Cucufa, vasque qui reflète les coteaux revêtus de châtaigniers et de chênes. Le site est charmant, d'une mélancolie douce avec laquelle contraste le bizarre vocable dont il est affublé. D'après la tradition, Cucufa était un religieux espagnol retiré dans ce pays solitaire. Il y édifia un oratoire. Sur l'emplacement de la chapelle s'est édifiée une modeste maison des gardes, entourée de tables et de bancs. La guinguette vend surtout du lait. Le lac minuscule possède une barque servant à la pêche. Au temps de splendeur de la Malmaison, l'impératrice Joséphine se plaisait à voguer sur ces eaux immobiles. Au retour d'une de ces promenades elle ressentit les atteintes du mal qui allait brusquement l'emporter.

Des chemins sablonneux tracés dans la petite forêt amènent à la route de Bougival à Versailles, près du château de la Châtaigneraie; l'entrée est gardée par des châtaigniers centenaires dont le tronc énorme, la ramure noueuse

et haute sont comparables aux plus beaux sujets de l'espèce en Corse et en Limousin. Le parc du domaine est peuplé de ces admirables végétaux que l'on s'étonne de voir subsister aux environs de Paris. La châtaigneraie a été trouée par les routes et les chemins, les pépinières, industrie locale florissante à Bougival et à la Celle-Saint-Cloud, ont bien gagné sur elle, cependant il reste des pans entiers de cette noble forêt. Un sentier allant se perdre au-dessus du vallon de Bougival, entre les cultures de cassis et de groseilliers, longe une futaie de ces arbres tordus, difformes, mais superbes sous lesquels s'étend un tapis de fougère et de bruyère. Puisse-t-on conserver longtemps ce paysage sylvain évocateur de tant d'autres contrées de notre France !

Un raide sentier, hérissé de roches, s'élève jusqu'au rebord du verdoyant abîme, au flanc duquel s'étagent Saint-Michel et la Celle-Saint-Cloud ; vallon profond de 150 mètres, un des plus beaux paysages des environs de Paris par la grâce des lignes, la puissance de la végétation, les châteaux et les groupes d'habitations blanches encadrées de verdure. Vers l'issue du splendide ravin qui s'évase comme pour recevoir Bougival, apparaît la Seine décrivant son coude harmonieux entre le Vésinet et l'escarpement

portant la terrasse et les futaies sombres de Saint-Germain.

Raide, pierreux, le chemin descend entre des pépinières d'arbres d'ornement qui semblent abandonnées, cytises, arbres de Judée et autres végétaux recherchés pour leur feuillage ou leurs fleurs. En quelques instants, nous atteignons de rustiques ruelles, aboutissant à la route, voie maîtresse de Bougival. Sur une terrasse dominant la chaussée se dresse une remarquable église, conçue dans le plus pur style du treizième siècle. L'édifice est de reconstruction récente, mais l'architecte a rendu avec un heureux souci les lignes de l'ancien, qui s'en allait en ruine. Le clocher, plus solide, a été conservé ; il est d'origine antérieure à la nef, c'est une des plus belles œuvres du douzième siècle conservées dans ces environs de Paris, assez pauvres en monuments religieux dignes d'intérêt. Les deux rangées de hautes fenêtres romanes, la flèche flanquée aux quatre angles de clochetons ajourés et aigus impriment beaucoup de grâce à la petite ville enfermée entre ses riantes collines.

Bougival mérite ce titre de ville par l'allure des maisons, sa longue rue et l'animation de son quai sur la Seine, bordé de restaurants,

parcouru sans cesse par les tramways de Saint-Germain. Mais elle n'a pas la vue du mouvement intense de la navigation, le bras de Seine dans lequel elle se mire étant barré par la machine de Marly; l'île de Croissy, verte de prairies, lui cache le bras où passent les convois montants ou *avalants*. 24.000 bateaux sont passés à l'écluse de Bougival, montant de l'Oise à Paris, en 1913; autant sont descendus. On peut juger par ces chiffres de l'activité extraordinaire qui règne dans les trois écluses, dont la plus grande a une longueur de 230 mètres et une largeur de 11 mètres 80 aux portes, de 17 mètres dans le sas où deux files de bateaux trouvent place côte à côte. Par là se fait tout le trafic de voie d'eau entre Paris, la région du Nord et les Ardennes, la Belgique et les ports maritimes de Rouen et du Havre. Bougival est sans doute le point le plus animé de tout notre réseau de navigation intérieure. Au delà, à fin d'Oise, le trafic se divise entre l'Oise et la basse Seine.

Le barrage, dont la chute fait mouvoir la machine de Marly, ferme tout le bras gauche du fleuve, depuis le barrage de Bezons. La Seine est divisée par un chapelet de longues îles, reliées entre elles par des digues. A la jonction de l'île de Croissy et de l'île de la Loge, se trouve l'ins-

tallation qui élève sur l'aqueduc de Marly les eaux provenant de la filtration dans les graviers de Croissy.

Nous sommes loin en effet de la formidable machinerie conçue par Rennequin Sualem pour monter à Marly et de là, à Versailles, les eaux mêmes de la Seine. Ce mécanicien génial, mais illettré, avait déjà réussi dans son Hainaut natal, près de Modare (voisin de Huy), à élever des eaux sur une colline; il s'était fait connaître par des moyens d'épuiser les nappes aquifères dans les mines. Son renom était grand, aussi Louis XIV lui fit-il appel. Alors, pour obtenir un débit plus grand dans le bras gauche de la Seine, furent réunies les îles. Quatorze énormes roues actionnaient soixante-quatre corps de pompe qui refoulaient les eaux à trois étages desservis par d'autres corps de pompe. Il y avait en tout deux cent vingt-cinq de ces engins pour amener à l'aqueduc une quantité d'eau dérisoire en proportion de cette colossale mécanique. Lorsqu'elle donnait son plein effet, celle-ci versait 5.768 mètres cubes au bassin de réception de Marly.

La machine de Sualem n'est plus. Elle cessa de fonctionner en 1817. Mais l'idée fut reprise en 1855 par l'établissement, achevé en 1859, de six roues à palettes de 12 mètres de diamètre et

de 4 mètres 50 de largeur. Ces roues servent uniquement aujourd'hui à actionner les vingt-quatre pompes qui refoulent les eaux de la craie et des graviers provenant des puits et galeries de Croissy, que leur envoie une usine. L'aspect du vaste hall couvert où tournent les immenses roues rejetant en cascade diamantée l'eau qui les fit mouvoir est véritablement superbe. Chaque roue peut contribuer à donner 4.000 à 4.500 mètres cubes par jour à l'aqueduc de Marly, soit plus de 25.000 mètres cubes. On voit combien, auprès, apparaît médiocre l'extraordinaire agencement de Rennequin Sualem. C'était cependant un chef-d'œuvre de mécanique pour l'époque où il fut conçu.

La machine vaut à Bougival de nombreux visiteurs. L'été, ils se mêlent dans les restaurants aux canotiers qui ont succédé à la colonie de peintres fidèles à ces paysages tant qu'ils furent tranquilles et rustiques. Vers 1845, François et Célestin Nanteuil avaient fait connaître Bougival ; d'autres artistes vinrent avec eux, épris de ces belles eaux, des harmonieuses collines, des vénérables châtaigners. Ils firent du restaurant Souvent leur quartier général, et se plurent à décorer la salle à manger. Parmi les auteurs de ces paysages était Corot.

Les littérateurs vinrent ensuite; peu à peu d'autres visiteurs accoururent, des canotiers surtout, lorsque le goût du canotage se répandit. Et Bougival ne tarda pas à perdre son rôle artistique pour devenir un rendez-vous de gaîté bruyante. Le restaurant Souvent a perdu son nom pour prendre le titre banal de café de l'Union.

De Bougival à Saint-Michel de riants chemins entre les parcs, les pépinières, les jardins, s'élèvent aux flancs de la colline que recouvre Louveciennes. Le paysage est exquis, il n'en est guère d'aussi séduisant autour de Paris. Tous les promeneurs en ont gardé la vision. Ce pli aimable que domine de haut le chemin de fer qui, par l'Étang-la-Ville et la grande ceinture, mène à Saint-Germain commence malheureusement à être envahi par suite du lotissement des grands domaines boisés. Si Louveciennes et Marly (1) ne sont pas encore atteints, grâce au caractère domanial de la forêt, toute la zone entre le vallon de Bougival et la Celle-Saint-Cloud, au long de la route de Rocquencourt, est en voie de transformation en ville de plaisance, séjour d'été. La Celle-Saint-Cloud, Vaucresson,

(1) Sur Louveciennes, Marly et Saint-Germain-en-Laye, voir le 47e volume du *Voyage en France,* l'Yveline et le Mantois.

Villeneuve-l'Étang, Garches, Montretout, Saint-Cloud, les Coteaux sont une nappe continue de villas dont les jardins sont souvent minuscules. Et les Coteaux se soudent à Suresnes, qui fait partie de l'énorme ville divisée en multiples communes remplissant la presqu'île de Gennevilliers et que la Seine sépare de Neuilly, de Levallois, de Clichy, qui touchent à Paris. Les cartes de l'État-major au 1/50000e, en couleurs, rendent bien cette conquête de la construction sur ces campagnes qu'adoraient nos pères et dont le charme va bientôt s'évanouir pour nous. Il restera seulement les bois de l'État, Fausses Reposes ou parc de Saint-Cloud.

Aux abords de la Malmaison déjà, entre les châteaux de Vert-Bois et de la Châtaigneraie, la Jonchère semble préluder à la conquête des bois. Au delà, demeure, assez villageoise, la Celle-Saint-Cloud. Entre ce bourg riant et fleuri et Vaucresson, de larges espaces boisés sont découpés en damier par les rues d'un quartier en genèse. La guerre a arrêté l'œuvre des maçons, c'est encore la solitude, mais aussitôt abordée la route de la Celle à Versailles, on pénètre dans une cité nouvelle, charmante à son aurore. Les voies larges et droites ont des bas côtés gazonnés, les jardins ont gardé les arbres forestiers,

des chênes, des hêtres, des charmes les ombragent, des parterres fleuris s'étendent à leur pied. Les constructions, pour la plupart, ont évité le front de rue, elles sont entourées partout de verdure, le bord des chaussées est dessiné par des haies d'aubépine et de charmille. Malgré bien des fautes de goût chez les constructeurs de ces retraites, l'ensemble est charmant. Le contraste est absolu entre cette cité naissante aux voies régulières et le vieux village bordant une route étroite de ses maisons banales et grises, encadrant une humble petite église badigeonnée d'ocre et ornée d'inscriptions latines. Ce vieux Vaucresson est enrichi par la création de la cité nouvelle qui l'entoure à demi et dont il est devenu le centre d'approvisionnement.

Ces quartiers en voie d'épanouissement occupent l'emplacement d'un des terrains cynégétiques chers aux rois ; à la lisière subsiste un élégant pavillon de chasse dont le dernier hôte fut Louis XVI, on le nomme le Butard. Le chemin de fer passe auprès, dans une tranchée profonde, avant d'aller traverser le sommet du vallon de la Celle-Saint-Cloud.

Jusqu'à Versailles, il reste encore des parties de bois, les grandes pelouses du haras de Jardy, le champ de courses d'obstacles de la Marche,

longtemps fréquenté par la haute société, grâce à la mode. Ces domaines où miroitent de beaux étangs, se prolongent de l'autre côté de la voie ferrée par le parc de Marnes et le parc de Saint-Cloud. Les constructeurs ont reculé devant eux, mais, à l'est, Garches s'est fort agrandi par l'allotissement des parcs aristocratiques. Ce village, devenu ville, se souderait étroitement à Vaucresson si les amples constructions de l'hospice Brézin et les jardins de cet établissement n'interrompaient le damier des chaussées modernes.

Cet hospice est dû à la générosité de Michel Brézin, grand industriel métallurgiste, dont les débuts avaient été fort humbles. Devenu serrurier mécanicien de la Monnaie, à Paris, il avait fait montre de si grande habileté professionnelle que les ministres de la Guerre, pendant la Révolution, le chargèrent de l'usinage des canons. Il s'installa plus tard en Normandie comme maître de forges et acquit une grande fortune dont il disposa à sa mort, en 1828, pour créer une maison de refuge uniquement ouverte aux vieux ouvriers du marteau, c'est-à-dire des métiers qu'il avait exercés lui-même : forgerons, fondeurs, mécaniciens et serruriers. Il lui donna le beau nom d'hospice de la Reconnaissance.

Le bâtiment, de simple ordonnance, borde la

route, encadrant une vaste cour fleurie ornée du buste de Brézin. De vastes jardins, un heureux paysage font de cet hospice un des plus attrayants séjours pour les vieillards obligés de renoncer à la demeure familiale.

Au delà des quartiers établis sur l'emplacement des parcs allotis, Garches étend ses longues rues en croix, demeurées assez rustiques, bien que le village détruit pendant la guerre de 1870-1871 ait dû être reconstruit. Le chemin de fer de Marly, en le dotant d'une gare desservie par de nombreux trains, a fait de ce centre, autrefois agreste, une populeuse commune habitée en grande partie par des employés, des commerçants, des fonctionnaires appelés chaque jour à Paris. L'été, cette colonie s'accroît de nombreuses familles à la recherche d'un air vif et pur. Mais le constant développement de l'agglomération a bien réduit la zone immédiate des jardins et des champs.

Un des nouveaux groupes d'habitations a été établi sur une partie du terrain de Villeneuve-l'Étang dont le château, encore debout dans un parc aux clairs étangs, a abrité Pasteur poursuivant ses admirables et fructueuses recherches. Le Gouvernement avait mis ce domaine à la disposition du grand savant pour ses travaux sur

le virus de la rage et les inoculations antirabiques. Pasteur occupait les anciens communs du château construit par Napoléon III. Il mourut ici le 28 septembre 1895. Aujourd'hui, le domaine où sont renfermés les animaux servant aux expériences est occupé par l'Institut portant le nom de ce bienfaiteur de l'humanité.

IV

SAINT-CLOUD ET VILLE-D'AVRAY

La plaine de Fouilleuse. — Le champ de bataille de Buzenval. — Le quartier des Coteaux. — Le Val d'Or. — Saint-Cloud. — La ville. — Le parc. — Ville-d'Avray. — Gambetta, Corot et Balzac. — La maison de Pradier. — L'église. — Musée de Ville-d'Avray. — Les fontaines et les étangs. — Marnes-la-Coquette. — La vallée de Chaville.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Viroflay. Mai.

Entre Garches, Rueil et le mont Valérien, un large espace, plateau ondulé, échappe encore aux « allotisseurs ». Un coin de véritable campagne subsiste, traversé par le chemin de Saint-Cloud à la Malmaison. Petits champs de fourrage artificiel, plantations d'arbres et d'arbustes fruitiers, vestiges de vignobles, entourent les immenses pelouses d'un hippodrome établi sur l'ancien domaine impérial de Fouilleuse, où Napoléon III avait constitué une sorte de ferme modèle. Le champ de courses a sauvé des ma-

çons cette large plaine en cuvette dominée par la masse du mont Valérien et finissant à la lisière du bois de la Malmaison par le château et le parc de Buzenval, si tragiquement célèbres. Là se livra le dernier combat de l'armée de Paris, douloureux épisode de cette bataille de Montretout, le 19 janvier 1871, suivie de la capitulation. Un monument commémoratif se dresse sur un tertre devant le parc tragique, dont les murs crénelés et percés de meurtrières abritaient les Allemands. Simple colonne, sobrement sculptée, portant au sommet, en forme de cône, la date de ce combat pendant lequel tombèrent, parmi les gardes nationaux, tant d'hommes éminents, notamment le peintre Henri Regnault qui s'était révélé comme un maître et auquel de si grandes destinées artistiques semblaient promises. Chaque année, avant 1914, les anciens combattants du siège de Paris et les sociétés patriotiques se rendaient devant le monument pour évoquer la douloureuse époque et dire les espérances de revanche qui ne devaient se réaliser qu'après plus de quatre ans d'une guerre auprès de laquelle celle de 1870 était bagarre d'enfants (1).

---

(1) La tradition s'est maintenue malgré la guerre de 1914-1918, les associations ont continué ce pèlerinage en 1919.

Le paysage découvert des abords de la colonne de Buzenval est d'une ampleur et d'une majesté saisissantes, grâce à la masse hardie du mont Valérien, à l'étendue des horizons, aux aperçus sur Paris et les villes de sa banlieue. Le bassin de Buzenval est lui-même fort beau, au printemps surtout quand les innombrables vergers sont en fleurs, encadrant les grandes pelouses de l'Hippodrome.

Celui-ci fait naître à ses abords, au-dessus de la terrasse dominant la Seine, un nouveau quartier partagé entre Suresnes et Saint-Cloud, entre les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, favorisé par la gare ouverte pour la foule accourue pour satisfaire surtout son amour du jeu. On a donné à cette création le nom de Val d'Or. Les villas sont nombreuses déjà, toute la pente escarpée s'abaissant à la Seine a été sillonnée de belles routes bien tracées, au long desquelles la fantaisie des constructeurs s'est donné toute carrière. C'est un coin de côte normande entre Deauville et Honfleur, transporté sur ces hauteurs de Saint-Cloud. Tous les styles se montrent parmi ces villas, dont plusieurs mériteraient le titre de château, au long de ces avenues plantées d'arbres dont l'une est appelée Clodoald, en souvenir du fils du roi franc Clodo-

mir, qui donna son nom, devenu Cloud, à l'abbaye fondée par lui en ce lieu, alors Nogent. Parmi les villas de cette chaussée montueuse, un manoir normand retient les regards.

Le Val d'Or se présente pittoresquement en façade sur Paris; la blancheur de ses logis se détache nettement dans le cadre de verdure et de fleurs. La partie basse, celle qui possède l'avenue Clodoald, a pris un nom particulier, ce sont les Coteaux. Il fallut l'adopter afin de trouver une désignation pour la gare inférieure située sur la ligne des Invalides. Près de cette station fort coquette, au cœur d'un carrefour, a été érigé un monument en mémoire des premiers vols d'avion effectués par Santos-Dumont. Sur une haute stèle se dresse un génie déployant de grandes ailes. Un médaillon de bronze, effigie du précurseur de l'aviation, est encastré dans la pierre.

Val d'Or et Coteaux sont un décor heureux pour ces rives de la Seine devant lesquelles s'étend la nappe de verdure sombre du bois de Boulogne. La création de nouveaux quartiers fut une bonne fortune pour ces parages, car elle a arrêté le flot montant des fumeuses usines qui ont détruit la grâce de Puteaux et de Suresnes, jadis pays des vignes et des roses. Voici préservé

le riant paysage de Saint-Cloud. Puisse-t-il l'être toujours! Mais il reste, en bordure de l'étroite route riveraine de la Seine parcourue par les tramways, plus d'un terrain sur lequel, peut-être, des industriels jetteront leur dévolu si quelques Parisiens ne viennent pas y construire des villas. Les abords de l'aqueduc qui descend à la rivière pour s'engager sur un pont et conduire à Paris les eaux de l'Avre semblent particulièrement menacés.

Quel contraste entre ces voies en pente douce savamment dessinées, les villas pimpantes qui les bordent et le petit noyau citadin, Saint-Cloud, dont elles dépendent! La ville s'accroche à la partie la plus escarpée de la colline; des rues montueuses, parfois des degrés, conduisent dans les quartiers hauts : le plateau de Montretout devenu cité de villégiature. La voie principale, la rue Royale, est si escarpée que les voitures ne peuvent s'y engager. Elle est pittoresque par sa raideur même, son étroitesse, le provincialisme de ses boutiques. Il y a, au bord de la Loire, plus d'une somnolente cité semblable à celle-ci.

Deux larges avenues accessibles aux voitures se détachent, à l'entrée de cette vieillotte rue Royale, de la large place d'armes sur laquelle

s'ouvre la grille du parc et bordée de restaurants, les uns luxueux, d'autres très populaires. La gare du chemin de fer des Invalides, les tramways de Paris et de Saint-Denis, en temps normal les bateaux-omnibus, déversent des foules qui, le dimanche, emplissent d'un fleuve humain la large avenue du Palais par laquelle les automobiles gagnent Ville-d'Avray et Marnes. Il n'est pas autour de Paris de centre plus animé.

Par contre, la ville proprement dite, au flanc du coteau, est infiniment calme. Elle n'a pas de monuments attirant l'attention. L'incendie du 28 janvier 1871 allumé par les Allemands et qui dévora la plus grande partie des habitations n'eut pas à détruire d'édifices précieux. La reconstruction a rendu la physionomie primitive. L'église, échappée au désastre, n'a été construite qu'en 1865. Sa belle flèche de pierre est d'un superbe effet dans ce paysage des bords de la Seine, par trop privé de détails architecturaux. L'édifice est intéressant, l'architecte, M. Delorme, s'est inspiré de cette belle période de l'art au douzième siècle où s'essayait timidement l'ogive. A l'intérieur, des peintures murales racontent la vie de Clodoald (saint Cloud), patron de la cité. Un arc ogival, encastré dans le mur d'une maison, devant l'église, marquerait le

souvenir du prince. Il avait été enterré sur cet emplacement dans le temple qu'il avait fait construire et que remplaça une collégiale dont cet arc est le seul vestige. Pour élever l'édifice actuel, on a fait des fouilles qui permirent de retrouver la crypte et le tombeau où Clodoald reposa en paix pendant douze siècles.

Près de l'église, dans un jardinet minuscule, une stèle porte le buste de Gounod. Le grand musicien est mort à Saint-Cloud en 1893.

Ce sont les seuls monuments de la ville avec l'hôpital-hospice dont les deux pavillons accolés portent, gravés, les noms d'Orléans et de Marie-Antoinette, en souvenir du prince du sang fondateur de l'hôpital en 1689 et de la reine qui fit ces donations à l'établissement. A côté, un raide escalier amène à la gare supérieure, dite de Saint-Cloud-Montretout, commune aux deux lignes de Versailles et de Marly, dont la jonction a lieu dans le parc. Plus haut encore s'étend un quartier privé, le parc de Montretout, peuplé de villas opulentes. A l'entrée est le château du comte Pozzo di Borgo ; dans le parc, ce descendant de l'adversaire de Napoléon Ier a réuni une collection de fougères peut-être unique. Je n'ai pu la visiter, mais l'existence m'en a été révélée par le créateur lors de ma visite au châ-

teau du duc Pozzo di Borgo, si merveilleusement situé au sommet d'une montagne dominant l'admirable golfe d'Ajaccio [1].

Le parc de Montretout et le quartier voisin ont cette physionomie de ville de plaisance depuis la guerre de 1870. Auparavant, c'était bien un parc. Il servit de champ de bataille dans la sanglante journée du 19 janvier 1871 dont le souvenir est rappelé par un modeste monument et par les tombes, françaises et allemandes, du cimetière.

Tel est Saint-Cloud; les promeneurs ne le visitent guère. La ville elle-même n'est pas l'attrait du site. On y vient pour le parc, moins grandiose que celui de Versailles mais préféré par les Parisiens à cause de la proximité et aussi parce qu'il renferme des parties de forêt délicieusement solitaires, des accidents très prononcés, pentes abruptes, vallonnements et, du rebord des hautes terrasses dominant la Seine, offre de larges vues sur Paris et les campagnes lointaines.

Du château aucun vestige, sinon le plan tracé sur son emplacement à l'aide de pierres taillées noyées dans le terre-plein. Une large avenue

---

(1) 14e volume du *Voyage en France,* la Corse.

gazonnée et fleurie, bordée de statues sauvées du désastre et à l'extrémité de laquelle, les jours de grandes eaux, jaillissent en deux bassins les vingt-quatre jets et la grande gerbe, se prolonge jusqu'à Villeneuve-l'Étang par la solennelle avenue de Marnes. Dans la direction de Ville-d'Avray s'ouvrent, au flanc de la colline, de profondes allées offrant parfois de grandes perspectives à travers la forêt. Il y a là de délicieuses solitudes, mais, le dimanche, les plus larges de ces percées offrent leur gazon à la foule qui s'y livre à des jeux.

Du côté de la Seine, le Bas-Parc est une pente très abrupte sillonnée de sentiers roides et d'un chemin aux multiples détours. Les promeneurs jouent à l'alpinisme en escaladant les parois souvent rudes au-dessus desquelles l'allée de la Balustrade présente un superbe belvédère, et en parcourant la profonde tranchée rocheuse de Tranche-montagne, qu'enjambe un pittoresque et sévère pont, sans ornements, le Pont-Brut.

C'est une zone quelque peu sauvage avec laquelle contraste, au-dessus de la ville de Saint-Cloud, l'ancien jardin réservé des souverains, le Trocadéro, parc anglais encadré de majestueuses et ombreuses allées de marronniers sous

lesquelles s'étend un jardin à la française bordant les anciens communs.

L'été, quand jouent les grandes eaux, la foule se porte aux cascades, monument de l'architecture plus que du paysagiste. L'ensemble est imposant, même lorsque les eaux ne coulent pas sur les gradins sculptés bordés de vases, de statues, de vasques où s'élèvent des jets frémissants.

Dans un cadre de grands arbres, cette œuvre, due à Lepautre pour la partie supérieure, à Mansard pour la partie basse, est vraiment belle sans faire oublier cependant les motifs d'eau et de sculpture de Versailles.

Les principales avenues du parc se dirigent vers les portes donnant accès à Ville-d'Avray. L'une d'elles ouvre sur le carrefour portant le nom bizarre de Rond-Carré, elle est franchie par la route nationale de Versailles, l'autre, voisine du rond de la Chasse, fait pénétrer dans la partie du village plus particulièrement consacrée à la villégiature. D'étroites avenues bordées de villas et de jardins très fleuris, parfois des parcs découpent le territoire. On entre dans Ville-d'Avray par l'avenue Gambetta sur laquelle s'ouvrent la rue Pradier et la rue Corot.

Ces trois noms auxquels il faudrait ajouter

celui de Balzac résument l'histoire de ce lieu aimable. Bien des hôtes se fixèrent à Ville-d'Avray qui eurent quelque notoriété, mais le romancier, le peintre, le sculpteur et le tribun mettent les autres illustrations dans l'ombre. Balzac avait aménagé la maison des Jardies, édifice bizarre au flanc d'une pente glaiseuse. Il suscita la verve des contemporains, notamment de Léon Gozlan qui en fit un amusant tableau dans *Balzac en pantoufles*. L'auteur de la *Comédie humaine* dédaigna ces plaisanteries et, dans cet incommode logis, écrivit une grande partie de son œuvre.

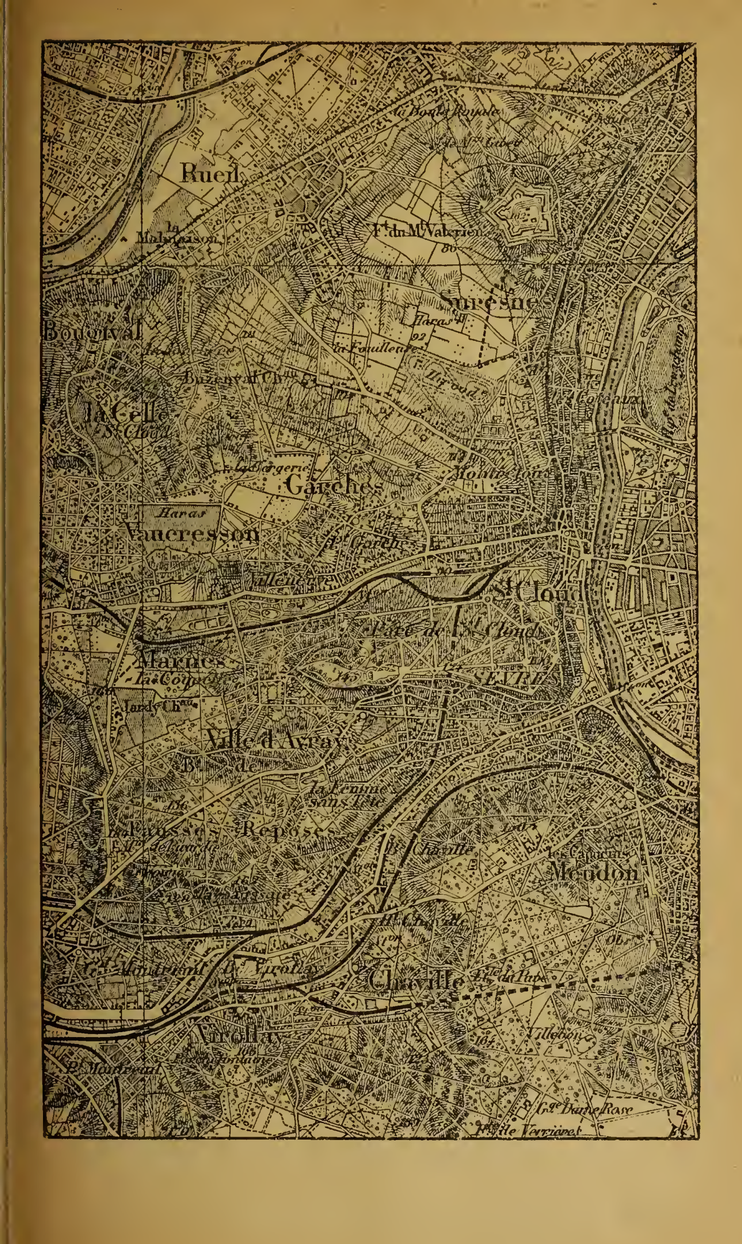
Bien que l'on ait coutume de situer à Ville-d'Avray ce modeste pavillon, devenu historique depuis le jour où Gambetta y mourut, il est en réalité sur le territoire de Sèvres, l'allée ou avenue étant partagée entre les deux communes et voisin de la gare de Sèvres-Ville-d'Avray, sur le chemin de fer de Versailles. L'homme qui n'ayant pas désespéré de la France avait lutté glorieusement contre l'Allemand vainqueur s'était retiré là après le triste abandon de tant de ses anciens compagnons. On sait de quel banal et navrant accident il fut victime.

Ses amis lui sont demeurés fidèles. Chaque année, en commémoration du drame du 31 dé-

cembre 1882, ils viennent, avec les sociétés patriotiques et les délégations d'Alsaciens-Lorrains, accomplir un pèlerinage aux Jardies, devant le monument qu'ils demandèrent à Bartholdi, le grand artiste enfant de Colmar. Les pierres en furent apportées des provinces captives. Une plate-forme supporte un hémicycle dessiné par une balustrade ornée des blasons des principales cités d'Alsace et de Lorraine et entoure le piédestal d'où surgit la statue de Gambetta, tenant la hampe brisée d'un drapeau. Au dessous, l'autel de la patrie est flanqué de deux groupes émouvants : l'Alsace tient sur son sein un enfant qu'elle offre à la France, la Lorraine parle à l'oreille d'un fils et lui désigne du doigt le grand patriote qui ne douta jamais du retour à la famille française des provinces démembrées.

Le pavillon des Jardies est resté dans l'état où il se trouvait à la mort de Gambetta, mais les fidèles en ont fait une sorte de musée où l'on conserve les couronnes envoyées aux anniversaires, le masque du tribun par Bartholdi, quelques reliques. Rien de plus simple que cet humble logis où finit une existence éclatante et tourmentée.

Autrement gracieuse que les Jardies est la



Rueil
La Malmaison
Ft du Mt Valérien
Suresnes
Bougival
La Celle
S. Cloud
Garches
Haras
Vaucresson
St Cloud
Parc de St Cloud
Marnes
SÈVRES
Ville d'Avray
La Femme sans Tête
Fausses Reposes
Meudon
Chaville
Viroflay

villa construite par Pradier au cœur même du village de Ville-d'Avray vers 1830, alors que celui-ci était en pleine campagne, entouré de prés, de vignes et de bois. Le grand artiste y exécuta beaucoup de ses œuvres et fit don à l'église des modèles en plâtre de quelques-unes. Pradier mourut en 1852, subitement, au cours d'une promenade au bord de la Seine à Bougival.

L'église où sont réunies les statues de Pradier est d'un aspect fort banal, sans aucun caractère architectural, construite par les soins de l'intendant du garde-meuble de Louis XVI, Thierry, acquéreur de la baronnie de Ville-d'Avray, mais elle est singulièrement riche en œuvres d'art. Peintres et sculpteurs qui avaient choisi ce lieu alors rustique pour villégiature l'ont peuplée de statues, de tableaux et de fresques. Elle possède le modèle du *Baptême du Christ,* par Rude, que l'on admire à la Madeleine, des tableaux de Hesse et de Romain Caze, des fresques de Richomme, de Waldmaïer et surtout de Corot qui se plut à orner le temple de son séjour favori. Du maître est un paysage historique : *Saint Jérôme;* la chapelle à droite est couverte de fresques dues au grand paysagiste qui s'est inspiré si souvent des bois et des eaux de Ville-d'Avray.

Le paysage doit sa grâce et sa fortune à des fontaines abondantes réunies en grands étangs servant aux jeux hydrauliques de Saint-Cloud. Dans tous les plis sourdent des sources ; l'une d'elles, célèbre au temps de la splendeur de Versailles, avait des eaux si pures et délicieuses que les rois l'exigeaient sur leur table. Elle fut aménagée et abritée sous un édicule assez élégant, aujourd'hui en contre-bas de la grande-rue dont le niveau a été exhaussé, c'est la *fontaine du Roi*. La Cour s'en faisait même pourvoir dans ses déplacements. En 1771, on l'envoyait jusqu'à Compiègne. M. Anatole Barthelemy, dans une notice consacrée à Ville-d'Avray, rapporte que la reine Marie-Antoinette obtint d'en avoir au Temple et à la Conciergerie, elle ne pouvait supporter l'eau de Seine. Ce dégoût n'est pas particulier aux reines !

Les autres sources descendues des bois de Fausses-Reposes forment deux étangs, charme du site ; le plus vaste, encadré de beaux arbres, a souvent inspiré Corot. Aussi est-ce là que fut érigé le monument en l'honneur du peintre : fontaine de marbre entourée d'un jardin fleuri et portant le buste du maître qui rendit si magiquement ces paysages de bois, de douce lumière, de flottantes vapeurs au-dessus des étangs et

des prés. Ville-d'Avray est plus encore que la forêt de Fontainebleau le site où s'affirma son génie.

Au revers opposé de la petite croupe boisée reflétée par les étangs, Ville-d'Avray se confond avec un autre centre de villégiature, gracieusement étalé dans une conque de verdure, Marnes, qui a obtenu l'autorisation de joindre à son nom l'épithète de la Coquette. Situé à l'écart du chemin de fer, le lieu est resté village, avec une population de 400 habitants à peine. Quelques opulentes villas ont été construites dans ce cadre tranquille de grands bois et des verdoyantes pelouses de Villeneuve-l'Étang et de la Marche. Le parc entourant le château de Chamillard, ministre de Louis XVI, lequel

Fut un héros au billard
Un zéro dans le ministère

ce parc est encore à l'abri des spéculateurs qui ont alloti de si beaux domaines aux abords, à Garches et à Vaucresson.

Le charme de toute cette zone est dans la solitude de ses forêts échappées à l'affluence des Parisiens, plus fidèles au bois de Meudon. Dans ces belles allées tracées entre les châtaigniers et les chênes, en ces conques profondes,

on peut errer longtemps sans rencontrer beaucoup de promeneurs. Elles s'animent cependant au printemps, lorsque muguets et jacinthes ont fleuri, en automne quand les femmes et les enfants viennent cueillir les châtaignes sauvages.

Les bois vont finir au-dessus de la vallée de Sèvres emplie par l'interminable rue formée par Sèvres, Chaville et Viroflay, soudés aux quartiers de Versailles, Grand et Petit Montreuil, séparés par la butte Montbauron. Faubourg banal, parfois morose au long de la grande route où les tramways et les automobiles ont succédé aux équipages de la Cour royale, mais résidences heureuses au flanc des collines, surtout de celles couronnées par le bois de Meudon.

Vue des hauteurs de Fausses-Reposes, par les rares éclaircies ouvertes entre les clôtures des villas, cette vallée est la plus charmante, la mieux dessinée des environs de Paris. Très creuse, couronnée de la masse moutonnante des forêts, elle semble autrement vaste et profonde qu'elle ne l'est en réalité. La crête au-dessus de Viroflay, dans Fausses-Reposes, atteint 162 mètres d'altitude. C'est 70 mètres seulement au-dessus du fond du val, mais la raideur des pentes, les ondulations et les plissements des collines donnent un caractère de grandeur.

Le fond du couloir fut toujours suivi par la route de Versailles qui, peu à peu, s'est bordée de maisons. L'interminable rue est extrêmement animée par les tramways et les charrois de toute nature, mais délaissée par les automobiles de maître qui prennent la route, moins encombrée si elle est plus accidentée, traversant le parc de Saint-Cloud et Ville-d'Avray. La chaussée basse possède la majeure partie des habitants des communes de Viroflay et de Chaville dont les villages, à l'écart du mouvement, gardent un peu de leur aspect du passé, malgré les villas que le chemin de fer électrique des Invalides à Versailles a fait naître.

V

LA VALLÉE DE SÈVRES ET LES BOIS DE MEUDON

Le ruisseau disparu de Sèvres. — Viroflay et Chaville. — La forêt de Meudon. — Sèvres. — L'École normale. — Bellevue. — Souvenirs de Mme de Pompadour. — Meudon et Rabelais. — Le château et l'observatoire de Meudon. — La terrasse. — Val-Fleury et la fondation Galliéra. — Le blanc de Meudon. — Au Bas-Meudon.

(*Carte de l'Etat-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Le Bas-Meudon. Juin.

Quand, des hauteurs qui portent les bois de Fausses-Reposes, on découvre la vallée si creuse et verte s'ouvrant aux abords de Versailles pour aller finir sur la Seine au pont de Sèvres, on s'attend à trouver au fond quelque ruisseau vif, tant sont nombreux les étangs sur ces collines au flanc desquelles fluent des fontaines. Mais, aux deux côtés de l'interminable rue qui remplace le thalweg, pas le moindre courant d'eau vive. Les cartes les plus détaillées ne révèlent pas même un fossé. Cependant, sur les pentes sud, un filet

bleu est tracé descendant à Porchefontaine, un autre, partant de Chaville, aboutit à la route. Au nord, un troisième, venu de la butte de Picardie, descend à Viroflay et disparaît aussi. Il y eut donc un ruisseau, peut-être clair et bordé de saules. La trace en reste sur la carte de Cassini, mais à la sortie, vers Sèvres. Là se formait un cours d'eau assez abondant pour faire mouvoir une roue à aubes. Il existait encore au milieu du dix-neuvième siècle : dans les *Grandes usines* de Turgan, volume publié en 1861 et renfermant une description de la manufacture nationale de porcelaine, on signale un corps de bâtiment construit sur un ruisseau donnant une force d'environ quatre chevaux.

On chercherait en vain cette rivière de Sèvres aux abords de l'École normale supérieure de filles établie dans les anciens bâtiments de la manufacture, celle-ci ayant été déplacée. L'égout creusé sous la double rangée de maisons bordant la sinueuse route de Versailles doit l'absorber.

Cette route est d'ailleurs récente, relativement; au début, les relations de Paris avec Versailles se firent par la grande chaussée qui traverse les bois de Meudon. Elle desservait Vaugirard, alors village, Issy et Chaville. La longue artère faubourienne actuelle n'existait donc pas, sauf la



Rocquencourt
St Cloud
Marnes
La Coquette
Jardy Ch.
Ville d'Avray
Sèvres
Billancourt
Issy les Moulineaux
Bellevue
Fausses Reposes
La Femme sans Tête
Meudon
Moulineaux
le Val
Chaville
Clamart
Viroflay
Bois de Meudon
Villebon
Pte de Châtillon
Ft de Châtillon
Plessis-Robinson
Vélizy
Villacoublay
No. 136
Bois des Gonards
la Garenne
Trivaux Fe
Pte de Trivaux
Pavé Blanc

rue qui constituait Sèvres, alors bourg de 2.000 à 3.000 âmes. Les deux autres villages, Chaville et Viroflay, étaient infimes et se trouvaient sur la vieille route où sont encore les centres communaux, bien que la population la plus considérable se groupe au long de la chaussée empruntée par le tramway de Versailles.

Ces deux anciens villages demeurés à l'écart conservent leur caractère archaïque mais banal ; ils n'ont aucun édifice intéressant, les églises sont de médiocres édifices peu dignes de territoires qui constituaient une seigneurie dont le chancelier de Louis XIV, Le Tellier, et son fils Louvois furent maîtres. Louvois avait construit à Chaville un superbe château qu'il n'habita point et que la Révolution fit disparaître. Le parc, divisé en multiples fragments, constitue aujourd'hui les belles propriétés dont sont peuplées les collines.

L'espace a manqué pour transformer Viroflay et Chaville en cités de plaisance comme Garches et Vaucresson, les bois superbes de Fausses-Reposes et de Meudon, parties de la forêt de Versailles, étant domaines nationaux. C'est pourquoi ces communes, les mieux dotées de Paris pour les communications, puisqu'elles possèdent trois chemins de fer et un tramway, ont une population relativement faible, malgré l'entasse-

ment des habitants au long de la grande artère [1]. Il n'y a pas eu de place pour l'industrie, sauf la blanchisserie que l'on peut rattacher au grand centre de Boulogne où elle est reine. Si les eaux des fontaines n'ont plus de lit apparent, elles sont assez abondantes pour alimenter les buanderies ; sur toute la route on rencontre les ateliers, reconnaissables à leurs cloisons ajourées à l'aide de lames analogues aux persiennes. Viroflay n'a qu'une dizaine d'établissements, il en est plus de soixante à Chaville ; Meudon et son annexe Val-Fleury en renferment une quarantaine. Toutes les eaux de lessive sont envoyées dans l'égout souterrain.

Les deux villages doivent au bois de Meudon dont ils occupent la lisière d'être fréquentés par les promeneurs parisiens, mais la foule se porte moins de ce côté qu'aux abords de Meudon. Il y a pourtant des coins aimables : étangs de Brisemiche et d'Ursine entourés de petites prairies, étang de l'Écrevisse et Étang-Vert encadrés de futaies et de taillis. La forêt va finir dans la plaine de Vélizy où les promeneurs trouvent avec quelque surprise une véritable campagne

(1) Viroflay 2.937 habitants ; Chaville 4.321 (recensement de 1911).

agricole, aux vastes emblavures, aux prairies artificielles opulentes, spectacle qu'il faut aller chercher bien loin de Paris dans les autres banlieues.

La forêt a pour ses visiteurs les accidents inattendus, vallonnements, petites gorges et surtout ses nappes d'eau endormies au sein de cirques autour desquels la végétation est superbe. Des carrières d'un sable fin nuancé de jaune et de rouge donnent l'illusion de falaises. On a retrouvé et remis en lumière quelques monuments mégalithiques : dolmen, pierres levées, curiosité unique aux abords de Paris. Parfois, les jours de semaine, alors que la foule n'envahit pas les bois, on rencontre cerfs et biches allant se désaltérer aux étangs et aux fontaines.

Avec ces beaux sites sylvains contraste la vallée de Sèvres, désormais devenue rue faubourienne, dont les maisons, revêtues de plâtre, sont rapidement rendues sombre par les fumées et les brumes. En descendant vers la Seine, la chaussée devient peu à peu citadine. Elle s'est rétrécie, les maisons, plus hautes, possèdent toutes des boutiques. Beaucoup sont d'architecture ancienne. C'est la ville de Sèvres, constituée presque uniquement par cette longue voie sur laquelle s'ouvrent des ruelles parfois raides où l'on ne

monte que par des degrés. Une de ces artères étroites, aux tristes logis, à peine une ruelle, est un curieux vestige du plus vieux Sèvres.

La ville est d'ailleurs de très ancienne origine, révélée par quelques détails du douzième siècle dans le misérable édifice qu'est l'église. Ses annales signalent qu'en 560, saint Germain, évêque de Paris, guérit par exorcisme les névralgies dont souffrait une jeune fille. A ce thaumaturge serait due la construction de la première chapelle en ce lieu alors nommé *Savara*. Bien plus tard, un château flanqué d'un donjon fut édifié ; il gardait ce passage de la Seine et l'entrée du couloir formé par le vallon entre les forêts. Il n'en reste plus de traces ; un château édifié au dix-huitième siècle par un duc de Brancas et conservant quelque allure seigneuriale est devenu l'hôtel de ville. Une rue de Brancas, une porte du même nom rappellent la résidence de cette illustre famille.

En dehors de cet édifice municipal d'assez morose physionomie dans son état actuel, Sèvres ne possède d'autres monuments que son École normale supérieure de filles et la Manufacture nationale de porcelaine. La première, de physionomie monumentale, occupe les bâtiments de la manufacture primitive, construite sous Louis XV

pour recevoir les ateliers jusqu'alors installés au château de Vincennes.

Cet établissement universitaire développe une belle façade sur la grande rue dont il est séparé par un square et à laquelle le relie une avenue ombreuse. Le bâtiment est dominé par les pentes raides, très vertes sous leur manteau de grands arbres, portant le plateau couvert par les villas de Bellevue, cité de plaisance établie sur l'emplacement du château et du parc édifiés par une fantaisie de Mme de Pompadour. Rien ne subsiste de ce domaine où tant de grands artistes s'associèrent à la favorite pour accomplir une œuvre exquise, rien, sinon l'ancienne orangerie restaurée ou, mieux, reconstruite par Amédée Pichot, l'écrivain qui fit tant pour nous faire connaître la littérature anglaise. Puis, sur le promontoire, appelé butte Coislin, dressé au-dessus de la jonction du vallon de Sèvres et des bords de la Seine, le pavillon de Brimborion dont le parc est porté par les murs en terrasse du domaine de Mme de Pompadour. Brimborion possède aussi son histoire galante, un délicieux pavillon avait été construit par Louis XV pour Mlle de Coislin.

Bellevue n'a pas cessé d'être un des séjours favoris de la bourgeoisie parisienne; les écrivains

et les artistes y furent assez nombreux pour constituer une sorte de petite colonie. Des rues étroites et calmes sur lesquelles se penchent les ramures, des grilles laissant apercevoir les jardins fleuris et les maisons enveloppées de plantes grimpantes, un mail exigu finissant en terrasse d'où la vue est superbe sur la Seine, le débouché du vallon de Sèvres, les vastes frondaisons de Saint-Cloud, Boulogne aux distances magnifiques, le bois s'étendant au loin, puis Paris en entier dont chaque monument se détache nettement sur l'horizon.

Ce tableau, nous l'avons connu autrement superbe et lumineux alors que les usines étaient rares dans cette partie de banlieue, que Paris lui-même, brûlant alors plus de bois que de houille, n'avait pas rendu son ciel fuligineux. Cependant le panorama est bien séduisant encore, surtout aux approches du crépuscule.

Ce village de Bellevue, où l'éditeur Hetzel réunissait ses auteurs et ses artistes, où Scribe écrivit une grande part de son œuvre abondante, qui se glorifiait d'avoir parmi ses hôtes Casimir Delavigne alors dans toute sa gloire sitôt sapée, ce village n'a pas de vie autonome et n'a pas cherché à se constituer en commune, il dépend de Meudon situé loin au sud, sur le revers du

vallon jadis délicieux de Fleury, aujourd'hui envahi par les constructions. Des voies conquises sur les parcs, les vergers et les vignes font autour du vieux Meudon une ceinture très citadine, mais le cœur est resté intact, sinon tel que le vit Rabelais lorsqu'il fut nommé curé de cette paroisse dont dépendait le château du cardinal de Lorraine, de la maison de Guise, du moins comme le connurent les derniers princes royaux qui en firent leur séjour. Il ne faut pas chercher de monuments ni même d'édifices particuliers dignes d'attention dans ces rues en pente au capricieux tracé. L'église n'est même pas celle où Rabelais aurait exercé son ministère, selon une tradition fortement combattue. Construite en 1570, après la mort de l'auteur de *Gargantua,* elle fut réédifiée au siècle suivant selon un type banal qui ne fait guère l'éloge du goût des seigneurs du lieu, cependant héritiers du trône. Son abside profonde, avec une voûte aux nervures très saillantes et la lumière discrète envoyée par les vitraux, donne quelque grandeur à cet étroit vaisseau flanqué de bas côtés.

Un monument de Rabelais paraissait avoir sa place aux côtés de l'église, sur le terre-plein précédant une modeste mairie, mais c'est à l'extrémité de la ville, en direction de la Seine, que l'on

a placé l'effigie de l'auteur de *Gargantua,* buste très vivant, dû au ciseau de Truphème, érigé sur l'initiative des Cigaliers. Les méridionaux ont fait leur ce Tourangeau, docteur de la Faculté de Montpellier, qui s'intitula plaisamment caloyer des isles d'Hyères. Ils ont trouvé pour mener leur œuvre à bonne fin le concours des rabelaisiens et de la population de Meudon.

Derrière le monument, très simple, la rue du Colonel-Renard rappelle le souvenir de ce savant officier auteur du premier ballon dirigeable, initiateur de l'admirable mouvement en faveur de la navigation aérienne. Le colonel Renard mourut dans le pavillon qu'il habitait dans l'enceinte du parc d'aérostation de Chalais, que j'ai décrit jadis (1). Je fus à diverses reprises l'hôte de cet homme de génie qui s'en fut miné par la douleur, à cause des obstacles que lui suscitèrent la routine et la jalousie.

Le chemin de fer électrique des Invalides à Versailles tend à amener la vie de Meudon au fond du val de Fleury, aux abords de la gare si vivante où affluent les Parisiens par les beaux dimanches du printemps et de l'été. Des rues nouvelles y descendent, peuplant les pentes de

---

(1) 45e volume du *Voyage en France.*

leurs maisons blanches aux toits rouges. Une voie plus solitaire, ouverte entre des parcs à la grande ramure et l'établissement de Chalais, mène sur l'autre versant, elle porte le nom singulier de ruelle du Vertugadin. Il ne faut sans doute pas en chercher l'origine dans le gros bourrelet renforcé, précurseur, bien avant l'heure, de la crinoline qui, des derniers Valois à Louis XIII, avait pour but d'élargir prodigieusement les hanches des dames. Il dut plutôt y avoir là, au-dessous de la terrasse du château, un de ces hémicycles de gazon appelés vertugadins.

Il n'en reste rien, la grande végétation s'est emparée de ces pentes barrées au sommet par le mur puissant de la terrasse fameuse d'où l'on jouit d'une vue incomparable sur Paris. Ce belvédère, moins développé et majestueux que la terrasse de Saint-Germain, porte le château ou plutôt ce qui reste de la majestueuse demeure du grand Dauphin, encore résidence souveraine en 1870. Le roi Jérôme de Westphalie et son fils le prince Napoléon en furent les derniers occupants. Incendié par les Allemands pendant l'armistice de 1871, il a pu échapper à la ruine définitive qui fut le sort de Saint-Cloud. Ses parties les plus importantes ont été restaurées pour

être transformées en observatoire astronomique. Coiffé de dômes dont le plus vaste, au centre, possède une lunette longtemps considérée comme la plus grande de l'univers, il a perdu toute sa physionomie de palais. Cependant, la façade, avec ses belles colonnes engagées et le fronton sculpté, garde un peu de majesté sous sa formidable calotte ronde.

De cette terrasse la vue est fort belle, splendide même lorsque le manteau de fumée et de brume issu des usines sans nombre de la banlieue se dissipe sous l'effort de la brise. Le paysage immédiat, malgré l'invasion croissante des constructions, demeure aimable, grâce à la nappe moutonnante des grands bois au-dessus de laquelle se dressent les amples constructions de l'orphelinat Saint-Philippe, œuvre de la duchesse de Galliéra.

Un dolmen trouvé dans la forêt où il était enfoui a été rapporté et dressé sur la terrasse. D'autres vestiges préhistoriques découverts dans les bois entre Fleury et Clamart ont été dégagés et constituent une des curiosités de ces jolis sites sylvains.

Au pied de la terrasse, Meudon couvre un ressaut sous lequel se creuse le val Fleury. Des pentes adoucies y conduisent, des chemins plus

raides montent au hameau de Fleury demeuré fort rustique car l'espace manque pour la construction des villas. Le seul domaine ne relevant pas du régime forestier est couvert par les majestueux bâtiments des fondations Galliéra, qui ont profondément modifié, par leur masse, le paysage autrefois si charmant par les escarpements boisés de cette entrée du val.

Ces édifices ont un caractère architectural hors de proportion avec leur destination : orphelinat, maison de retraite pour les frères de la Doctrine chrétienne. Le luxe des matériaux, les sculptures des portes et des fenêtres rappellent plutôt certains monastères reconstruits au dix-huitième siècle par d'opulents abbés. Encore, aucun de ceux qui nous restent ne sont d'aussi vastes proportions. Quatorze millions ont été consacrés aux édifices et aux jardins, dix millions constituèrent la dotation de cette création fastueuse. L'église, charmant édifice dans le style du treizième siècle, est dominée par une flèche aiguë ; sous la nef s'étend une crypte romane. La maison de retraite est à la partie inférieure du domaine ; plus haut, l'orphelinat est assis sur la ligne séparative des deux départements.

Mme de Galliéra n'a pas borné ses libéralités pour ce coin de banlieue à ces édifices monu-

mentaux, elle a donnée onze millions à la commune voisine, Clamart [1], que relie à Fleury une rangée continue de maisons.

Des abords de la fondation Galliéra, un chemin descend au hameau du Val, au sein d'une campagne très verte, que les villas commencent à envahir. Il reste de l'espace cependant, la vue peut s'étendre vers la Seine et les belles collines de Saint-Cloud aux molles ondulations sylvaines. Le val Fleury est franchi par les hautes et belles arcades, en deux rangées, d'un viaduc portant, à 36 mètres au-dessus du pli, les rails du chemin de fer de Bretagne. Sous une des arches supérieures passe le chemin de fer électrique de Versailles, lui-même porté, vers les Moulineaux, par des arcs de pierre de noble et classique allure.

Au pied du viaduc fument les cheminées de petites usines entourées de hangars à claire-voie semblables à ceux qui, dans les tanneries, servent à faire sécher les mottes de tan. Les rayons portent, au lieu de mottes, des plaques d'une matière de blancheur laiteuse. Ce sont des fabriques de craie et de *blanc :* blanc d'Espagne, blanc de Troyes plutôt appelé, à Paris, blanc de Meudon.

---

(1) Voyez le chapitre XV.

La pierre extraite du sous-sol est broyée par de grandes roues aux larges jantes de fer tournant dans une auge circulaire. La craie, réduite en poudre, est ensuite lessivée en de grandes auges pour être débarrassée de l'argile et d'autres impuretés. La pâte est alors mise en pains et, pour certains usages, soumise à une presse dont le travail est analogue à celui des presses pour matières oléagineuses. On obtient ainsi des plaques débitées en morceaux, séchées à l'air, que l'on découpera à la scie pour obtenir les bâtons de craie ou que l'on réduira en poudre impalpable destinée à la peinture à l'eau, à la préparation du carton pâte. Les blocs concassés et les morceaux n'ayant pas subi cette préparation par la presse sont le vulgaire blanc de Meudon, servant aux ménagères pour nettoyer les vitres et certains objets de métal.

Les usines de Meudon ont une installation fort primitive, mais celle-ci, par l'outillage simple, les constructions de bois ajouré, l'imprévu des dégagements, est d'un caractère fort pittoresque. Cette industrie se retrouve en d'autres parties de la banlieue, notamment à Bougival et à Port-Marly, mais il était intéressant de la signaler dans une des localités qui ont donné leur nom à

la matière pulvérulente si souvent appelée blanc d'Espagne.

En dehors de ses deux fabriques de blanc, Meudon n'avait, jusqu'à ces dernières années, d'autre industrie que le blanchissage du linge, plus de trente établissements s'y consacraient, moitié du nombre recensé à Chaville. La plupart sont au Val, au long de rues villageoises. La grande industrie n'était représentée qu'au Bas-Meudon, par une cristallerie dont les produits sont réputés. Depuis peu de temps, de grandes forges se sont établies au bord de la Seine, dans l'étroite plaine des Moulineaux. Elles ont pris le nom de forges de Meudon, mais s'élèvent sur le territoire d'Issy confinant au Bas-Meudon et s'étendent jusqu'au point où les collines viennent border la Seine.

Ce Bas-Meudon, malgré la vulgarité des constructions et son aspect faubourien, est demeuré un des rendez-vous favoris des promeneurs parisiens ; ils se pressent dans les restaurants pour manger la friture. Le bras de Seine, étroit, n'est pas celui emprunté par la grande navigation, mais les bateaux omnibus passant entre les îles de Billancourt et Seguin y déversent des flots d'excursionnistes qu'un funiculaire monte à Bellevue, à l'entrée de l'avenue condui-

sant à la terrasse de Meudon. Cette partie du rivage de la Seine est une des plus vivantes de la banlieue.

Le quai se rétrécit entre le fleuve et la colline dont le chemin de fer latéral entaille la base. Le plan d'eau s'élargit par la jonction du grand bras de la Seine en amont du pont de Sèvres. Voici un mail encadrant une pelouse ornée de monumentaux vases de grès, dus à la manufacture nationale dont les constructions apparaissent entre les grandes ramures.

VI

LA MANUFACTURE DE SÈVRES

Histoire de la porcelaine. — La découverte du kaolin en Limousin. — La porcelaine de Saxe. — Le kaolin dans les perruques. — La porcelaine tendre, ses origines. — Les manufactures de Saint-Cloud et de Vincennes. — Transfert à Sèvres. — Mme de Pompadour. — Découverte de la porcelaine dure. — Le règne de Brongniart. — La manufacture. — Les ateliers et le musée.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Sèvres. Juin.

J'ai raconté dans un autre volume (1) comment la femme d'un chirurgien de Saint-Yrieix en Limousin ayant trouvé autour de la ville une sorte d'argile d'un blanc pur, très onctueuse, crut avoir découvert un savon naturel et, dans son innocence de ménagère économe, révéla le fait à son mari. Celui-ci la détrompa après essai, mais supposa qu'il pouvait avoir en mains le

(1) 28e volume du *Voyage en France.*

fameux *ka-o-lin* que le roi faisait rechercher dans tout le royaume afin d'obtenir la porcelaine *dure* analogue à celle des Chinois et de la manufacture de Meissen, en Saxe, dont le secret était si jalousement gardé.

Or les recherches avaient séduit un apothicaire, de Bordeaux dit une version, de Saint-Yrieix dit une autre, nommé Villaris, à qui l'archevêque de Bordeaux aurait montré un échantillon de la terre à porcelaine de Saxe rapporté de la manufacture de porcelaine *tendre* de Sèvres. Darnet connaissait ce détail, il apporta à Villaris la trouvaille de sa femme. O merveille, c'était la matière tant cherchée ! La légende dit que Villaris ne confirma pas Darnet dans cette idée, il garda la découverte pour lui. Puis il envoya trois livres de la substance à Sèvres, ce qui permit des essais décisifs. Il exigeait cent mille livres pour son secret. Trouvant la somme trop forte, on chargea Millot, chef des fours de Sèvres, d'aller à la recherche du gisement. Ce fut une odyssée fantastique jusqu'aux Pyrénées. Un moment Millot, qu'accompagnait un chimiste de la manufacture, nommé Maquet, crut avoir trouvé le gîte, près de Dax, mais la terre blanche qu'il recueillit, si elle avait quelques qualités du kaolin, n'en était pas encore. Les

pèlerins de la céramique remontèrent au nord, se dirigeant vers le Limousin.

Alors Villaris, craignant d'être deviné, se décida à offrir ses services à la mission. Il la conduisit à Saint-Yrieix, sur le gîte même, toujours sans avoir parlé de Darnet. Le fait est sujet à caution. Si Villaris était de Bordeaux, comment se fût-il reconnu dans ce pays sans routes alors et probablement fort sauvage? Il devait être de Saint-Yrieix même ou accompagné de Darnet.

En tout cas, la trouvaille de Mme Darnet ne fait pas de doute puisque celle-ci vivait encore soixante ans après, en 1825. A cette époque elle était à Paris, dans la misère, elle vint voir Brongniart, directeur de Sèvres, et lui demanda un secours pour pouvoir retourner à Saint-Yrieix, à pied, malgré son grand âge. Elle fut aussitôt assistée et le roi Louis XVIII lui accorda une petite pension.

Si je débute par ce récit, c'est pour ne pas me singulariser en négligeant cette anecdote que doit reproduire tout écrivain parlant de la manufacture de Sèvres. Je devrais aussi raconter toute l'histoire de l'alchimiste allemand Bœttger, qui se consuma à chercher la pierre philosophale d'abord, ensuite à trouver les éléments de la porcelaine. Il ne réussit qu'à découvrir une

argile donnant un grès rouge, très fin, jusqu'au jour où son valet de chambre remplaça la poudre de sa perruque, trop coûteuse, par une substance minérale trouvée en 1711 par un maître de forges nommé Schnorr et fort abondante. Cette poudre avait un inconvénient, elle était lourde. Bœttger eut l'idée de l'analyser, il reconnut qu'il avait dans sa chevelure postiche la fameuse matière première de la porcelaine dure de Chine.

Malgré l'étrangeté de l'aventure, il faut l'accepter car elle est narrée tout au long avec beaucoup de détails dans les annales de la céramique. Elles racontent aussi, ces annales, que l'électeur de Saxe, pour qui Bœttger devait chercher à faire de l'or, l'aida à installer une fabrique de porcelaine près de Meissen. Afin de s'assurer le monopole, on fit creuser des fossés profonds autour de la manufacture ceinte de murailles et à laquelle on n'accédait que par des ponts-levis que gardaient des sentinelles. Les ouvriers s'engageaient à conserver le secret *jusqu'au tombeau,* sous peine de la prison à perpétuité.

Ces mesures mêmes excitèrent le désir de percer le mystère, tous les souverains cherchèrent à connaître la terre merveilleuse par laquelle la Saxe avait rivalisé avec la Chine, la dépassant même par la variété du décor. Sèvres put se pro-

curer l'échantillon de kaolin dont Villaris eut une partie.

Me voici en règle avec la tradition. Mes deux anecdotes sont racontées, résumées. Mais je dois dire qu'elles ne se rattachent pas à la création de l'industrie de la porcelaine ni à la fondation de Sèvres. La manufacture existait déjà, on l'a vu, puisque c'est elle qui chercha les éléments si jalousement dissimulés à Meissen : le kaolin, matière plastique, le feldspath, matière vitrifiable qui donne à la porcelaine sa translucidité et sa résistance au feu.

Mais la première porcelaine ou, du moins, la matière à laquelle on donnait ce nom n'avait dans sa composition aucune de ces matières minérales. C'était un mélange de matières variées, une « pâte vitreuse » comprenant notamment du nitre, du sel marin, de la soude, de l'alun et, pour la plus grande part, du sable de Fontainebleau malaxé avec de la craie et de l'argile. Elle avait l'aspect de la porcelaine et un peu de sa translucidité, mais ne pouvait résister à un feu modérément ardent; elle se fendillait, se rayait à l'usage, s'encrassait. A condition de ne pas l'employer à des usages domestiques, la porcelaine tendre était une admirable matière plastique recevant merveilleuse-

ment le décor, les grands artistes de l'époque de Louis XV, sous l'influence de Mme de Pompadour, en tirèrent un éblouissant parti.

Ce n'est pas à Sèvres que la première manufacture de cette porcelaine fut créée. Rouen aurait eu, dès 1673, une fabrique où le sieur Poterat disait obtenir la véritable porcelaine de Chine. Il ne réussit pas mais, peu après, d'autres établissements se créaient à Orléans, à Passy, alors village hors de Paris et à Saint-Cloud, séparé de Passy par le bois de Boulogne.

Saint-Cloud est considéré comme la véritable patrie de la pâte tendre en France. Sa fabrique, créée par la veuve Pierre Chicaneau et ses enfants, faïenciers du lieu, remonte à 1695; elle persista jusqu'en 1773, époque où elle fut détruite par un incendie. L'exemple était bientôt suivi. Dans la banlieue de Paris des manufactures s'établirent à Sceaux et à Bourg-la-Reine. Tous ces établissements étaient œuvres privées. Un autre, créé en 1740 à Vincennes, fut l'origine de la manufacture royale. Il fut dû à un contrôleur général des Finances, Orry de Fulvy, qui avait obtenu d'ouvriers de la manufacture créée à Chantilly par le prince de Condé en 1725, les secrets de fabrication. Le premier directeur de Chantilly, Ciron, était lui-même venu de Saint-

Cloud. Voilà comment Vincennes puis Sèvres se rattachent à cette dernière ville.

A Vincennes le caractère officiel s'affirmait par le choix du château pour siège des ateliers. Les débuts furent assez difficiles : sans l'intervention de Mme de Pompadour qui obtint l'appui financier du Roi et fit donner, en 1751, le titre de manufacture royale, l'entreprise aurait sombré. Celle-ci avait parmi ses bailleurs de fonds le souverain pour un tiers. Elle fut transportée, en 1756, plus près de la cour, à Sèvres, dans le parc de la maison d'été qui avait appartenu à Lully et que Mme de Pompadour avait acquise. Peut-être vit-on trop grand, la Société, épuisée par les frais de déplacement, dut se dissoudre. La manufacture cependant fut sauvée, le Roi racheta les parts de ses associés, il plaça à la tête un habile administrateur, M. Boileau qu'assistait Falconet comme chef des travaux de sculpture.

Les choix étaient excellents, Sèvres livrait des produits d'une telle perfection que nulle manufacture ne pouvait lui être comparée. La découverte du kaolin de Saint-Yrieix, en permettant d'entreprendre la fabrication de la porcelaine dure, dès 1769, accrut la réputation de l'établissement national sans faire délaisser la pâte

tendre, dont les produits, un moment dédaignés de nos jours, ont repris une légitime faveur. Les artistes et les techniciens de Sèvres tirèrent un admirable parti de la matière nouvelle. Jusqu'aux approches de la Révolution les progrès furent incessants, puis il y eut une période pénible, qui devint crise en 1789. Un moment la manufacture faillit être vendue. Jusqu'en 1800 sa situation resta précaire, menacée par les agissements d'un personnel qui plaçait le civisme révolutionnaire au-dessus de l'art et du travail. La nomination comme directeur de Brongniart, ingénieur des Mines, qui s'était fait connaître par ses travaux sur les émaux, sauva la manufacture. Brongniart devait rester directeur jusqu'en 1847. Cette longue carrière a été fructueuse pour Sèvres. On a cependant reproché à Brongniart d'avoir complètement abandonné la production de la porcelaine tendre. Celle-ci devait encore avoir un court éclat sous le second Empire, être de nouveau abandonnée en 1870 puis remplacée en 1882 par une pâte nouvelle, porcelaine dure se prêtant mieux au décor que l'ancienne et pouvant recevoir tous les procédés de la Chine, dont le secret avait été jusqu'alors cherché en vain, malgré les habiles imitations qui avaient fait le succès de Meissen et des pre-

miers temps de Sèvres, avant que l'art délicat auquel on a donné le nom de Louis XV et qui mériterait mieux celui de Pompadour se fut imposé par sa grâce et son incomparable élégance.

Il était utile de rappeler ces phases d'une de nos plus belles industries nationales, véritablement née à Sèvres, production d'art avant de devenir matière commerciale, répandant la vie dans nos provinces du Centre [1] où elle s'est confinée naturellement à la suite de la découverte du kaolin à Saint-Yrieix suivie de nos jours par celle des grands gisements des Colettes en Bourbonnais [2].

La manufacture présente sa façade principale, la seule monumentale, dans une partie du parc de Saint-Cloud bordant la Seine. Mais ce bâtiment n'est pas celui où se moule, se décore et se cuit la porcelaine, il renferme un musée céramique d'une richesse sans rivale bien qu'on puisse mettre en parallèle le précieux musée

---

(1) Sur l'industrie de la porcelaine, voir les 28e volume du *Voyage en France* (Limousin); 26e volume (Berri), la Celle-Bruère, Mehun-sur-Yèvre, Foëcy, Vierzon, la Villedieu-sur-Indre; le 27e volume (Bourbonnais), Lurcy-Lévy et le 6e (Haute-Normandie), Bayeux.

(2) 27e volume du *Voyage en France*.

Adrien Dubouché, à Limoges. Les ateliers de fabrication occupent, entre ce corps principal et le jardin fleuriste du parc, des bâtiments plus simples répondant aux besoins divers d'une usine. Ceux de ces ateliers que le public est autorisé à visiter peuvent être les plus intéressants pour la grande masse mais, en somme, ils ne diffèrent guère des autres fabriques de céramique d'art ou usuelle. Un ouvrier exécute à l'aide de la pâte préparée à l'avance le *tournage* sur le tour à potier, lui donne avec une extrême dextérité des formes variées; un autre fait le moulage qui permet d'obtenir en nombre indéfini tel objet d'usage commun. Ce que l'on montre est donc la partie la plus simple de la fabrication. La peinture, la sculpture, l'émaillage, en un mot le décor, qui ont fait la réputation de Sèvres, ne sont point mis sous les yeux du visiteur pendant le travail. Les artistes, pour la plupart de grande valeur, qui les exécutent, ne sont point troublés dans leur tâche. Quand la visite a lieu un jour où se fait l'*enfournée* on peut assister à ces préparatifs de la cuisson.

Mais si l'on ne peut suivre dans toutes ses parties l'œuvre qui transforme en précieux objet d'art la pâte de kaolin, le musée auquel on re-

vient après cette courte visite aux ateliers de tournage et de moulage permet de se rendre compte de l'œuvre d'art.

Cette collection, unique au monde par le nombre de pièces et leur classement, ne renferme pas seulement la porcelaine, elle s'applique à l'art de la céramique tout entier : poteries anciennes depuis les temps les plus reculés, faïences, grès, émaux, peinture sur verre. Toutes les parties du globe ont fourni leur contingent de spécimens de l'art du potier. L'Égypte, la Grèce, l'Italie étrusque et romaine, la Gaule, même celle des temps préhistoriques, figurent dans les vitrines de Sèvres. Les curieuses poteries trouvées au Pérou, au Mexique, dans l'Amérique centrale, qui nous révèlent la civilisation avancée de ces pays lorsque la conquête espagnole les plongea pour un temps dans la barbarie, sont nombreuses et d'un vif intérêt.

Les poteries du Moyen Age et de la Renaissance ne sont pas moins abondamment représentées, elles se suivent dans les galeries avec des indications révélant combien furent variés les centres d'une industrie qui, de bonne heure, s'inspira d'heureuses formes d'art. Naturellement une large place est faite à Bernard Palissy et à son école.

Les faïences occupent peut-être la plus large place dans les vitrines du musée de Sèvres. La Perse, la Grèce, la Syrie, l'Espagne mauresque ont là d'admirables représentants. Naturellement l'Italie, qui posséda tant et de si brillantes fabriques du quinzième au dix-huitième siècle, a beaucoup contribué à enrichir ces collections, mais la France est mieux représentée encore. On peut reconnaître que si d'autres pays eurent de grands et habiles artistes dans la décoration céramique, aucun ne saurait se comparer au nôtre pour la variété et la grâce des formes, la science et l'art du décor. Ces foyers ont pour la plupart disparu comme Saint-Porchaire, Oiron, Moustiers, Niederviller, pour citer ceux-là seulement. Si d'autres, comme Rouen et Nevers, ont perdu leur caractère exclusivement artistique, toutes leurs belles œuvres ont ici des spécimens remarquables et précieux.

Naturellement la porcelaine a la place d'honneur au musée; on peut suivre toute l'histoire de cette admirable matière dès l'origine de sa production en Chine et au Japon. Ces deux pays ont fourni à Sèvres des pièces d'une inestimable valeur. Quant à la fabrication européenne, depuis la pâte tendre jusqu'aux diverses porcelaines dures, elles sont représentées par

toutes les fabriques nées au dix-huitième siècle en imitation de Meissen et de Sèvres.

Des collections de porcelaine moderne qui s'accroissent chaque jour nous montrent que si les pays étrangers, la Saxe, la Bohême, l'Italie, continuent à produire des œuvres remarquables, si la Chine et le Japon demeurent fidèles à l'industrie qui fit leur gloire, la France n'a pas perdu son rang. Sèvres est toujours un splendide foyer et Limoges, pour les services de table, n'a pas été dépassé.

Le musée de Sèvres, dont la création est l'œuvre de Brongniart, remonte à 1824. Mais sa richesse n'est pas due à l'État, elle est l'œuvre de généreux donateurs qui l'ont doté de ses pièces les plus rares. Il y a quelques années on évaluait à dix millions la valeur des collections, et la part de nos budgets s'élevait à un million à peine.

Sèvres est généralement considéré comme uniquement consacré à la porcelaine. Mais la manufacture, sous l'impulsion de ses derniers directeurs, a abordé la production des grès pour de grandes pièces décoratives qui ont été une révélation par l'éclat et la variété des colorations obtenues.

Une école de céramique est annexée à la manufacture. D'abord consacrée au recrutement du personnel des ateliers, elle a vu son rôle s'élargir, elle forme aussi des « céramistes, ouvriers d'art, décorateurs, chefs d'ateliers, directeurs de fabriques pour l'industrie privée ». Cette mission éducatrice est facilitée par les collections du musée et une bibliothèque d'art fort riche mise à la disposition des élèves.

Les collections, qui subissent des modifications dans l'ordre où elles sont présentées, ont été complétées, vers 1911, par celle de M. Grolier renfermant toutes les marques pour les diverses fabriques. Unique par le nombre et la précision des marques, elle est réunie dans la même salle, à la demande de la donatrice.

Pendant la guerre, Sèvres a un peu abandonné la production des pièces d'art. Elle aussi a joué un rôle dans la défense nationale en mettant ses ateliers, son personnel, ses fours à la disposition de l'industrie pour la fabrication des grandes pièces de poterie nécessaires à la production des acides destinés à la fabrication des explosifs. Pour permettre de faire ces pièces énormes dont l'aspect géométrique et fruste contraste si étrangement avec les œuvres habituelles de Sèvres une transformation complète

a été nécessaire ; de grands ateliers furent construits, le nombre des fours a été porté de six à vingt-sept, une voie ferrée, jusqu'alors refusée aux directeurs, permet aux wagons d'apporter à pied d'œuvre les terres, le bois, le charbon, d'embarquer les produits fabriqués. En même temps les procédés primitifs dont on s'était contenté pour les diverses manutentions ont fait place à des installations modernes. L'électricité a été mise à profit pour débiter et fendre les bûches destinées à la cuisson. Auparavant elles étaient coupées à la scie à main et séparées à la hache. Si, par les ateliers dont la visite est interdite aux profanes, Sèvres demeure une maison d'art et de minutieux labeur, elle mérite bien par son aspect extérieur des ateliers de peintres, de décorateurs et d'émailleurs le titre de manufacture.

VII

BOULOGNE ET SES BLANCHISSERIES

Boulogne ville aux distances magnifiques. — Son origine. — Développement rapide. — Aspect de la ville. — Billancourt. — Les blanchisseries. — Boulogne centre métallurgique. — Le Parc des Princes.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Boulogne-sur-Seine. Juin.

De toute la ceinture de villes nées autour de Paris par la transformation des vieux villages, aucune cité n'atteint une étendue comparable à celle de Boulogne. Seule Versailles peut rivaliser avec elle. Plus que celle-ci encore, on pourrait dire d'elle, comme de Washington, la cité aux distances magnifiques. Les trois grandes avenues partant de la porte parisienne de Saint-Cloud pour aboutir en ligne droite aux ponts de Saint-Cloud, de Sèvres et de Billancourt ont respectivement 2.300, 2.300 et 1.500 mètres ; le boulevard de Strasbourg s'ouvrant au pont de Billancourt et finissant au bois de Boulogne



Suresnes
Garches
St Cloud
Ville d'Avray
Meudon
BOULOGNE
Passy
Auteuil
Trocadéro
Gare des Invalides
Palais Bourbon
PARIS
Grenelle
Javel
Vaugirard
Issy les Moulineaux
Malakoff
Plaisance
SEINE
SEVRES
Parc de St Cloud
Billancourt
Bellevue
Repos
Chaville
Le Val
Coteaux

sous le nom d'avenue de Longchamp n'a pas moins de 3 kilomètres et nombreuses sont les voies dépassant en étendue 1.500 et même 2.000 mètres.

Le vieux Boulogne est un bien minuscule noyau auprès de l'immense cité où pourraient vivre plus de 300.000 âmes, car les espaces libres ou peu habités sont nombreux encore. Il est assez à l'écart des quartiers réguliers, tracés, il faut le dire, avec moins d'absolue géométrie que les cités américaines qui s'étendent surtout au sud, submergeant ce qui fut le hameau de Billancourt.

L'industrie s'empare des grands espaces libres, elle a pris un développement inouï pendant la guerre. Les usines consacrées par M. Renault à l'automobile se sont vouées à la défense nationale. Moteurs, obus, chars d'assaut sont sortis de ces établissements en quantités prodigieuses. Et Billancourt a compté par milliers les habitants dont le Dictionnaire des Postes, en 1838, fixait le nombre à 355. Peu à peu l'ancien hameau s'est soudé à l'ancien village, si intimement que les désirs séparatistes de jadis ont disparu. Un réseau de tramways sillonne en tous sens l'agglomération dont la population atteignait 57.000 âmes en 1911, elle a dû s'accroître

beaucoup, malgré 1914 et les terribles années qui suivirent. Population stable, de gens en grande majorité attachés à Boulogne et à Billancourt par leur travail ou leurs affaires. Il y a moins d'ouvriers et d'employés appelés chaque jour à Paris que dans tant d'autres villes suburbaines.

Il ne faut donc pas chercher à Boulogne de vestiges du passé. Seule l'église est d'antique origine, ce fut d'ailleurs le berceau de la cité. Il y avait là, au début du quatorzième siècle, un petit groupe de logis, si menu, que nos pères, toujours amoureux de l'image, nommèrent le hameau les Menus en ajoutant lès-Saint-Cloud à cause du voisinage de la bourgade assise au flanc des collines forestières. Des habitants de la contrée, qui avaient été à Boulogne-sur-Mer, dont le pèlerinage était célèbre, voulurent, en souvenir de l'illustre église Notre-Dame, fonder une chapelle semblable à celle-ci. Des lettres patentes du roi Philippe le Long autorisèrent, en 1319, les citoyens de Paris et *aultres* à élever l'édifice. Le zèle se refroidit sans doute bientôt car, en 1343, lorsque fut créée la paroisse de Boulogne qui allait faire disparaître le nom de la forêt de Rouvray, le monument était inachevé, il n'avait pas de transept, le porche ne répondait

en rien aux désirs des créateurs. Bref, cela ne rappelait guère l'insigne monument des bords de la Manche. Au dix-neuvième siècle seulement, alors que Boulogne comptait déjà 12.000 habitants, l'antique édifice inachevé, menacé de ruine, fut rétabli selon le plan primitif. En 1863, un architecte de talent, M. Millet, le dégagea des lépreuses bâtisses accrochées à ses flancs, éleva les transepts, créa, pour l'entrée, un beau porche que décore un bas-relief de Pascal. Une flèche d'une cinquantaine de mètres s'élança au-dessus de la croisée. Toutes les parties anciennes, rongées par les ans, ont été restaurées ou rétablies. L'ensemble, vraiment remarquable, contraste avec les tristes bâtisses religieuses du voisinage : Sèvres, Chaville, Viroflay et surtout l'église de Billancourt. A l'entrée de la nef est conservée l'épitaphe rimée de l'un des cinq promoteurs de la construction primitive : Nicolas Augette.

L'église était à la lisière de la forêt de Rouvray qui devait prendre le nom de bois de Boulogne. Autour d'elle s'étendent de courtes et sordides artères conservant un caractère vieillot. Mais l'ancienne route de Saint-Cloud devenue grande rue, l'opulente avenue de Longchamp sur laquelle s'ouvre l'admirable parc entourant

l'ancien château de Cambacérès, maintenant domaine des Rothschild, détruisent par leur majesté ou leur largeur le caractère archaïque de l'antique village. La grande rue est d'ailleurs très citadine avec ses magasins et la perspective infinie du boulevard de Strasbourg, bordé de hautes maisons. Des tramways circulent sans cesse dans ces larges voies.

La ville a élevé dans ce quartier primitif le seul édifice moderne d'un caractère un peu monumental qu'elle possède, une salle des fêtes précédée d'un petit square et de la reproduction si connue de la statue de Bernard Palissy par Barrias. De belles écoles ont été construites dans les divers quartiers. Quant à l'Hôtel de Ville, c'est une ancienne villa sans prétentions architecturales aménagée, sur l'avenue de la Reine, pour ce rôle de mairie.

Une partie de la ville offre un aspect fort élégant, d'une pimpante majesté, rappelant les belles avenues de Neuilly, c'est celle qui longe le jardin fleuriste de la ville de Paris. De larges avenues aux beaux ombrages sont bordées de jardins et de parcs enveloppant des villas souvent opulentes. Le reste de Boulogne, sauf les grands boulevards, est assez banal, d'interminables rues, dont les jardins fleuris détruisent la

vulgarité et qui possèdent elles aussi des villas souvent charmantes, indiquent au passant l'industrie dominante de la ville : la blanchisserie. Partout on aperçoit les ateliers où des ouvrières agiles repassent le linge des Parisiens. Des cheminées révèlent la présence des chaudières qui fournissent la vapeur aux buanderies, aux machines qui ont remplacé la main-d'œuvre féminine dans la plupart des opérations de lavage. Certes il est d'autres centres pour cette industrie autour de Paris : Chaville, Arcueil-Cachan, Rueil, etc. Mais nulle part les blanchisseurs et blanchisseuses ne sont aussi nombreux. Plus de quatre cents noms figurent au *Bottin*.

Ce n'est pas une médiocre surprise que cette multitude de blanchisseuses au milieu d'une ville sans eau courante, car la Seine qui l'entoure à demi n'est pas utilisée directement pour le blanchissage.

Il est assez malaisé d'obtenir des renseignements sur cette industrie de Boulogne et de pénétrer dans les établissements. Après quelques tentatives infructueuses, j'ai pu obtenir par M. Lebrun, l'actif et aimable président du syndicat des patrons, des données un peu précises.

S'il y a plus de quatre cents établissements à

Boulogne, les grandes usines sont relativement peu nombreuses ; une quinzaine sont hors de pair par le nombre des ouvriers et le chiffre d'affaires, quelques-unes atteignent un chiffre de deux millions de francs par an, l'une d'elles dépasse trois millions, elle occupe 500 personnes ; plusieurs ont 100, 150 ouvriers et ouvrières et même davantage. Le nombre total des travailleurs pour l'ensemble atteint au moins 6.000.

Beaucoup de maisons se sont spécialisées dans certains travaux. Quelques-unes traitent uniquement le linge des grands hôtels, d'autres ceux des restaurants, des boucheries, charcuteries, pâtisseries, des établissements d'instruction : lycées ou pensions. Il en est qui se consacrent aux serviettes et peignoirs de coiffeurs, mais pour cette branche Boulogne le cède de beaucoup à Arcueil-Cachan, qui possède presque le monopole pour le blanchissage de l'énorme quantité utilisée chez les barbiers de Paris et d'une grande partie de la banlieue. Trois ou quatre établissements de Cachan se sont ainsi spécialisés.

Pour le linge que l'on pourrait dire industriel, celui des hôtels, restaurants, boucheries, coiffeurs, pensions, etc., il n'appartient généra-

lement pas à la clientèle mais bien aux blanchisseries mêmes qui en font la location. Ce commerce se fait sur une échelle considérable, de très grands et luxueux hôtels préfèrent prendre draps et serviettes en location que d'immobiliser des capitaux dans l'achat de linge qu'il faut rapidement renouveler. Cette méthode ne surprendra pas les Parisiens qui liront ces lignes, ils sont accoutumés à lire sur le flanc des voitures de blanchisseries l'annonce de location. Cela représente un énorme mouvement d'affaires sur lequel je n'ai pu obtenir de renseignements. On peut se rendre compte de l'importance de cette industrie de la location du linge par le nombre des vastes fourgons qu'un seul établissement emploie, il n'en a pas moins de quatorze faisant incessamment la navette entre Boulogne et Paris.

Quelle est la quantité de linge journellement blanchi à Boulogne ? Il serait malaisé de répondre. Le chiffre se traduit par millions de pièces, l'unité étant la base en France, tandis qu'en Angleterre on a adopté l'estimation au poids, à la tonne.

L'industrie parisienne de la blanchisserie se transforme rapidement. Le haut prix des matières premières, du combustible, de la main-

d'œuvre, font de plus en plus recourir aux machines. La guerre a fait encore précipiter ce mouvement par la création de grandes usines métallurgiques dont les hauts salaires ont amené 50 % des ouvriers blanchisseurs à entrer dans ces manufactures nouvelles. Pour conserver leur personnel, les patrons blanchisseurs ont dû consentir à augmenter fortement le prix de l'heure. Au début de 1914, un ouvrier gagnait 60 centimes par heure, le prix minimum en janvier 1920 atteignait 2 francs et l'on prévoyait un nouvel accroissement. Les laveuses, qui gagnaient 30 centimes, exigent 1 franc 25 ; les trieuses et démêleuses se contentaient jadis de 4 francs par jour, elles veulent 1 franc 25 de l'heure et entendent ne travailler que huit heures. La journée est donc de 10 à 16 francs. Les repasseuses ont vu leur salaire monter de 4 ou 5 francs à 12.

Ces chiffres sont ceux établis par une convention entre patrons et ouvriers signée en novembre 1919, ils sont applicables à toute la région parisienne. Le règlement intervenu fixe à 1 franc l'heure le minimum pour les ouvrières débutantes, à 90 centimes le salaire horaire des fillettes de moins de quinze ans. « A travail égal, salaire égal », dit la convention ; les femmes étant occupées aux machines à laver, aux esso-

reuses, au décuvage « devront toucher le même salaire que les hommes, soit 2 francs de l'heure ».

On comprend que les prix du blanchissage se sont accrus en proportion et même au delà. Le prix du charbon est passé de 35 à près de 300 francs la tonne, les savons et ingrédients chimiques ont également augmenté.

Maintenant il faut dire que le travail n'est pas continu ; le goût des vacances, des séjours à la mer et à la campagne fait abandonner Paris par une grande partie de la clientèle, celle qui alimente le plus copieusement les ateliers de blanchisseurs ; pendant plus de trois mois il y a donc un grand ralentissement, l'industrie de Boulogne tend par là à devenir saisonnière. Six mois au plus voient la blanchisserie dans toute son activité.

Une des grandes dépenses des usines est naturellement l'eau. On a recours à la couche souterraine à l'aide de puits et de pompes, mais cette eau, fortement calcaire, ne peut servir à tous les usages, il faut avoir recours aux eaux de Seine fournies par la Compagnie générale des eaux qui trouve à Boulogne une de ses plus importantes clientèles. L'eau de puits est surtout utilisée pour le rinçage, celle de la Seine pour le lessivage proprement dit.

Les types de machines à lessiver, laver, essorer, sont fort variés. L'industrie française est parvenue à doter les blanchisseries d'un excellent matériel, mais ses progrès sont parfois lents, aussi rencontre-t-on dans les usines de nombreuses machines allemandes acquises avant la guerre et des appareils américains. Le rendement est économique et rapide, m'a-t-on dit, mais on n'atteint pas la perfection de travail obtenue jadis par de bons vieux outils qui avaient été conçus pour imiter le mouvement de main des laveuses.

Les séchoirs à air chaud remplacent presque partout le séchage à l'air, ils sont d'ailleurs indispensables en hiver et pendant les journées pluvieuses. Pour le repassage, la machine intervient aussi, certains engins à grand débit sèchent et repassent à la fois. Nombreux sont les établissements qui n'ont rien à envier à ceux d'Angleterre, d'Amérique et d'Allemagne pour l'ampleur des installations et la perfection du matériel.

Ces engins, dont la variété s'accroît sans cesse, auxquels on peut demander des travaux délicats que la femme seule semblait capable d'exécuter, font disparaître les côtés pittoresques du métier de blanchisseuse et de repasseuse. Cependant cette dernière catégorie d'ou-

vrière est moins supplantée par la machine, elle se subdivise toujours en quatre branches : les plateuses qui font le linge plat, les fineuses consacrées au linge fin, les chemisières et les glaceuses. Pour le lavage par contre, sauf le triage et le démêlage que l'on ne saurait demander à la machine, le rôle de l'ouvrière est bien secondaire désormais, du moins dans les ateliers mécaniques, car il reste des centaines de petits patrons travaillant selon les vieux usages et se bornant à demander à des usines la force motrice ou même seulement la vapeur et l'eau.

En dehors des blanchisseuses et des usines développées pour les besoins de la défense nationale, Boulogne a moins d'industries que ne le feraient supposer sa population et son étendue. Les manufactures sont loin de projeter une forêt de cheminées comparable à celles de Suresnes et de Puteaux. Sauf les immenses établissements Renault et les ateliers pour la construction d'aéroplanes dont le plus important, celui des frères Farman, établit les grands appareils qui relient la France à l'Angleterre, la plupart sont modestes et ne se révèlent guère au passant qui a le courage de parcourir les interminables voies de la ville. Comme dans toute la banlieue, mais

en moins grand nombre, il y a des savonneries, des fabriques de cirage et de caoutchouc. Les forges de Basse-Indre [1] ont installé une fabrique de toiles métalliques. Une fabrique de pompes, une faïencerie d'art, un atelier produisant des aiguilles à bonneterie, une des rares usines françaises pour la fabrication des crayons et des porte-plumes, voilà à peu près les branches d'activité. La Compagnie du gaz de la banlieue de Paris (Société d'éclairage, chauffage et force motrice), qui possède les immenses usines de Gennevilliers auxquelles j'ai consacré quelques pages [2], possède à Boulogne un de ses deux centres de répartition.

Avant la guerre la ville n'avait pas, au point de vue économique, une importance comparable à celle d'autres grands centres de la Seine : Aubervilliers, Pantin, Saint-Denis, Levallois-Perret ou Puteaux. Aussi le mouvement des affaires à son bureau de la Banque de France était-il dépassé, en 1913, par celui de tous les autres bureaux du département, sauf Clichy [3]. L'ins-

(1) Loire-Inférieure.

(2) 65e volume.

(3) Montant des opérations du bureau de la Banque de France à Boulogne en 1913, 18.843.100. Le bureau était au 54e rang sur 71.

tallation des grandes usines de guerre a donné une vive impulsion à l'activité locale.

Parmi les grandes villes secondaires de France, Boulogne offre la singularité de n'avoir pas de gare. Aucun chemin de fer n'emprunte son territoire. Mais elle est entourée de lignes dont elle utilise les stations : chemins de fer d'Auteuil et Ceinture de Paris, ligne des Invalides à Saint-Lazare et des Invalides à Versailles, qui la desservent fort bien. Les quais de la Seine sont très actifs, ils possèdent un port à Billancourt, un autre en aval, dit de Boulogne, où le mouvement est considérable [1]. Le fleuve était parcouru par les bateaux omnibus effectuant le trajet du Louvre à Suresnes.

A certains jours ces moyens de communication sont insuffisants pour la foule qui se presse vers Boulogne, se rendant au vaste vélodrome du Parc des Princes, terrain favori des sports, dont les tribunes peuvent contenir des milliers de spectateurs. C'est par les solennités sportives de ces abords des fortifications que la plupart des Parisiens connaissent Boulogne.

Le territoire de la commune, jadis campagne

(1) En 1913 Billancourt reçut ou expédia 81.019 tonnes, le port de Boulogne 73.875.

cultivée, n'a guère aujourd'hui que des jardins d'agrément autour des villas et des pavillons. Toutefois les horticulteurs sont nombreux, exploitant parfois pour la production florale de vastes espaces éblouissants au printemps et en été. Les jardiniers de Boulogne forcent le rosier et, comme leurs voisins de Grenelle, ont pour spécialité la production des Bouwardia, plante de serre superbe par son port et l'éclat de ses fleurs.

VIII

D'ISSY-LES-MOULINEAUX A VANVES

Les îles de Billancourt. — Les Moulineaux. — Le champ d'aviation d'Issy. — Issy : le vieux village et la ville nouvelle. — Les souvenirs : le premier opéra, Bossuet, Fénelon, les Conti. — La manufacture des tabacs. — Scaferlatis et cigarettes. — Vanves.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Clamart.

Jadis la Seine était charmante en face de Billancourt. De longues îles divisaient le courant, couvertes de peupliers et de saules qui se penchaient sur le flot animé par les canotiers. A peine, dans ces terres insulaires, quelques guinguettes où l'on venait manger des fritures et boire le vin clairet de Suresnes et de Clamart. Pas de pont, il fallait employer une barque pour passer de Billancourt, hameau infime, aux Moulineaux, autre hameau plus vivant, bordant une grande route animée par le roulage et l'exploitation des carrières qui fournissaient une chaux


Vaugirard
St Cloud
Parc de St Cloud
SEVRES
Billancourt
Issy les Moulineaux
Observatoire
Plaisance
Malakoff
Gentilly
Bellevue
Moulineaux
Meudon
les Capucins
Bas Chaville
Ft d'Issy
de Vanves
Montrouge
Chatillon
Clamart
Chaville
B O I S
M E U D O N
Villebon
Bagneux
Arcueil
Cachan
Fontenay aux Roses
Ft de Chatillon
Gde Dame Rose
Trivaux
Plessis-Robinson
Bourg la Reine
Velizy
la Garenne
Pte de Trivaux
Villacoublay
Pavé Blanc
173
90
164
Robinson

réputée. Sauf ces Moulineaux parfois bruyants, le calme était absolu dans cette banlieue. Des vergers, des champs, sur la colline la lourde masse géométrique du fort d'Issy devant laquelle s'élevaient, en volutes, les fumées de locomotives révélant le chemin de fer de Bretagne courant au sein de tranchées profondes.

Ce doux paysage de verdure et d'eau a bien changé : le hameau des Moulineaux se confond maintenant avec Issy en une agglomération qui serait en province une grosse ville. Les îles, surhaussées par des apports de déblais et le produit des dragages de la Seine, ont vu s'élever les grandes constructions d'une manufacture militaire, celle du service des subsistances. Elle occupe la plus vaste de ces terres d'alluvion, l'île de Billancourt ou de Saint-Germain. Un pont franchit les deux bras de la Seine, portant un des tramways de Boulogne. Ce moyen d'accès a fait diviser l'île par des rues où commencent à s'élever des pavillons. A la pointe amont, un autre pont, portant lui aussi une ligne de tramways, prépare la transformation. L'île aval, ou île Seguin, surélevée par les apports de matériaux, échappe à cette emprise des constructeurs, les saules qui revêtent les berges en font un surtout de verdure, mais déjà le lotissement

se prépare. Quand un pont franchira l'un des bras, une petite ville naîtra rapidement.

De chaque côté, dans Billancourt, dans les Moulineaux, dans Issy, se dressent les cheminées d'usines. Issy-les-Moulineaux n'a rien à envier à Puteaux et à Suresnes pour le nombre des établissements industriels. Toute l'étroite plaine entre le fleuve et la colline, jadis vouée au jardinage intensif des maraîchers, se couvre de manufactures. Certes il reste encore bien des espaces où scintillent des cloches de verre sous lesquelles s'obtiennent les légumes de primeur et, sous bâches, les tomates. Mais le moment est proche sans doute où ces jardins, déjà entourés de toutes parts par les fabriques et les dépôts de scories, auront disparu. Le chemin de fer des Invalides à Saint-Lazare par le bord de la Seine, la ligne électrique de Versailles, les gares, de nouvelles rues tracées pour donner quelque unité à l'agglomération ont largement entamé, eux aussi, le domaine agricole. La création d'un champ de manœuvres remplaçant le champ de Mars de Paris a préservé un immense espace aux abords des fortifications. Il y a là une sorte de Sahara qui s'est trouvé à point nommé pour servir au lancement des aéroplanes, aussi le polygone a-t-il été entouré de grands établisse-

ments pour l'aviation et l'aérostation. Issy est devenu l'un des principaux centres de construction et d'essai. Là dans une expérience d'appareils, M. Berteaux, ministre de la Guerre, fut tué par un avion; à ses côtés, M. Monis, ministre de la Justice, fut grièvement blessé.

L'ancienne route des Moulineaux, devenue large et bruyante rue, et une autre voie conduisent des Moulineaux au vieux village d'Issy, à travers les usines et les maisons ouvrières. Industries très variées : les Moulineaux font du blanc de Meudon, possèdent une grande brasserie, produisent la chaux hydraulique et les ciments, des couleurs, des engrais, des produits chimiques, des biscuits, etc. Une branche curieuse d'activité, qui ne doit pas exiger des ouvriers en très grand nombre, est la fabrication des chaussures de poupées. A l'extrémité de la commune, aux confins de Meudon, sont les vastes constructions de la Société des munitions où se font les cartouches et les gargousses pour les chasseurs.

Issy proprement dit est moins envahi; le village conserve un peu de sa vieille physionomie au flanc de la colline où il constituait jadis un des plus agrestes décors de la campagne parisienne. Mais la route des Moulineaux, large,

populeuse, qui porte le vocable inattendu d'Ernest-Renan, possède une des trois manufactures de tabac de la Seine. Nous y pénétrerons tout à l'heure.

Dans cette grande voie, à l'écart de laquelle est le village primitif, une vaste et majestueuse construction, hôtel du dix-huitième siècle, un des rares survivants des logis de grands seigneurs ou de financiers qui peuplaient jadis ces parages alors riants, est devenu l'Hôtel de Ville. Ce palais municipal a de l'allure. De l'autre côté de la rue sont les vastes bâtiments longtemps succursale du séminaire diocésain de Saint-Sulpice. La construction, malheureusement masquée par un mur de clôture, a grand air. Elle remonte à 1642. Cette pieuse maison est célèbre par les entretiens passionnés sur le quiétisme, entre Bossuet, Fénelon, M. de Noailles, évêque de Châlons, futur archevêque de Paris, et d'autres théologiens, qui aboutirent à la condamnation des doctrines de Molinos. Ces conférences eurent lieu dans un pavillon encore debout au milieu du beau parc du séminaire. Les jardins conservent aussi une chapelle dite Notre-Dame-de-Lorette dont l'intérieur est une reproduction fidèle, par les dimensions et l'aspect, de la fameuse *Santa Casa,* maison de la

Vierge qu'une légende dit avoir été transportée de Palestine à Lorette en Italie par les anges.

Le village d'autrefois s'étage au-dessus du séminaire. Quelques rues irrégulières, étroites, déclives, une place tranquille bordée d'un côté par une église intéressante mais à laquelle la plupart des ouvrages sur les environs de Paris dénient quelque valeur. On la trouvait trop restaurée. Cependant rien ne révèle une reconstruction dans cette façade assez froide du quinzième siècle, percée d'une porte dont le tympan est orné d'écussons soutenus par des anges. Les fleurs de lys de ces armoiries rappellent sans doute qu'Issy a appartenu à une branche de la famille royale, les Conti. Le prince de Conti qui vivait sous Louis XIV acheta le château du président Talon, noble demeure entourée d'un vaste parc, arrosé de sources abondantes. De cette splendide résidence il reste deux pavillons flanqués de tours d'un assez mélancolique aspect.

La vie s'est complètement retirée de ce village dont les grands seigneurs avaient fait leur séjour favori, où fut représenté, dans le parc d'un M. de la Haye, le premier opéra français, l'insipide *Pastorale* dont le livret était de l'abbé Perrin et la musique de Cambert, organiste d'une paroisse de Paris.

Dans les quartiers bas se porte la principale animation d'Issy, au carrefour dit place Voltaire, point de jonction des tramways de Paris, de Boulogne, de Vanves et de Clamart. L'Hôtel de Ville occupait jadis un élégant édifice servant aujourd'hui de tribunal de paix.

Le vaste hospice des ménages, les Petits Ménages dit-on communément, s'étend derrière cette ancienne mairie ; c'est un ensemble de constructions assez mélancoliques destinées à abriter des vieillards, mariés ou célibataires, qui disposent d'un mobilier et d'un modeste capital de 1.000 à 1.600 francs. Les plus fortunés ont droit à une chambre, ils reçoivent le pain, le combustible et une allocation journalière leur permettant de préparer leurs repas. Les autres couchent dans des dortoirs et sont nourris par l'établissement. Cet humble asile est très recherché, ses 1.387 lits sont toujours occupés. Les Petits Ménages ont contribué à populariser le nom d'Issy parmi le peuple parisien.

Ce quartier de la place Voltaire et des Petits Ménages confine au territoire de Vanves, on passe de l'une à l'autre commune sans s'apercevoir du changement. Une longue avenue porte à l'entrée le nom de boulevard Voltaire, presque aussitôt des plaques annoncent le boule-

vard du Lycée; cette partie est à Vanves, sur le territoire duquel se trouve le lycée Michelet dont le superbe parc s'étend jusqu'à la manufacture des tabacs, la plus intéressante des usines d'Issy, où se préparent le *caporal,* le supérieur et une foule de variétés de cigarettes dont quelques-unes sont spéciales à cet établissement de l'État.

La manufacture d'Issy est la plus récente des usines nationales consacrées à la préparation des tabacs. Elle a remplacé celle du Gros-Caillou si longtemps célèbre mais dont les constructions enfumées et lépreuses étaient de si misérable aspect, en bordure des majestueuses avenues du quai d'Orsay. Issy, où l'on disposait de vastes terrains, a été choisi. Sa situation paraît excellente, car il y a plusieurs voies ferrées et un port commode. Cependant la manufacture n'est pas reliée au chemin de fer et se trouve éloignée de la Seine. Cette disposition défectueuse que l'on retrouve à Pantin et à Aubervilliers est au moins singulière.

Mais si l'on n'a pas cherché à profiter des avantages offerts par ce coin de banlieue touchant immédiatement à Paris, on a donné à l'établissement un certain caractère monumen-

tal et beaucoup d'ampleur. Toutefois, la manufacture est bientôt devenue insuffisante pour répondre aux besoins sans cesse croissants de la capitale, de sa banlieue et du vaste rayon qu'elle doit desservir, d'autant plus qu'elle est seule, parmi les vingt usines du service des tabacs, à produire certaines catégories de cigares et de cigarettes dont la consommation s'accroît constamment, tels les fameux *sénateurs* qui doivent leur succès à ce qu'ils furent longtemps réservés à nos pères conscrits. Ce nom parlementaire est d'ailleurs administrativement inconnu. Les manufactures produisent et les entrepôts connaissent seulement les I H, appelés aussi, parfois, demi-londrès.

Issy, en dehors des spécialités qui lui sont propres, produit la plupart des variétés courantes de tabacs ; c'est, notamment, pour Paris, le grand pourvoyeur de caporal, auquel la nomenclature donne de préférence le nom de scaferlati. Ce dernier vocable vient, croit-on, d'un Italien qui aurait inventé une machine à hacher le tabac. Quant à caporal, on l'appellerait ainsi pour marquer sa supériorité sur le tabac de troupe, le tabac de cantine. Au-dessus vient le scaferlati supérieur. Caporal et supérieur se font à Issy, la manufacture ne produit pas le tabac

de troupe que fabriquent les deux autres manufactures parisiennes : Pantin et Reuilly.

En visitant Pantin j'ai décrit la fabrication de la poudre à priser. A Issy nous verrons surtout celle du scaferlati et des produits spéciaux à l'établissement.

La préparation première du tabac à fumer est identique à celle que nous avons vue à Pantin [1]. Dans une vaste salle sont apportées les manoques, c'est-à-dire les paquets de feuilles envoyés des entrepôts établis dans les centres de culture. Ces manoques, secouées pour commencer à séparer les unes des autres les feuilles comprimées dans les balles, sont *écabochées,* c'est-à-dire que l'on coupe la tête, la *caboche,* laquelle sera utilisée en d'autres manufactures pour la préparation de la poudre ou du tabac de troupe et d'hospice. Cette décapitation a lieu à l'aide d'une cisaille mue mécaniquement.

Les manoques ne sont pas toutes de même provenance, il faut procéder à un mélange dans lequel entrent empiriquement 54 °/₀ de tabacs récoltés en France et 46 °/₀ de tabacs tirés d'Amérique : Kentucky, Ohio, Maryland — ce dernier

---

(1) 65e volume du *Voyage en France* (Banlieue de Paris, 1re partie).

donnant aussi son nom à des variétés supérieures de scaferlatis — ou de quelques pays européens — la Hongrie avant la guerre de 1914 — puis d'Algérie.

Une fois décabochées, les manoques sont *époulardées*. L'opération de l'époulardage consiste à séparer complètement les feuilles ; celles-ci sont ensuite soumises à la *mouillade,* c'est-à-dire arrosées puis laissées en tas pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, elles deviennent molles et peuvent être livrées à l'*écotage,* travail destiné à les débarrasser de la côte médiane qui offrirait des difficultés au hachoir et, d'ailleurs, laisserait dans le tabac à fumer des fragments, désespoir des fumeurs : les bûches.

Ainsi réduites à leur membrane très fine, les feuilles rendues molles par la mouillade peuvent être envoyées au *hachage,* mais elles doivent être *capsées,* c'est-à-dire disposées régulièrement, parallèlement, pour se présenter d'une façon normale au couteau du hachoir. Ce couteau est une reproduction de la guillotine. Le tabac, disposé avec soin, est conduit à l'aide de rouleaux et de toiles sans fin ; il arrive très serré, grâce à un rétrécissement progressif des toiles et de la caisse ou, si l'on veut, de la conduite d'accès. Les feuilles se présentent ainsi en un

front compact qu'une roue dentelée fait avancer d'un millimètre, largeur des brins de tabac haché. Chaque fois le couteau mécanique s'abaisse et tranche d'un coup toute la masse. La partie abattue tombe dans une vaste manne d'où le tabac est dirigé vers d'autres parties de l'atelier, car il est loin encore d'être en état d'être fumé.

Il est humide, de la mouillade il lui reste environ 25 °/₀ d'eau. On ne peut songer à le laisser sécher naturellement, il fermenterait, moisirait. On a d'abord amené le tabac à siccité en le disposant sur des claies, procédé qui exigerait d'immenses espaces dans les manufactures modernes, puis on en vint à faire sécher en disposant le scaferlati sur des plaques de tôle ou dans des bassines de cuivre chauffées au bois ou au charbon, comme les appareils dont on se sert pour cuire les marrons. Opération pénible pour les ouvriers, malsaine aussi à cause des vapeurs nicotineuses dégagées ; en outre, on obtenait une dessiccation fort irrégulière. L'emploi d'un torréfacteur a fait disparaître ces inconvénients. L'appareil se compose d'un grand cylindre disposé au-dessus d'un foyer de coke et dans lequel le tabac avance lentement par le jeu d'hélices armées de griffes de fer qui divisent la masse, un courant d'air

chaud accélère le séchage. D'ingénieuses dispositions maintiennent la température dans le voisinage de 95 degrés centigrades, elles l'empêchent de s'élever ou de descendre.

Le séchage, cependant, n'est pas considéré comme parfait. A sa sortie du torréfacteur le caporal est soumis à une ventilation énergique dans un cylindre où il avance par le jeu d'hélices et que parcourt en sens inverse de la marche un jet d'air frais et sec qui fait disparaître les dernières traces d'humidité, chasse les poussières et donne aux « cheveux » du caporal, jusqu'alors flasques, la consistance et l'élasticité. Mais avant d'être fumé il doit encore faire un stage de cinq à six semaines dans de grandes salles où il est mis en masse de deux à trois mètres de hauteur. Une fermentation très légère, qu'il faut modérer en faisant pénétrer l'air à l'aide de tranchées, développe finalement l'arome. Un triage rapide permet d'éliminer les parties trop grossières ou étrangères.

Il faut maintenant mettre en paquets. Ce paquetage, jadis fait à la main, s'effectue aujourd'hui à l'aide de machines auxquelles on soumet des quantités préparées par une ouvrière, de 40 grammes pour les petits paquets, de 500 grammes pour le tabac qui sera vendu au

détail par le débitant. D'ingénieux appareils compriment le tabac dans une douille, le font pénétrer dans le sac de papier. Il ne reste plus qu'à fermer le paquet, à placer la bande vignette de garantie et à soumettre le tout à une vérification pour s'assurer que le poids est exact. Les paquets vont ensuite à l'emballage, ils sont disposés avec art dans de grands tonneaux contenant environ 180 kilos, soit une quantité de 4.500 petits paquets ou 360 grands.

Tout le scaferlati, soit l'ordinaire ou caporal, soit le supérieur et le maryland obtenus par des tabacs de choix, n'est pas mis en paquets. Une quantité très considérable est livrée aux consommateurs sous forme de cigarettes. A Issy, en 1913, dernière année normale avant la guerre, on a produit 1.049.716 kilos de scaferlati ordinaire (1) et 400.361 kilos de cigarettes communes de diverses espèces, plus 186.918 de cigarettes dites de luxe.

La fabrication des cigarettes est la partie qui

(1) Chiffre de beaucoup dépassé par six autres manufactures, notamment Riom qui atteignait 2.388.369 kilos et Nantes 1.881.320 kilos. Venaient ensuite Toulouse, Orléans, Lyon et Tonneins. Aucune autre n'arriva au million. Issy avait en outre livré 4.511 kilos de scaferlati maryland (sur un total de 380.212 kilos) et 53.865 kilos de scaferlati supérieur (sur 2.224.592 pour l'ensemble des manufactures).

intéresse le plus les visiteurs dans nos manufactures, par l'ingéniosité des machines dont chacune peut fournir, en moyenne, 264.000 cigarettes chaque jour. L'outillage spécial remonte à 1875; jusqu'alors on connaissait seulement les cigarettes roulées à la main que les manufactures commencèrent à produire en 1864, afin d'éviter aux fumeurs impatients l'ennui — un plaisir pour d'autres — de rouler le tabac entre les doigts. Les machines ont subi et subiront sans doute bien des perfectionnements, mais le principe subsistera. Il consiste dans la production, à l'aide de papier sans fin, d'un tube continu qui se remplit de tabac au fur et à mesure de sa formation. L'immense et fragile bourrelet, qui pourrait atteindre des centaines de mètres, est découpé automatiquement à la longueur voulue. Les cigarettes ainsi achevées vont mécaniquement aux ouvrières chargées de l'empaquetage et de la mise sous bande de garantie. Au début, les machines procédaient au collage, méthode assez malpropre, aujourd'hui elles maintiennent le tabac dans son tube arachnéen par le sertissage.

La machine est aussi intervenue pour le paquetage. Elle découpe à l'emporte-pièce des bandes de papier coloré, les dispose en éléments

de boîtes qu'elle plie à la forme exigée, colle, emplit automatiquement, munit de vignettes. Les progrès ont été rapides dans cette voie et se continuent chaque jour.

Issy n'est pas la principale manufacture pour les cigarettes, elle en produit des quantités moins grandes que tel établissement de province, Nancy ou le Mans notamment, qui fournissaient à eux seuls, en 1913, près du tiers des cigarettes dites *élégantes,* lesquelles sont les plus répandues. Mais elle a pour spécialités certaines variétés très recherchées : gauloises, élégantes-levant, sultanes et chasseurs.

Quant aux cigares, on en produit peu à Issy et seulement deux espèces : les cigaros et les réputés sénateurs ou I H dont je parlais en débutant. D'autres manufactures en avaient fabriqué, mais peu à peu tout s'est centralisé à Issy. En 1913 encore Reuilly avait livré 2.667 kilos de ces *sénateurs,* d'autres établissements 758 kilos et Issy avait atteint 55.914 kilos. Quant aux cigaros — on entend sous ce nom les cigares qui valaient 10 centimes avant 1914 — produits uniquement par cett emanufacture, la quantité atteignit 72.498 kilos en 1913.

Le sénateur, le I H de l'administration, est

obtenu mécaniquement, une machine roulé les débris de tabac, la *tripe,* les entoure d'une enveloppe, la *robe.* Un petit moule donne ensuite au sénateur sa forme caractéristique.

Le personnel de la manufacture s'accroît d'année en année, à cause de l'augmentation de la production et des règlements qui ont réduit la durée du travail. En 1913, le nombre des employés non commissionnés était de 2 agents techniques, 68 préposés dont 25 femmes et 1.040 ouvriers ou ouvrières, ces dernières figurant pour 837. Ce grand établissement représente donc une partie très notable de la population d'Issy-les-Moulineaux.

Par le nombre des ouvriers la manufacture contribue à la vitalité de cette grosse commune, mais sans participer au mouvement du port et aux opérations de la Banque de France qui donnent une indication précise sur l'activité économique de ce faubourg parisien. Le port est un des plus importants de la Seine, son mouvement dépasse 350.000 tonnes [1]. Le bureau de la Banque de France dépasse celui de Boulogne

(1) 360.634 tonnes en 1913 dont 230.000 débarquées. Houille, chaux, briques, sables.

comme chiffre d'affaires (1). Il comprend les opérations du commerce de Vanves, ville rattachée à Issy et qui, nous l'avons vu, constitue avec celle-ci une seule agglomération.

Comme toutes les communes confinant aux fortifications de Paris, Vanves s'est fort agrandie. Village de 1.500 âmes à peine au début du dix-neuvième siècle, elle en compte plus de 15.000 aujourd'hui (2). Cet accroissement n'est pas dû à l'industrie, les usines sont rares. La population se compose en grande partie d'employés et d'ouvriers appelés chaque jour à Paris pour leur travail et dont l'exode est facilité par le chemin de fer et les tramways. Le bourg primitif n'a guère changé d'aspect, mais entre lui, les fortifications de la capitale et la voie ferrée de Bretagne, des rues régulières se sont bordées de modestes logis. Ces voies, conçues sur un plan fantaisiste, ont reçu des noms d'artistes et d'écrivains : Raphaël, Murillo, Grétry, Corot, Baudry, Rabelais, Victor Hugo avoisinant Auguste Comte, Danton et Carnot. Il y a aussi une rue François-Ier, sans doute en souvenir de la spirituelle réponse que

(1) Le bureau auxiliaire d'Issy, au 47e rang sur 71 en 1913, avait un montant d'opérations de 23.379.500 francs.

(2) 15.245 au recensement de 1911.

fit le roi chevalier à Charles-Quint. Celui-ci ayant à écrire à son rival avait fait suivre sa signature d'une kyrielle des titres que pouvait évoquer le maître d'un empire où le soleil ne se couchait jamais. François en lui répondant signa simplement « seigneur de Vanves et de Gonesse ». Vanves s'en est souvenue.

La rue François-I[er] est dans les quartiers nouveaux, mais non dans le village même dont le roi de France était seigneur. Celui-ci a gardé ses voies tortueuses et leurs noms d'autrefois. Avec sa chaussée en pente raide, ses maisons noires et lépreuses, l'une d'elles, dite de la Vieille-Forge, est assez pittoresque. Elle aboutit à un carrefour où s'ouvrent la rue des Chariots et la rue Normande.

Ce vieux bourg a pour centre une élégante église, dédiée à saint Remy, élevée en 1449 et presque entièrement rétablie au dix-neuvième siècle dans le style primitif; le clocher surmonté d'une haute flèche, les grands combles, la façade en pignon percée de belles fenêtres ogivales, font un heureux décor.

C'est, hors un élégant hôtel de ville et l'ancien château des Condé, le seul monument de la ville actuelle. Ce château a subi d'ailleurs une transformation radicale en devenant une annexe du

lycée Louis-le-Grand qui prit plus tard le nom de lycée Michelet. L'œuvre de Mansard est noyée dans les amples constructions modernes devant lesquelles s'étend, jusqu'à Issy, l'ample parc d'où l'on jouit de larges vues.

Un autre domaine, au sud-ouest de Vanves, possède également un beau parc dépendant de l'asile d'aliénés qui garde le nom de son fondateur, le Dr Falret.

Les grands ombrages du lycée et de la maison de santé conservent à cette ville de banlieue une fraîcheur que ne connaît plus sa voisine Issy et qui fait complètement défaut à la ville nouvelle de Malakoff que le chemin de fer sépare de Vanves. Quelques fontaines suintent encore sous ces ombrages et vivifient des pelouses. Elles étaient plus abondantes jadis et avaient valu au village d'être peuplé de blanchisseuses. Cette industrie a survécu, s'est étendue en devenant en grande partie mécanique. Certes on ne saurait comparer son importance à celle de Boulogne, mais les ateliers sont plus nombreux qu'à Issy, celui-ci en compte quarante dont la vaste manufacture dite blanchisserie de Grenelle, il en est plus de soixante à Vanves. Les autres établissements de Vanves sont des fabriques de produits chimiques et de savon.

Malgré l'extension de la partie bâtie, la commune conserve d'assez nombreux jardins maraîchers, surtout aux environs du fort auquel elle a donné son nom. Ce sont de grands producteurs de légumes pour les halles. Quelques horticulteurs continuent à forcer le rosier et, comme ceux de Boulogne, alimentent de Bouvardias les fleuristes parisiens.

IX

DE VANVES AU PLATEAU DE CHATILLON

Malakoff. — Son fondateur : Chauvelot. — Un Malakoff factice. L'industrie. — Montrouge. — La route d'Orléans. — Le parc. — Les jardins d'horticulteurs. — Le fort de Montrouge et ses voisins. — Clamart. — La ville nouvelle et le vieux village. — Le fort de Châtillon. — Le panorama. — La tour Biret. — Le Christ d'Oberammergau. — Châtillon.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Châtillon-sous-Bagneux.

Le chemin de fer de Bretagne par Versailles, dont les voies sont quadruplées jusqu'à Clamart pour assurer un service de banlieue très intense, sépare Vanves d'une commune plus populeuse encore, en voie de constant accroissement dont le nom, Malakoff, suffit à dire la récente origine. Cette ville de 20.000 habitants ne peut se rattacher à aucun village ou hameau. La carte de Cassini montre de ce côté, comme point de repère, un gibet, encore celui-ci paraît-il occuper un emplacement sur lequel sont

aujourd'hui les fortifications ou le quartier parisien du Petit-Montrouge. Émile de La Bédollière, qui écrivait vers 1860, décrit la zone entre Vanves et Montrouge comme un plateau couvert de maigres cultures, criblé de trous de carrières signalés par les gigantesques et bizarres roues servant à hisser les pierres extraites dans les galeries souterraines dont était sillonné ce sous-sol qui se continue par la même constitution géologique vers les catacombes parisiennes.

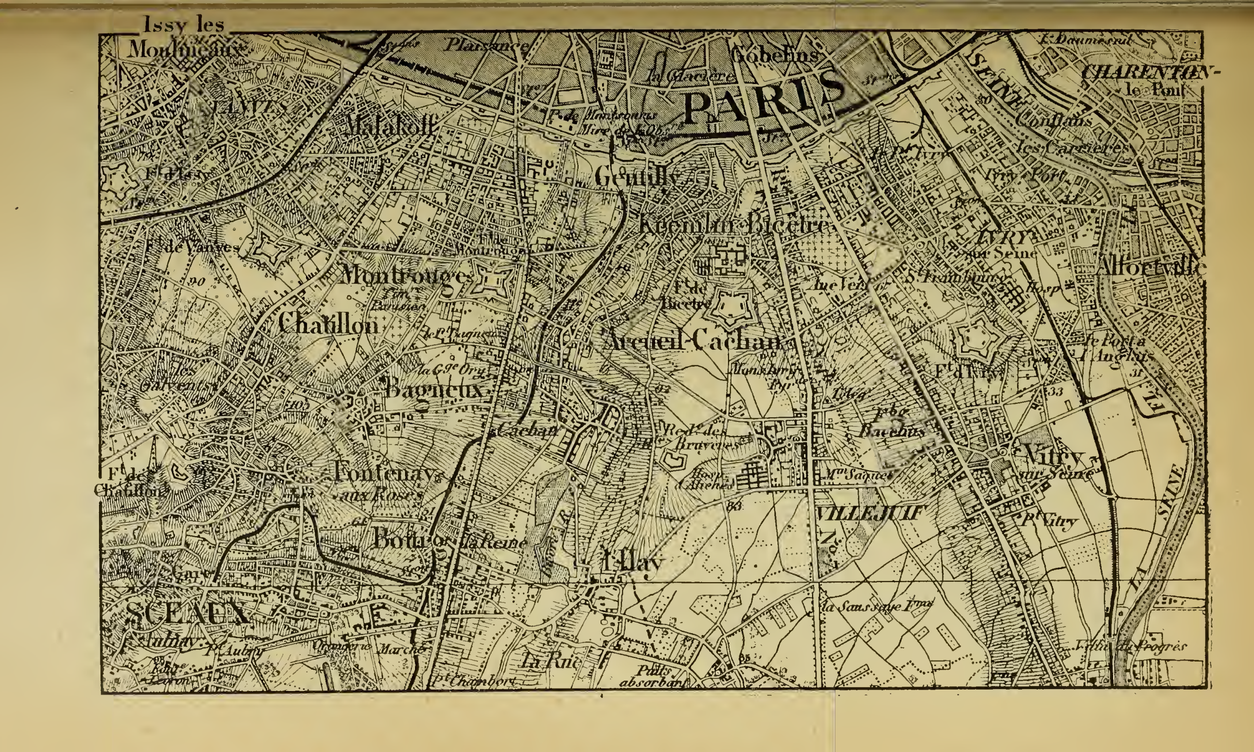
Ce pauvre terrain, alors sans eau, où le jardinage était impossible, attira l'attention d'un chansonnier populaire, nommé Chauvelot, musicien ambulant devenu rôtisseur, il fit dans ce métier une fortune que ses pauvres rimes et sa voix n'auraient pu lui donner. Pour employer ses capitaux il imagina d'acheter la pouilleuse plaine de Montrouge, d'y tracer des rues, d'y bâtir des maisons et de vendre ces constructions économiques. Il créa ainsi un quartier appelé la Nouvelle-Californie, par opposition à la Californie, gîte de chiffonniers situé à l'intérieur de Paris, au Petit-Montrouge. La guerre de Crimée donna à cet homme ingénieux l'occasion de choisir un nom susceptible d'amener des acheteurs de terrain. La Nouvelle-Californie devint

Malakoff, les rues, qui étaient des pistes poussiéreuses ou boueuses, reçurent des noms eux aussi empruntés à la guerre d'Orient. Ils n'ont pas été maintenus, les vocables actuels sont dus pour la plupart à la politique. Mais Chauvelot survit au moins par l'une d'elles. Une rue Chauvelot relie Louis Blanc et Pierre Larousse à Michelet.

Le fondateur de Malakoff ne se borna pas à ce baptême, il imagina de créer un paysage évoquant les fastes de l'armée d'Orient. Une tour se dressa. Ce fut naturellement la tour Malakoff. Des rochers entassés tirés de carrières parisiennes enfermaient des gorges, on creusa le sol pour figurer la vallée de la Tchernaïa, les constructions voisines évoquaient tous des sites guerriers de Sébastopol.

Rien ne subsiste de ces conceptions d'un cerveau malade. Les rues se sont bâties sérieusement, ont été pavées ou macadamisées, ont reçu des trottoirs et des égouts. Bref, il y a là une véritable ville dont l'accroissement sera seulement arrêté par les limites des communes qui l'encadrent : Vanves, Châtillon et Montrouge et par les remparts de Paris.

La Bédollière a fait un récit amusant de la genèse de la cité de Malakoff, de son temps



Issy les Moulineaux
PARIS
Gobelins
Plaisance
CHARENTON-le Pont
Malakoff
Gentilly
Kremlin-Bicêtre
Montrouge
Châtillon
Arcueil-Cachan
Bagneux
Fontenay aux Roses
Bourg la Reine
SCEAUX
L'Hay
VILLEJUIF
Vitry sur Seine
IVRY sur Seine
Alfortville
Conflans
les Carrières
SEINE
LA SEINE

simple écart de Vanves, mais aujourd'hui commune autonome de plus de 20.000 habitants (1).

Pour recevoir la population sur l'étroit territoire de la commune, les logis se haussent, beaucoup de rues ont des maisons de cinq ou six étages. La guerre a enrayé l'essor, des terrains n'ont que des tracés de voies. Quelques artères plantées d'arbres sont d'aimable physionomie. Naturellement pas de monuments, sinon hôtel de ville, écoles largement conçues. L'église est une pauvre bâtisse qui renferme une *Fuite en Égypte* de Philippe de Champaigne, étrangement échouée dans ce temple sans la moindre valeur architecturale.

Aux confins de la commune, surtout sur la vivante avenue dite route de Châtillon qui la sépare de Montrouge et aux abords du chemin de fer qui a doté la ville de la station de Vanves-Malakoff, sont installés de beaux jardins maraîchers ou fleuristes. Malakoff alimente de plantes vivaces les marchés parisiens. Quant à l'industrie, elle est assez active et variée. La fabrication des pneumatiques et anti-dérapants la rattache à l'automobile. Une filature est un îlot lainier assez rare autour de la capitale, l'article de Paris est

(1) 19.789 au recensement de 1911.

représenté par la production des peignes-bijouterie; la métallurgie, qui a d'importants ateliers de construction mécanique et de chaudronnerie, possède une branche originale comme spécialité : la construction des fourneaux pour la charcuterie. Malakoff fait aussi des machines à coudre, des orgues, des harmoniums, des devants de chemises, des ballons de caoutchouc. Sans être un grand centre manufacturier, la jeune ville est donc un foyer de travail.

Malakoff ne constitue en réalité qu'une seule agglomération avec Montrouge, centre plus populeux [1], plus ancien aussi, auquel la tradition donne comme origine un couvent de Guillelmites créé au douzième siècle. Sa situation sur la route d'Orléans, qui était peut-être la plus fréquentée du royaume, fait supposer qu'un village dut se créer de bonne heure à ces abords de Paris. Mais il n'y eut jamais là, avant notre époque, de centre considérable, on ne trouve pas, comme à Issy, à Vanves ou à Bagneux, un noyau de constructions anciennes. Tout est moderne en ce Montrouge qui n'est pas un mont et dont le terrain n'est pas rouge. L'ensemble, d'ailleurs, n'est pas sans élégance et sans confort, la

(1) 22.271 habitants au recensement de 1911.

physionomie est très citadine. L'industrie, assez considérable, n'a pas trop embrumé ces rues vivantes aux maisons bien tenues.

Ce Montrouge n'évoque guère celui de jadis dont les écrivains, au milieu du dix-neuvième siècle, faisaient un tableau assez morose et que Gustave Doré nous a représenté par une rue étroite, entre des logis bas aux rares ouvertures; dans la longue perspective pas une voiture, un mendiant précédé de son chien, une douzaine de poules, un cheval étique attaché à la porte de son écurie, une vache non moins maigre paissant l'herbe sur la chaussée. Site lugubre d'un rendu sans doute exagéré, car, à cette époque, Montrouge possédait déjà 8.000 âmes dont une partie, il est vrai, sur le territoire de ce qui allait être Malakoff. Le village ancien, le Grand-Montrouge, n'avait guère que 1.500 habitants.

La cité manque de monuments, cependant l'Hôtel de Ville, conçu dans le style de la Renaissance avec des assises alternées de brique et de pierre blanche, n'est pas sans élégance. Quant à l'église, elle est d'une rare banalité, sa façade à lourdes colonnes doriques s'ouvre sur la longue avenue de la République, plantée d'arbres.

La ville est traversée, à l'est, par la route

d'Orléans, large, animée, dont le chemin de fer sur route d'Arpajon occupe les côtés. Au bord de cette chaussée si vivante s'escarpent les talus du fort de Montrouge situé, malgré son nom sur le territoire d'Arcueil. Un des bastions de cet ouvrage de défense confine au quartier du Parc, par lequel Montrouge s'est agrandi grâce à l'allotissement de l'ancien parc d'un noviciat de Jésuites qui passait, sous la Restauration, pour le grand quartier général de ce que l'on appelait la Congrégation. A la Révolution de Juillet, les ministres de Charles X, connaissant l'animadversion dont les Jésuites étaient l'objet, avaient envoyé un régiment pour les protéger, mais la troupe fraternisa avec la garde nationale du village. Tout ce quartier a des voies régulières auxquelles les créateurs ont donné les noms d'écrivains du grand siècle. Pascal, l'ennemi des Jésuites, n'a qu'une très courte artère. Ses contemporains : Boileau, Racine, Molière et Fénelon, sont mieux partagés. Descartes, La Fontaine, La Bruyère et Mme de Sévigné n'ont pas été oubliés.

Les industries sont nombreuses et variées. Comme la plupart des communes de la Seine, Montrouge prépare les produits chimiques, les huiles et les savons, mais il s'attache de pré-

férence aux matières alimentaires, fabriques de biscuits, de chocolat, confiseries, distilleries, très nombreux magasins de vins ; les carrières abandonnées sont occupées par des champignonnistes. Des fabriques de chaussures, de boutons, de caoutchouc, un atelier où se fait l'encre pour la télégraphie, sont encore à signaler.

L'horticulture, malgré l'aridité naturelle du terrain, est florissante, grâce aux engrais et aux eaux retirées du sous-sol ou amenées de la Seine par la canalisation de la banlieue. A côté des cultures légumières sont des champs de fleurs destinées à la consommation parisienne. Montrouge s'est spécialisé dans les plantes bulbeuses : jacinthes, tulipes, tubéreuses, liliums, crocus, sont produits en immenses quantités. Des serres permettent le forçage du rosier.

En somme, Montrouge est de médiocre intérêt, ce qui lui reste de campagne est assez morne. On échappe à la banalité en suivant le chemin stratégique qui relie les forts, en parcourant la partie haute des communes qui constituent, de la Bièvre vers Arcueil, à la Seine, au delà d'Issy, une agglomération continue. Lorsque les constructions s'écartent on jouit parfois de vues fort étendues sur cette ban-

lieue aux toits rouges et une grande partie de Paris.

Ces forts : Montrouge, Vanves, Issy, qui jouèrent un rôle médiocre pendant la guerre de 1870 et n'ont plus aucune valeur aujourd'hui, disparaîtront sans doute. Peut-être faudra-t-il le regretter. Leurs hauts glacis complantés d'arbres, la zone interdite aux constructeurs maintiennent quelque verdure et de pittoresques saillies dans un paysage assez morose. Sous les pentes du fort de Montrouge s'étend une des grandes nécropoles parisiennes, le cimetière de Bagneux. Autour du fort de Vanves, c'est un triste plateau criblé de carrières. Le fort d'Issy borde les pentes, verdoyantes encore, sous lesquelles se dressent les hautes cheminées d'usines, dont les fumées estompent un paysage autrefois riant.

Sous la contrescarpe sud du fort d'Issy le chemin de fer de Bretagne, courant au fond d'une tranchée profonde, possède la station de Clamart, terminus pour les trains multiples de petite banlieue. La station est loin du cœur du village de ce nom, lequel revendique le titre de ville, de par le chiffre de sa population [1].

---

(1) Clamart avait 11.376 habitants en 1911.

Auprès de ses voisines, faubourgs parisiens peuplés de manufactures, Clamart a gardé un caractère presque champêtre grâce à ses jardins citadins, à sa fraîche campagne de cultures maraîchères et de vergers et au bois de Meudon qu'elle borde.

L'ancien chemin rural qui conduisait au village est devenu une longue rue où les villas et les pavillons disparaissent, peu à peu remplacés par les hautes bâtisses à six étages. Mais il reste beaucoup d'aimables logis isolés entre des jardinets très verts ombragés d'arbres vigoureux. Ces parterres bien soignés sont l'attrait de ce quartier créé grâce à la station du chemin de fer. Quand on approche du noyau primitif de l'ancien Clamart rustique, qui donna son nom à une variété de pois, la physionomie devient très citadine, nombreuses sont les boutiques nécessaires à une population sans cesse croissante.

A l'extrémité de l'avenue ou rue de Paris on pénètre dans le quartier exigu qui fut le Clamart d'autrefois. Une place irrégulière doit un peu de pittoresque à la lourde tour coiffée d'un toit aigu, seul reste d'un château du quinzième siècle. L'antique édifice sert d'hôtel de ville ; pour donner du jour aux bureaux on a percé de

fenêtres les épaisses murailles. Au fond de la place, une courte rue aboutit à l'église, intéressante si elle manque d'unité de style. Sa façade de la Renaissance est froide, mais les bas côtés sont éclairés par de belles fenêtres flamboyantes ; sur le flanc gauche s'ouvre une jolie porte en anse de panier. Un clocher carré surmonté d'une flèche aiguë porte très haut le coq classique.

Derrière l'église s'étend un des grands établissements dont la duchesse de Galliéra a doté ce coin de banlieue — l'orphelinat de Fleury est tout proche — c'est un hospice destiné à recevoir une centaine de vieillards. L'édifice est d'un grand caractère monumental, avec un luxe inouï de matériaux. Onze millions ont été consacrés à la construction ou à l'entretien des hospitalisés. Chaque vieillard représente donc une somme annuelle de plus de 6.000 francs, à ce prix on eût doté cinq pauvres gens d'une pension assurant une existence tranquille en quelque village lointain, mais Clamart n'aurait pas un établissement dont il est légitimement fier.

Vu des parties hautes, aux abords du bois de Meudon, le vieux Clamart apparaît dans une situation aimable, au fond d'une conque de verdure ayant d'un côté les frondaisons de la forêt,

de l'autre des pentes revêtues de vergers luxuriants enveloppant de riantes villas. Clamart est un grand producteur de fruits, de poires surtout. Les pois auxquels il donna son nom paraissent tenir une place bien modeste dans ces champs chaque jour entamés par les constructions. Les horticulteurs se livrent davantage à la production florale, ils font surtout l'héliotrope et le cyclamen sous abris vitrés et la violette de Parme et des quatre-saisons.

On retrouve un peu de cette campagne fleurie et de beaux vergers, en montant sur le plateau de Châtillon par l'avenue de Chevreuse qu'ombrage une double rangée de beaux platanes. Des jardins la bordent; quand murs ou haies touffues s'écartent on jouit tantôt de vues intimes sur la forêt de Meudon, tantôt de larges échappées d'horizon vers les collines que le mont Valérien domine de sa puissante forteresse. Les jardins et les petites villas cessent, voici de belles plantations de poiriers et, sur le plateau, autour de la contrescarpe du fort de Châtillon, de vastes vergers de pommiers.

Le fort occupe le point culminant du département de la Seine, le plateau qui le porte dépasse en altitude le mont Valérien et Montmartre, mais le site n'a pas la fière allure de ces

deux collines que leur isolement fait paraître autrement dominatrice. Cependant il finit par des pentes raides, qui sont presque des escarpements, au-dessus de Clamart, de Fontenay-aux-Roses et de Robinson. Vers l'ouest, c'est le plateau régulier aux grandes cultures, semblable à la Beauce par son sous-sol et ses moissons. De ce côté on craignait que l'ennemi pût pénétrer sur ces hauteurs dominant Paris et renouveler l'attaque de 1870 — qui triompha trop aisément d'ouvrages de défense à peine ébauchés — et, s'installant sur cet éperon, pût diriger un bombardement constant sur les forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy; de là aussi il lança ses obus sur le château de Meudon et les quartiers sud de Paris.

La prise de Châtillon, si douloureuse par ses suites, ne l'avait pas moins été par les déplorables incidents qui marquèrent le combat du 19 septembre. Mais la plus grande partie des troupes eut une belle attitude rappelée par un monument élevé à la mémoire des morts, pyramide tronquée, portant sculptée sur la face tournée vers la capitale une palme et l'inscription : Paris a ses défenseurs.

Du monument l'on jouit d'un immense panorama, la vue est barrée seulement à l'ouest par

une ligne de retranchements où vient se heurter la route de Versailles par le Petit-Bicêtre et Villacoublay.

L'obstacle est contourné des deux côtés à l'aide d'une déviation de la route, une des branches se dirige vers le village de Châtillon, l'autre vers Fontenay-aux-Roses; celle-ci dessert le fort proprement dit qui domine de haut le vallon du Plessis-Piquet ou de Robinson, au delà duquel s'étage Sceaux.

Près du monument se dresse une tour de bizarre architecture, tenant vaguement de la pagode chinoise avec ses galeries circulaires superposées et son belvédère terminal. Les cartes postales vendues dans le bureau de tabac et café installé au pied du singulier édifice nomment celui-ci la tour Biret. C'est le nom d'un vieux brave, cuirassier de l'armée du Rhin en 1870, qui a utilisé l'emplacement d'un ancien donjon élevé en 1192 et dont les profonds souterrains avaient été employés, dit-on, par Mme de Pompadour pour établir une glacière sur laquelle le donjon du Moyen Age avait été métamorphosé en moulin à vent.

M. Biret, mort en 1917, avait rempli sa tour d'*attractions :* miroirs déformants, effet d'optique transformant en paysage marin la réflexion du

paysage parisien. Mais l'attention est surtout captivée par la vue immense dont on jouit de la terrasse suprême. Aucun autre point culminant des environs de Paris n'offre un panorama comparable. La variété du tableau immédiat, les vallons que l'on commande, la multitude de villages et de petites villes que l'on distingue, la limpidité de la lumière due à la rareté et même l'absence de fumées d'usines dans cette zone privilégiée, font un tableau d'une majestueuse splendeur. Des futaies du Valois aux profondeurs de la vallée de la Seine, aux sévères plateaux de la Beauce, aux lointaines collines de Montmorency et de Cormeilles tout le pays se révèle avec une parfaite netteté. Le brave papa Biret me disait que l'on découvre cent cinquante-deux communes du sommet de son observatoire.

Châtillon attirait beaucoup de touristes allemands. Venaient-ils tous pour le panorama ou bien avaient-ils des raisons moins pures? Un au moins paraît bien avoir été mû par des raisons plausibles : Jacob Rutz, qui vint régulièrement revoir ce coin de banlieue parisienne où il avait combattu en 1870. Ce Rutz est bien connu des touristes snobs qui, chaque année, allaient en Bavière assister à la *Passion* d'Ober-

ammergau. Il était le beau-père d'Anton Lang, acteur dans le célèbre drame religieux où il tenait le rôle du Christ. Anton Lang vint lui-même à Châtillon en 1910; Biret, qui me témoignait de l'amitié parce que j'avais aussi combattu en 1870, me montra des cartes postales envoyées d'Oberammergau par la « famille du Christ ».

Le fort, la tour, le monument sont à peu près tout ce qui peut attirer l'attention dans Châtillon, bourgade composée de la grande route, dite rue de Versailles, et d'une rue parallèle, rue de Paris d'un côté, de Fontenay de l'autre, que relient de courtes artères. Au principal carrefour une modeste mairie fait face à une église de la Renaissance fort dévastée pendant la guerre de 1870.

Châtillon est surtout un centre rural (1), nombreux sont les horticulteurs-fleuristes, établis depuis longtemps, à en juger par les mêmes noms répétés dans la liste des annuaires, l'industrie n'est représentée que par une faïencerie d'art qui a produit des œuvres charmantes. Les horticulteurs y sont nombreux pour la production des fleurs destinées aux marchés et aux magasins de Paris.

---

(1) Population en 1911 : 4.203 habitants.

La route qui laisse à l'écart le vieux village et constitue l'artère la plus vivante de Châtillon conduit à Paris en parcourant un territoire assez morose, compris entre le fort de Vanves et le cimetière parisien de Bagneux; elle aboutit à la porte de Châtillon après avoir séparé les deux communes de Malakoff et de Montrouge. Le nom du village, qui demeure attaché à la route et à l'une des entrées de la capitale, rappelle que les autres centres en bordure de la chaussée n'existaient pas encore alors que Châtillon était déjà un des bourgs fréquentés par les Parisiens et possédait des châteaux et des maisons de campagne appartenant à de notables personnages. Une de ces habitations avait été construite par Mansard, il n'en reste que le souvenir dans de vieux livres, de même pour celle édifiée par Trudaine. Une tradition locale veut qu'un ancien logis soit celui dans lequel le lieutenant criminel Tardieu, seigneur du village, et sa femme, réputés pour leur avarice et la fortune qu'on leur attribuait, furent assassinés en 1765. Ce crime fut une des grandes causes célèbres du dix-huitième siècle.

D'autres anciennes demeures donnent au village un caractère archaïque non dépourvu de charme ; l'une d'elles, simple rez-de-chaussée

mansardé, possède, engagée dans la facade, une curieuse margelle de puits. L'ensemble de cette agglomération contraste singulièrement avec celles plus vastes mais banales de Montrouge et de Malakoff, si proches.

X

ROSATI, FÉLIBRES ET ROBINSONS

Bagneux, son bois et ses fraises. — L'église. — Les combats de 1870. — Fontenay-aux-Roses. — Pourquoi « aux Roses ». — Les Rosati. — Les sables de Fontenay. — Sceaux. — Une sous-préfecture sans sous-préfet. — Le parc et le bal de Sceaux. — Les félibres. — L'ancien château. — Le lycée Lakanal. — Le parc de Sceaux. — Robinson. — Les guinguettes dans les arbres.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Le Plessis-Robinson.

Un court chemin entre des jardins et des vergers, que des constructions nouvelles font peu à peu disparaître, conduit de Châtillon à Bagneux, célèbre jadis par la chanson populaire :

Ah ! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon
Cueillir la fraise
Au bois de Bagneux, quand on est deux,
Quand on est deux.

On fait encore de la fraise à Bagneux [1], mais

---

(1) Sur la culture de la fraise autour de Paris voir le 45e volume du *Voyage en France*, Versailles et le Hurepoix.

les bois ont disparu. Si le village demeure bien connu des Parisiens, c'est parce qu'il évoque des images funèbres : sur son territoire s'étend un vaste cimetière appartenant à la capitale et aux abords duquel s'accroupit entre ses fossés et ses glacis le fort de Montrouge.

Abords assez mornes. La route de Paris, suivie par le tramway de Fontenay, court entre le fort et l'interminable mur de la nécropole au-dessus duquel moutonnent les grands arbres qui font des cimetières parisiens des collections raisonnées de sylviculture (1). Du côté opposé quelques champs échappés aux constructions sont consacrés aux cultures florales, soit en pleine terre, soit sous abri. Les productions sont très variées. Comme spécialités, les horticulteurs se livrent à celles de l'hoteia et du muguet.

Les abords de Bagneux deviennent bientôt très rustiques. Au-dessus du cadre de verdure que font les jardins se dresse la pointe pyramidale du clocher. Par les intervalles des murs et des haies on aperçoit de grandes étendues de serres, des plantations de framboisiers, des carrés de fraisiers. Des agencements, assez

(1) Voir dans le 65e volume du *Voyage en France* le chapitre sur Aubervilliers (cimetière de Pantin-Bobigny).

frustes, pour l'exploitation des carrières souterraines apparaissent au milieu de ces cultures. A l'entrée du village une enseigne détonne étrangement dans ce site de banlieue parisienne : la « buvette des Olivettes », évoquant soudain la pierreuse campagne de Nîmes.

Bagneux a gardé l'aspect rural du temps où l'on chantait ses bois embaumés de fraises, s'il ne possède plus ni taillis ni frondaisons. Il se groupe assez étroitement autour d'une des plus belles églises des environs de Paris, œuvre du treizième siècle dont l'architecte inconnu voulut faire une réduction de cathédrale, il la dota d'un triforium dont la disposition, peu commune encore à cette époque, a frappé les archéologues. Un grand arc en anse de panier encadre les trois classiques arcades. Celles-ci sont en plein cintre, celle du milieu plus élevée, disposition qui donne une robuste élégance à cette belle galerie — si rare dans une église de village. — Les trois nefs sont séparées par des piliers et des colonnes aux chapitaux curieusement sculptés. Les murs des bas côtés sont revêtus de dalles tumulaires malheureusement fort usées, notamment celle d'un évêque. Le nombre insolite de ces pierres tombales révèle que Bagneux fut, au Moyen Age, une villégia-

ture recherchée. Le village est d'ailleurs bien plus ancien, puisqu'on lui attribue une villa du temps de Dagobert. Mais Dagobert, on le sait, est généreusement loti par les traditions et les légendes, on le trouve aussi souvent mentionné que la belle Gabrielle !

Quelques inscriptions figurent aussi sur les murailles, notamment celle qui commémore un don fait à l'église pour les pauvres par Mgr Hippolyte de Besthune, évêque comte de Verdun, et Mme Marie de Besthune, comtesse de Rouville. Ce prélat serait-il celui dont l'effigie figure sur une des dalles ?

Une des portes de l'église, celle de l'ouest, fort remarquable, est malheureusement mutilée. Ses colonnes, son tympan où l'on retrouve des traces de peinture, la décoration de l'archivolte en palmettes, dents de scie et billettes sont d'un vif intérêt surtout pour qui a vu la navrante indigence des églises modernes du voisinage.

Dans ce vieux centre, aux rues montueuses et contournées, on trouve les vestiges d'un logis auxquels de puériles traditions prêtent un caractère mystérieux et troublant, restes d'une habitation ayant appartenu à Benicourt, confident de Richelieu. Le grand cardinal serait venu souvent à Bagneux, il aurait choisi ce séjour pour



Moulineaux
Gobelins
PARIS
La Glacière
Vanves
Malakoff
Bellevue
F.t d'Issy
Gentilly
Kremlin-Bicêtre
les Capucins
Meudon
le Val
de Vanves
Montrouge
F.t de Bicêtre
Chatillon
Arcueil-Cachan
Fleury
Clamart
Bagneux
Villebon
Cachan
P.te de Chatillon
F.t de Chatillon
Fontenay aux Roses
G.de Dame Rose
Plessis-Robinson
Bourg la Reine
la Garenne
l'Hay
Villacoublay
SCEAUX
Aulnay
Malabry
Chatenay
La Rue
Chevilly

des entretiens secrets avec ses agents et aurait employé le puits du domaine comme oubliettes pour faire jeter les cadavres des gens qui le gênaient. Cette histoire de brigands eut longtemps créance. Des auteurs se sont donné la peine de la démentir.

De nos jours Bagneux eut une autre illustration : le village fut partiellement le théâtre du combat du 13 octobre 1870 qui porte le nom de Châtillon et vit un succès tout local des troupes françaises qui l'enlevèrent non sans des pertes sensibles. Les mobiles de l'Aube et ceux de la Côte-d'Or se distinguèrent dans cette affaire assez mal organisée et dont on ne sut pas profiter. Le commandant de l'Aube, qui portait un nom illustre, Picot, comte de Dampierre, fut tué; il avait à ses côtés, comme officier, M. Casimir-Perier, futur président de la République.

Un monument a été élevé en bordure de la rue de Fontenay, pyramide portée sur un socle circulaire flanqué de quatre stèles dont une est surmontée du buste du commandant de Dampierre, œuvre fort expressive de Marquet de Vasselot. Dans une autre partie du village, place du 13-Octobre, une plaque rappelle la part prise à la lutte par les mobiles de la Côte-d'Or. Les murs des vastes parcs qui entourent Bagneux

conservent les traces des meurtrières dont ils furent percés, soit par l'ennemi, soit par nous.

Le monument commémoratif est à l'issue du village ; à peine l'a-t-on dépassé et l'on pénètre sur le territoire de Fontenay-aux-Roses, au sein d'un des plus gracieux paysages des environs de Paris. Le terrain se creuse en une adorable conque de verdure encadrée par les petites villes de Fontenay et de Sceaux étalées sur les pentes ou le rebord de ce demi-cercle de coteaux couverts de jardins, de vergers, de champs de fleurs, dominé par les bois de Verrières et la puissante masse des ouvrages militaires de Châtillon.

Le fond de la conque est festonné par Bagneux, Châtillon et Fontenay dont les habitations de plaisance, capricieusement disposées, sont à demi enfouies dans la verdure. L'ensemble du tableau, d'une grâce parfaite, répond bien à l'idée que fait naître ce surnom *aux Roses*. Fontenay s'enveloppe de fleurs. Cependant s'il y a des rosiers, ce n'est pas l'arbuste dominant. Les cultures, entre les jardins et les parcs, sont plutôt fruitières, les poiriers abondent en plantations bien tenues; les rangées de *quenouilles,* superbes en avril quand s'ouvrent les fleurs, sont opulentes en automne lorsque les fruits les couvrent. La fraise tient aussi une large place dans ces

beaux jardins, les horticulteurs produisent sous châssis et dans les parties abritées la violette de Parme et la violette des quatre saisons.

Cependant le surnom fut mérité. Dès le Moyen Age les rosiers de Fontenay-lès-Bagneux étaient assez célèbres pour que le village changeât de vocable. Un de ses rosiéristes obtint même le privilège de fournir de roses le Roi et les palais. Il préparait aussi pour les ducs et pairs les bouquets que ces grands seigneurs étaient tenus de fournir au Parlement à des dates consacrées. Un arbuste particulier donnait des roses réservées à la cour. On sait quelle place tenaient, dans les réjouissances d'autrefois, les jonchées de roses, les ornements des logis et jusqu'à des coiffures, les *chapels* si souvent évoqués dans les vieilles chroniques, chapels dont se coiffaient pour les grandes cérémonies magistrats ou échevins, chapels remis aux seigneurs en signe de vassalité, chapels de roses que des pères parcimonieux ou désireux de laisser tous leurs biens à leur aîné donnaient à leurs filles en guise de dot.

Fontenay a perdu son privilège, peut-être n'était-il déjà qu'un souvenir lorsque la Révolution supprima tous les droits féodaux, celui du chapel de roses, du moins gracieux, ne survécut pas davantage. Et la grande tourmente

fit disparaître cette culture de luxe qu'était le rosier. Vers 1830 on disait de Fontenay : « célèbre jadis par ses roses ».

Le bourg a donc perdu ce qui fit son originalité. Cependant on y cultive toujours le rosier, moins pour la fleur que pour le plant destiné aux jardins particuliers et à la mise en pots. Comme à Châtillon, qui forme d'ailleurs avec lui une seule agglomération, il y a des dynasties d'horticulteurs, pépiniéristes et fleuristes, les mêmes noms se trouvent répétés au *Bottin*. Une pépinière, autrefois fameuse, celle de Billiard, novateur, qui mourut en 1835, n'a pas disparu des mémoires ; un Billiard est encore parmi les principaux producteurs d'arbres et de fleurs.

Fontenay, en dehors de sa situation heureuse n'a guère d'intérêt, mais la fraîcheur du site, les ombrages, les doux horizons ont attiré des résidents qui l'ont peuplé de villas. Des pensionnats de jeunes filles, l'École normale de filles y sont installés. Longtemps Sainte-Barbe y entretint un petit collège, Sainte-Barbe-des-Champs. Parmi les habitations, la plus opulente est le château édifié par Mme Boucicaut dont la mémoire est révérée dans la commune pour ses œuvres de bienfaisance.

Pas d'édifice intéressant, l'église est un pas-

tiche de basilique. Un terre-plein voisin s'orne d'un buste de La Fontaine. Le fabuliste n'habita pas le village, mais la Société de littérateurs septentrionaux, les Rosati, créée en 1778 à Arras et dont Robespierre et Lazare Carnot furent membres, eut parmi les patrons qu'elle se donna Chaulieu, qui fut inhumé à Fontenay, Chapelle et La Fontaine. L'Association était née au cours d'une excursion à Saint-Laurent-Blangy, au bord de la Scarpe, sorte de faubourg d'Arras où abondaient les roses. Elle se donna une fête annuelle : les *Rosati*. Disparue pendant la Révolution, la Société s'était reformée sous l'Empire. Elle devait se dissoudre encore pour renaître en 1892 à l'appel de René Le Cholleux. Sceaux avait été choisi pour rendez-vous par les félibres à cause de Florian qui y reposait, les Rosati choisirent Fontenay-aux-Roses comme rendez-vous annuel. En 1894, ils inauguraient le buste de La Fontaine. Que sont devenus les Rosati vingt ans après, dans la grande tourmente ? Arras et Blangy où ils naquirent ne sont plus que de lamentables ruines [1].

Un souvenir littéraire moins fictif s'attache à

---

(1) Ces lignes, rappelons-le, furent écrites en 1919. Arras ressuscite.

une maison voisine de Sainte-Barbe-des-Champs, ancienne campagne de Scarron, le poète burlesque, qui la laissa à sa veuve, la future Mme de Maintenon. Ce logis, entouré de beaux jardins, eut une fortune singulière, Comus le prestidigitateur le posséda, plus tard il passa à Ledru-Rollin. Le tribun s'y retira à son retour d'exil, il y mourut le 31 décembre 1874. La ville de Paris l'acquit quelques années après pour y installer un asile destiné aux femmes relevant de la maternité. L'établissement porte le nom de Ledru-Rollin.

Comme ses proches voisins, Fontenay échappe à l'industrie, l'exploitation de carrières de grès, de meulières et de sable ne lui attire pas de fumées. Ces sables donnent lieu à un commerce important, ils sont d'une extrême finesse qui les fait employer par les fondeurs pour la préparation des moules destinés à recevoir le cuivre, le bronze, l'aluminium et l'acier en fusion. On les expédie fort loin. Ils ont servi au coulage de monuments célèbres, Falconet les utilisa pour la fameuse statue de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg, sans doute détruite par les bolchevistes qui ont dévasté la capitale, devenue Petrograd.

Ces carrières s'ouvrent en d'aimables paysages, telle la Fosse Bazin, très fréquentée par les

promeneurs parisiens désireux d'échapper à la grosse gaîté populaire de Robinson.

L'ancienne Grande-Rue de Fontenay, devenue rue Boucicaut, finit entre l'École normale et l'asile Ledru-Rollin, elle y devient l'avenue de Sceaux. Cette longue artère rectiligne descend au fond du val, au sein d'une riante campagne et s'élève vers Sceaux étagé sur l'autre versant. La chaussée, ayant atteint la ville, se rétrécit entre de hauts murs pour aller rejoindre la rue Houdan, voie maîtresse de la petite cité développée sur près de trois kilomètres, de Bourg-la-Reine à Robinson. Cette rue est en quelque sorte tout Sceaux : là se concentre le commerce, là sont les édifices publics, mairie, tribunal de paix, église, tout ce qui représente la vie administrative de cet étrange chef-lieu d'arrondissement sans sous-préfet, sans tribunal de première instance, sans aucun de ces fonctionnaires qui constituent la « Société » à Boussac, Florac ou Barcelonnette. Les arrondissements de la Seine, Saint-Denis et Sceaux, sont une pure fiction depuis que leurs sous-préfets ont été supprimés. Ils figurent toujours dans la division du territoire mais sans aucun des organismes que l'on retrouve ailleurs, sinon le conseil d'arrondissement, lequel se réunit à Paris.

Et cependant Sceaux, par la rue Houdan, a la parfaite physionomie d'une sous-préfecture lointaine. Le décor est celui de telle menue ville normande ou berrichonne, les courtes rues qui aboutissent à la voie centrale accroissent cette impression. Autour de la gare, quelques artères nouvelles, par leurs villas et leurs jardins, rappellent seules que l'on est dans la banlieue de Paris.

Ces rues coquettes et élégantes avoisinent le jardin public, appelé parc de Sceaux, infime partie du splendide domaine où Colbert se plut, dont le château eut pour architecte Perrault, l'auteur de la colonnade du Louvre, dont Le Nôtre dessina les jardins. Cette magnifique résidence, acquise par le duc du Maine, fut animée par la duchesse, fille du grand Condé ; elle y posséda une véritable cour. Le parc actuel est établi sur l'emplacement de l'ancienne ménagerie, ses pelouses, ses belles allées, la terrasse arrondie, ombragée de tilleuls sur laquelle on s'élève par des degrés sont une promenade charmante. Ce fut longtemps un rendez-vous favori des Parisiens pour un de ces bals de banlieue qu'affectionnaient nos pères, tels le Ranelagh, et dont la mode a disparu.

L'entrée du parc, les bâtiments de l'ancienne

mairie devenue justice de paix, l'église constituent l'unique partie intéressante de Sceaux. L'église ne saurait d'ailleurs se comparer à celles de Châtillon et de Bagneux, villages jadis plus importants que la ville actuelle ; elle a été reconstruite au dix-septième siècle par Colbert devenu seigneur du lieu, qui la fit restaurer dans le style gothique si rarement employé à cette époque. On voit encore le chiffre du grand ministre sur les médaillons de la voûte du chœur. L'édifice renferme également la dalle tumulaire, brisée, du duc du Maine adossée à un pilier. De l'époque où il fut reconstruit, il garde un remarquable groupe en marbre de Tuby, le *Baptême du Christ*. L'ensemble de l'église est assez incohérent. Le portail, reconstruit au temps de Louis-Philippe, est un bizarre placage; le clocher a été relevé par le maréchal Mortier, duc de Trévise, qui avait épousé la fille de l'acquéreur et destructeur du château.

Ce n'est donc pas l'église qui attire les visiteurs à Sceaux, la ville, d'ailleurs, est peu fréquentée, la foule se porte davantage à sa porte, à Robinson. Mais chaque année au mois de juin, le petit jardinet ou plutôt la plate-bande, reste de l'ancien cimetière bordant l'église et qu'une grille ferme sur la rue, est le rendez-vous

des poètes et littérateurs de langue d'oc, les *félibres*. Sceaux, nous l'avons dit, a été choisi parce qu'il possède la tombe de Florian, sous une stèle surmontée d'un buste du poète, commensal du duc de Penthièvre, dernier seigneur du lieu. L'aimable auteur d'*Estelle et Nemorin* était, on le sait, originaire de la Gardonnenque, près d'Alais ; j'ai conduit jadis le lecteur à son village natal (1). Chassé du château par la Révolution, un moment arrêté, sauvé par Boissy d'Anglas, il se retira dans un modeste logis où son souvenir est rappelé par une plaque de marbre.

Les félibres furent fidèles à Sceaux jusqu'à la guerre. Ils y reviendront. Le jardinet s'est peuplé ; à côté du buste de Florian, la Provence plaça celui d'Aubanel, un des créateurs, avec Mistral, du félibrige, l'auteur de la *Miougrano Entreduberto* (la Grenade entr'ouverte), et l'un des fondateurs des réunions de Sceaux. D'autres sont venus, peuplant le jardin d'une rangée assez disgracieuse d'effigies : Mistral, coiffé de son feutre classique ; Clovis Hugues ; Paul Arène ; Sextius Michel, qui fut maire d'un arrondissement de Paris ; Deluns-Montaud, un félibre de Guyenne,

(1) 36e volume du *Voyage en France*.

né à Marmande, ministre des Travaux publics; Paul Mariéton, un Lyonnais enflammé à tel point par l'amour du provençal qu'il fut un moment l'âme du félibrige. Certains de ces choix sont assez singuliers.

La rangée de ces « illustres », comme on dit à Toulouse, fait face à l'élégant tribunal de police, dont les lignes classiques et la pierre blanche dorée par le soleil évoquent tel hôtel particulier de Nîmes ou d'Avignon. Devant ce petit édifice les félibres peuvent se croire encore au pays des cigales (1).

Le château où Florian, après Voltaire dont il était petit-neveu, fit jouer tant de pièces, a été remplacé par un édifice plus simple, dû au duc de Trévise. Le parc, bien dévasté, a perdu la noble physionomie que lui donna Le Nôtre, mais c'est encore un superbe domaine conservant entre de grands arbres les pièces d'eau, semblables au grand canal de Versailles, où flottèrent les barques pavoisées et illuminées faisant cortège à celle de la petite reine de Sceaux, duchesse du Maine.

Une partie du parc a été acquise par l'État

---

(1) Sur les félibres et le félibrige, voir le 12e volume du *Voyage en France*, chapitre intitulé : « Noël au pays de Mistral » et dans le 57e le chapitre : « En Avignon ».

pour installer le lycée Lakanal, un des mieux conçus de nos établissements universitaires. Ses constructions de pierre blanche avec cordons de brique ont un aspect de gaîté accru par les beaux ombrages du parc et des jardins. Sur un emplacement voisin se tenait jadis un des grands marchés aux bestiaux de Paris, rival de Poissy et, comme lui, disparu. Quand La Bédollière publiait, vers 1860, son livre sur les environs de Paris, le marché recevait par an 60.000 bœufs, 15.000 vaches, 20.000 veaux et 500.000 moutons. Il avait de vieux parchemins, car il fut établi au seizième siècle et consacré spécialement alors aux moutons de Champagne et de Brie. La création du marché de la Villette a fait supprimer celui de Sceaux; ce fut une perte considérable pour la petite ville et surtout pour Bourg-la-Reine, qui en était plus voisin. Cette réunion de marchands de bestiaux était l'unique branche d'activité. La ville ne l'a pas compensée, aucune industrie ne s'est installée sur le territoire sauf une grande imprimerie. Sceaux a gagné à ce calme d'attirer une population bourgeoise assez considérable, pour laquelle ont été édifiés les pavillons et les villas des voies nouvelles. Elle demeure à l'écart du bruit, les promeneurs parisiens la connaissent peu, leur flot

se porte à l'extrémité de la menue cité, où commence Robinson, un des coins les plus bruyants de la banlieue, auquel on ne saurait dénier un caractère pittoresque. Si nombreuse est la foule pendant les beaux jours, le dimanche surtout, que l'embranchement de chemin de fer desservant Sceaux a pris Robinson pour terminus.

Robinson, il est inutile de le dire, n'était pas du vocabulaire parisien primitif. Comme tant d'autres groupements de guinguettes, il dut son existence au choix d'une solitude pour installer un cabaret. Mais le Robinson de Sceaux eut une origine pittoresque. Il y avait là, au-dessus de la vallée d'Aulnay mise à la mode comme villégiature depuis le séjour de Chateaubriand, une châtaigneraie aux arbres centenaires, superbes de port et de grosseur. La vue d'un de ces vétérans de la forêt aux branches noueuses étalées, fit naître chez un certain Gueusquin l'idée d'établir un plancher sur ces poutres naturelles, d'en faciliter l'accès avec des échelles et de faire de l'asile ainsi obtenu, à la façon du héros de Daniel de Foë dans son île, un restaurant aérien. Le succès vint à l'établissement sylvain baptisé Robinson ; des imitateurs surgirent, toute la châtaigneraie se couvrit de guinguettes, puis on construisit des grottes de rocailles, on établit

des tonnelles. Quant il n'y eut plus d'arbres à convertir en restaurants, on édifia des chalets suisses, de grands pavillons de charpente furent construits sur le rebord du frais abîme d'Aulnay. Pour compléter l'attrait de ce village d'opéra-comique, des ânes et des chevaux furent mis à la disposition des promeneurs. La concurrence est grande : l'un vante la vue dont on jouit de ses fenêtres, un autre a le plus grand arbre, un Gueusquin, descendant du fondateur, assure qu'il possède seul le « vrai arbre » de Robinson. L'ensemble est curieux et amusant, son incohérence est accrue par une parodie de castel féodal, avec créneaux et donjon, construit au-dessus du site par un restaurateur jadis fameux, Bignon, dont je fis connaissance alors qu'il était devenu un fin vigneron du Médoc et grand éleveur de bœufs en Bourbonnais. J'ai signalé ailleurs (1) le rôle bienfaisant de son exemple dans la région de Theneuille.

Robinson est devenu le principal centre d'habitation de la commune de Plessis-Piquet dont il fait partie, aussi a-t-il fait débaptiser celle-ci, devenue Plessis-Robinson.

---

(1) Voir le 27e volume du *Voyage en France*, chapitre : « Le Berceau des Bourbons ».

XI

LE VAL D'AULNAY

Le plateau d'Écoute-s'il-Pleut. — Le Plessis-Piquet devenu Plessis-Robinson. — Le tombeau du maréchal d'Artagnan. — L'École professionnelle horticole. — La Fosse Bazin. — La culture des plantes florales. — De Robinson au val d'Aulnay. — La maison de Chateaubriand. — La Vallée aux Loups. — Les pépinières. — Châtenay. — Le berceau de Voltaire. — Antony et Massy.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Massy.

Quand on a quitté ce village de féerie théâtrale qu'est Robinson et perdu de vue la conque profonde du val d'Aulnay, un large et placide paysage apparaît, campagne de moissons, de betteraves, de prairies artificielles où rien n'arrête le regard. Pas d'eau vive ; on recueille précieusement dans des mares l'égout des pluies ; un de ces réservoirs, dont la pêche est louée par la commune, est longé par le chemin au nom significatif d'Écoute-s'il-Pleut. C'est un coin de Beauce, et c'est bien, en effet, la Beauce déjà,


Montrouge
Chatillon
Arcueil-Cachan
Clamart
Bagneux
Cachan
Fontenay aux Roses
Plessis-Robinson
Bourg la Reine
l'Hay
SCEAUX
Aulnay
La Rue
Chevilly
Malabry
Chatenay
Croix de Berny
N° 186
Petit Chatenay
Prison de Fresnes
Versailles
BOIS DE VERRIÈRES
Antony
Pont d'Antony
Fresnes
Rungis
Verrières
Bièvres
Petit Bicestre
Pavé Blanc
la Garenne
Travaux
M E U D O N
Villebon
Plâtrières
Moulin
Cachan

ces plateaux où les villages sont rares et espacés, où d'amples fermes entourées de gerbiers jalonnent seules les chemins. Mais en traversant ces grandes cultures pour atteindre la route de Chevreuse qui vient de contourner le fort de Châtillon, on rencontre une campagne plus variée, couverte de pépinières, dans lesquelles dominent les arbres fruitiers. Nous sommes ici à la lisière de ces remarquables cultures arbustives qui font des cantons de Sceaux et de Bourg-la-Reine un des plus beaux terroirs horticoles de France. Les pièces consacrées à la production des jeunes arbres sont très vastes parfois; l'une d'elles, que l'on ne peut deviner, car elle est entièrement close de murs, ne comprend pas moins de 18 hectares. Là, entre des allées, s'alignent les poiriers, les pommiers, les cerisiers, les pruniers, les abricotiers soit à l'état de baliveaux destinés à être greffés et à prendre la forme que leur donneront des jardiniers habiles, soit en sujets dressés en palmettes, en pyramides, en fuseaux, en vases, etc. Les fruits à pépins occupent la plus grande partie de cette immense plantation, mais les fruits à noyaux commencent à y prendre place.

Cette admirable pépinière n'est qu'une faible part des grandes exploitations du val d'Aulnay,

qui ont rendu célèbre le nom de la famille Croux à laquelle elle appartient et que je visiterai tout à l'heure. Elle avoisine le village du Plessis, chef-lieu de la commune dont Robinson est un écart aussi vivant que le centre administratif est calme.

Il est charmant ce Plessis auquel on parvient par des chemins descendant au fond de la combe dans laquelle il est bâti. Les pentes qui encadrent cette sorte d'hémicycle sont revêtues de splendides ombrages. Entre les ramures apparaît, près du chemin de Clamart, un élégant petit château de style Renaissance; au-dessous se creuse un val solitaire, où commencent à sourdre les eaux qui allaient alimenter les pièces d'eau et les cascades du parc de Sceaux. A peine devine-t-on le village par l'apparition du coq dressé à la pointe du clocher.

Le lieu est simple, très rustique; l'église présente, en face d'une mairie fort simple, la plus navrante et indigente façade que l'on puisse imaginer; mais au-dessus apparaît la tour vétuste, de pur caractère roman, qui révèle l'antiquité du lieu. J'étais venu avec le désir de voir la pierre tumulaire de Pierre de Montesquiou, maréchal de France sous le nom de sa seigneurie d'Artagnan. Ce n'est pas le héros d'Alexandre Dumas,

le quatrième de ces trois mousquetaires qui n'ont pas vieilli, mais un des parents du cadet de Gascogne, dont le grand romancier — qui aurait signé l'œuvre d'Auguste Maquet — a si merveilleusement amplifié la belle carrière. Le maréchal d'Artagnan mourut à Plessis-Piquet, en 1725, à l'âge de quatre-vingts ans. Était-il seigneur du lieu ou habitait-il seulement un de ces beaux domaines qui ont encore grande allure, malgré leur abandon ?

Ces parcs ont conservé des arbres majestueux ; de grands cèdres apparaissent entre les ramures des peupliers, des platanes et des chênes. L'un d'eux entoure un petit château d'aristocratique physionomie, portant au fronton cette inscription : ÉCOLE HORTICOLE ET PROFESSIONNELLE.

Le château n'est autre que le siège de la seigneurie du Plessis acquise par Colbert, qui allait créer Sceaux. L'élégant édifice est l'œuvre du grand ministre; la tradition veut qu'il ait servi de séjour au Dauphin, futur Louis XVI, et à Marie-Antoinette pendant les semaines qui suivirent leur mariage. Un parc couvrant 17 hectares remplit une conque mollement incurvée.

Comment l'ancien domaine de Colbert, puis des enfants de Louis XIV, devint-il maison d'en-

seignement ? On le doit au choix d'un groupe d'israélites philanthropes qui désiraient arracher à la rue les enfants de leur religion moralement abandonnés. Ils voulurent leur donner un métier manuel, au lieu de les diriger vers le commerce, et se décidèrent pour l'horticulture et les industries pratiques. Le parc et le château du Plessis-Piquet étaient en vente, un comité en fit l'acquisition en 1888 et, dès l'année suivante, 11 élèves enlevés à l'oisiveté et à ses dangers étaient admis ; peu à peu le nombre s'accrut, il est de 70 aujourd'hui, admis entre dix et quinze ans d'âge. L'apprentissage pour chaque catégorie : horticulteurs, menuisiers, mécaniciens ou peintres, dure trois années, faisant suite aux années scolaires proprement dites.

La partie horticole est la plus intéressante aux yeux du visiteur. Grande culture, culture potagère et fruitière, serres, font honneur à cet établissement auquel les récompenses les plus hautes ont été décernées dans les expositions et les concours. L'instruction ne se borne pas aux côtés pratiques ; les élèves adultes, ceux qui travaillent la terre ou apprennent une profession en atelier, suivent le soir des cours pour compléter les connaissances acquises pendant les années qui mènent au certificat d'études pri-

maires. Les plus jeunes sont seulement astreints à des travaux de jardinage facile.

L'œuvre a donné de remarquables résultats moraux; elle apparaît comme particulièrement intéressante, à cause de l'origine des élèves recueillis dans un milieu où les travaux horticoles sont ignorés, où le travail de l'artisan n'est lui-même guère recherché.

La direction, aidée par un excellent personnel de professeurs et de chefs de travaux pratiques, a su placer cette école peu connue, puisqu'elle est ouverte seulement à un élément très spécial, au rang des meilleurs établissements d'éducation professionnelle. On a pu dire d'elle qu'elle tient un des premiers rangs dans l'horticulture française. Son installation est en tout point remarquable.

L'emplacement fut heureusement choisi, car cette région de Fontenay-aux-Roses est entièrement vouée à l'horticulture. Le parc de l'école occupe le fond de la Fosse Bazin, véritable musée de plantes florales et d'arbustes entremêlés de champs de fraisiers. A l'endroit où finit le domaine s'étend un beau bassin où s'amassent les eaux descendues des collines, étang qui fournissait jadis les eaux aux cascades et bassins de Sceaux. Aujourd'hui un ruisselet s'en

échappe pour gagner Bourg-la-Reine et, par des égouts, rejoindre la Bièvre. Cet ouvrage hydraulique fut établi avec soin, comme on peut en juger par une grille monumentale offrant une échappée sur la nappe calme des eaux. La digue de retenue porte un chemin qui va s'élever sur la pente raide jusqu'au fort de Châtillon.

De ce barrage on découvre la Fosse Bazin, hémicycle charmant par sa verdure, la hauteur et la raideur de ses parois, réplique plus lumineuse du val d'Aulnay. Le fort de Châtillon couronne le site par ses traverses géométriquement disposées. Au-dessous, les flancs de la colline entaillés des carrières où l'on extrait le sable de moulage, montrent de grandes taches fauves dans l'intense verdure. Des arbres fruitiers couvrent toutes les pentes; des pépinières, des champs de fraisiers, des carrés de cultures de fleurs destinées à la vente en mottes, remplissent le fond du bassin. Il y a là d'éblouissants parterres au printemps : pensées, œillets, myosotis constituent une exquise mosaïque par la variété des teintes.

La Fosse Bazin a bien perdu de sa grâce et de son aimable sauvagerie; quelques habitations s'y sont élevées, des chemins, appelés à devenir

des rues, ont été tracés. Robinson va se développer de ce côté et se réunir sans doute aux quartiers naissants de Fontenay-aux-Roses. Ces voies régulières bordées de trottoirs, dont une porte le nom d'Edmond About, le spirituel écrivain qui avait choisi ce coin heureux pour villégiature, sont encore rurales par leurs beaux jardins fruitiers et leurs fraiseraies ; la principale atteint Robinson et, aussitôt, descend au flanc du coteau où sont les châtaigniers-guinguettes. On entre dans le val d'Aulnay sous les pentes abruptes que recouvre la châtaigneraie vénérable aux vieux arbres noueux étrangement contournés. Entre les murs de jardins et les haies, la vue s'étend au loin, vers Bourg-la-Reine et Sceaux. Cette dernière petite ville est enveloppée par les grandes frondaisons du parc de Trévise, au milieu desquelles le château moderne n'est pas sans grandeur, s'il évoque malaisément le palais disparu de Colbert et de la duchesse du Maine.

Quelques aimables logis épars dans les châtaigniers constituent ce hameau d'Aulnay qui a joué un rôle dans notre littérature par le séjour de Chateaubriand et d'autres écrivains. Le « château » qu'habita le magique poète en prose est encore debout, bien délabré, dissimulé dans la

verdure profonde qui fait le charme de ce creux, entre les collines sylvaines portant le nom bizarre de la Vallée aux Loups. Le logis où l'auteur de *René* écrivit les *Martyrs,* l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem,* les *Abencérages* et *Moïse,* est à l'écart du château proprement dit. La partie de l'œuvre de ce merveilleux artiste éclose à Aulnay est ce que Sainte-Beuve appelait « toute la moisson sous l'Empire avant la politique et la vie d'action ».

Chateaubriand, usant encore ici d'un procédé à lui familier, se montre comme créateur de ce parc à demi sauvage, plantant les arbres, les élevant, les soignant comme des enfants : « Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille; je les connais tous par leurs noms, comme mes enfants... » En réalité, à en juger par ceux de ces arbres que respectèrent le duc de Montmorency-Laval et Sosthène de La Rochefoucauld, acquéreurs du domaine, ces « enfants » de Chateaubriand étaient déjà centenaires quand il devint le maître d'Aulnay, on ne voit pas le grand homme que nous nous représentons toujours nimbé de majesté échenillant ces châtaigniers puissants et ces chênes à la grande ramure.

Chateaubriand, qui voulait finir à Aulnay au milieu de ces végétaux vénérables dont il disait : « C'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir auprès d'elle », eut tout à coup le désir de se défaire de cette propriété à laquelle il s'était si attaché. Par une idée bizarre, il la mit en loterie pour 90.000 francs, 1.000 francs le billet. Et il ne trouva pas quatre-vingt-dix personnes en France pour courir le risque. L'auteur des *Martyrs* dut se résigner à une vente régulière. La mise à prix était de 50.000 francs; un seul acquéreur se présenta avec une surenchère de 100 francs, le duc de Montmorency-Laval, qui céda Aulnay à Sosthène de La Rochefoucauld.

L'amour de Chateaubriand pour ses arbres était donc plutôt littéraire. La passion a survécu sous une forme pratique dans cette contrée, principal foyer de l'horticulture arbustive aux environs de Paris. Avant la Révolution déjà, il y avait à Clamart une pépinière célèbre, dirigée par Jean-Jacques Filassier, connu surtout pour la rapidité de son évolution politique. Cet excellent agronome avait publié des ouvrages empreints du plus pur dévouement à la royauté; du jour au lendemain il devenait un terroriste accompli. Mais il n'en était pas moins un bon

praticien pour les choses de la terre, et la culture de l'asperge lui doit des progrès.

La pépinière de Clamart subsiste encore. Elle est peu de chose auprès des cultures immenses qui ont leur centre à Aulnay, enveloppent Sceaux, traversent la Bièvre, couvrent le plateau de l'Hay et s'étendent jusqu'à la Seine par les cultures de lilas de Vitry.

A quelques pas du domaine de Chateaubriand s'étend le plus vaste établissement pépiniériste de la banlieue de Paris, dont la réputation s'est répandue dans le monde entier sous le nom de val d'Aulnay et sous celui de son créateur, M. Croux.

Celui-ci, qui était pépiniériste à Vitry-sur-Seine, vieux centre de cette industrie [1], avait déjà déplacé une première fois ses cultures pour les transporter près de Villejuif, à la Saussaie, où ses plantations d'arbres fruitiers couvrirent 60 hectares. Quelques années plus tard, en 1860, il était amené à établir des pépinières de conifères et d'arbustes à feuilles persistantes aux abords de la Vallée aux Loups, où la végétation sylvestre est remarquable. Le résultat répondit si bien aux

---

(1) 64e volume du *Voyage en France*.

espérances que M. Croux décida de faire de sa nouvelle installation le centre de ses affaires. Les plantations s'étendirent; bientôt le vaste espace qui borde le ruisseau d'Aulnay en fut couvert; en 1890, l'achat d'une propriété mitoyenne, plus considérable encore, permit un nouveau développement. C'était un superbe domaine entourant une ample villa; les arbres y étaient d'une admirable venue, il fallut les abattre presque tous : 1.200, pour la plupart centenaires. Quelques sujets de toute beauté ont été conservés, montrant ce que ce sol privilégié peut donner. Un cèdre du Liban, haut de 30 mètres, mesure 4 mètres 75 de circonférence; un sequoia gigantea atteint 20 mètres. D'autres, superbes témoins de ce qu'étaient ces parcs princiers d'Aulnay, débris du grand parc de Sceaux, ont aussi été respectés.

Ce fut pourtant un véritable meurtre, mais MM. Croux ont su se le faire pardonner par le goût qui a présidé aux nouvelles plantations. Toute une partie du domaine donne l'impression d'un musée de végétaux, admirables de port, opulents par les teintes de leur feuillage et de leurs fleurs. Les eaux qui fluent en abondance des sables de l'assise dite de Fontainebleau et qui s'épanchaient en sources au sein de prairies;

ont été recueillies par un drainage profond et vont alimenter un étang. Mais les fontaines qui jaillissaient sont taries, une pompe a remplacé l'une d'elles, désormais muette, après avoir murmuré dans un bassin conservant encore, ironiquement, cette inscription du dix-huitième siècle digne de Jean-Jacques et d'Ermenonville :

Toujours claire, jamais tarie,
Mon onde rappelle à tes yeux
Les divinités de ces lieux :
L'amitié, la philosophie.

Les ondes d'Aulnay ont maintenant un rôle horticole, tout en demeurant la grâce de ces jardins ; on y obtient les plantes aquatiques et les plantes amies de l'humidité. Même les jardins de la ville de Paris ne possèdent pas au bord de leurs bassins une décoration aussi pittoresque et variée. Tous les arbres pleureurs sont capricieusement disposés autour de la nappe fleurie de nénuphars et de nymphéas et sillonnée de cygnes ; il en est de bien curieux sur ces bords, revêtus aussi de fougères ; un cèdre argenté reflète dans le miroir des eaux son feuillage aux teintes délicates. Dans les pelouses, des arbres et des arbustes rares mettent la splendeur et la diversité de leurs teintes. Même les allées, qui

furent tracées pour l'agrément, sont bordées de forts exemplaires de plantes exotiques qui les transforment en somptueuses avenues.

Le domaine, en perdant ses grands ombrages d'arbres indigènes, a donc acquis une beauté nouvelle. Les arbres qui bordent les allées ne sont cependant pas destinés à séjourner longtemps, les forts exemplaires eux-mêmes iront aider à aménager quelque parc luxueux dont le propriétaire veut jouir de suite de ses plantations, mais ils sont aussitôt remplacés par d'autres sujets apportés des pépinières d'élevage situées au delà, sur les plateaux de Plessis-Piquet, autour de Robinson, de Chatenay et de Sceaux.

Parmi ces avenues, il en est une dont la richesse de coloris, l'abondance des fleurs, la dimension des touffes sont vraiment incomparables ; elle compose une collection de rhododendrons qui sont un éblouissement pendant la deuxième quinzaine de mai, alors que des collections de lilas, de cerisiers du Japon et d'azalées, leurs voisines, viennent de perdre la splendeur de leur floraison. Le mois suivant, les rosiers, réunis dans une roseraie-école, sont en plein épanouissement, ainsi qu'une collection de pivoines herbacées d'un éclat splendide. Un champ de ma-

gnolias répand l'exquise senteur de ses grandes fleurs ivoirines se détachant avec intensité sur la luisante verdure.

Cette partie du domaine est en quelque sorte une exposition de toutes les plantes ornementales par leur port, leur feuillage ou leurs fleurs; elle couvre 18 hectares, mais l'ensemble de l'exploitation est autrement étendue. Les espaces réservés aux jeunes plants, à la formation des arbres fruitiers, couvrent de grandes surfaces; les rangées de ces arbres sont d'une extrême beauté, leur entretien, la taille, ce que l'on pourrait appeler le dressage, nécessitent un personnel expérimenté. La plupart des ouvriers ont de dix à trente ans de pratique et sont sous les ordres de chefs de culture et d'équipe d'un haut savoir professionnel. Les départements sont nombreux dans une exploitation aussi vaste et variée. Outre les arbres fruitiers proprement dits, il y a la vigne, les groseilliers, les framboisiers et les figuiers. La culture des plantes qui exigent de la terre de bruyère, les rosiers, la famille si étendue des plantes vivaces, nécessitent des spécialistes, les conifères et autres végétaux à feuillage persistant, les arbres forestiers et d'ornement aussi. Puis il y a les plantes de serre, les cultures de fraisiers et de violettes à forcer.

Tout un état-major dirige ainsi les cent quatre-vingts ouvriers de cette vaste entreprise.

Ce qui frappe surtout le visiteur, c'est l'ampleur des installations. Les arbres fruitiers, dans les carrés où ils sont pris pour l'expédition, sont tenus dans l'ordre et la disposition qu'ils auront dans les cultures destinées à produire les fruits de vente. Dans le potager d'étude, quenouilles, candélabres, palmettes, contre-espaliers, sont une joie pour les yeux, par leur régularité, leur floraison au printemps et l'abondance des fruits à l'automne.

Un des carrés ne comporte pas moins de 800 variétés de poires. La collection de pommiers en a 700, on voit 110 variétés de pêchers, 120 de vignes, 75 de groseilliers.

La description d'un tel ensemble ne saurait tenir en quelques pages, la faire serait entreprendre un véritable cours d'horticulture. Je me suis cependant étendu assez longuement sur ces pépinières du val d'Aulnay, car elles condensent magnifiquement cette florissante industrie qui, de Versailles à la Bièvre et à la Seine, est la plus grande richesse des campagnes parisiennes.

Le val d'Aulnay appartient à la commune de Châtenay; d'autres pépinières y couvrent les champs ; la culture des fruits et des fraises est

un élément de grande activité. Châtenay est un vieux village gardant beaucoup de logis d'une grâce surannée, autour d'une église dont le clocher roman est parmi les mieux conservés et les plus vénérables. De beaux parcs, abritant des maisons de campagne, enveloppent ce bourg, chef-lieu d'une commune de 2.000 habitants (1). Le promeneur qui n'est pas prévenu de la grande gloire du lieu y rencontre avec surprise un buste de Voltaire. Mais cet hommage est bien dû : le grand et spirituel cerveau naquit à Châtenay, le 20 février 1694. Son père, Me Arouet, notaire à Paris, y possédait une de ces aimables demeures des champs qui font le charme du village. On a combattu la prétention de Châtenay d'avoir vu naître l'auteur de *Candide* en se servant de son acte de baptême à Saint-André-des-Arcs, paroisse de Paris. Mais il est admis aujourd'hui que le petit Arouet naquit bien au sein de ce joli pays, qui doit son nom aux châtaigneraies alors plus étendues ; il y fut ondoyé en attendant le baptême dans la paroisse où son père exerçait son métier de tabellion. Une société littéraire s'est fondée à Châtenay, sous le titre « les Arouettistes ».

---

(1) 2.019 au recensement de 1911.

Châtenay s'étend jusqu'à la splendide route de Versailles à Choisy-le-Roi, ombragée d'ormes d'un port admirable. La chaussée est descendue de Malabry, où se creuse la Vallée aux Loups, et a longé les bois de Verrières. Ses abords sont couverts de pépinières ; on en rencontre jusqu'à la croisée de la route d'Orléans à la Croix-de-Berny. Toute cette zone est vouée à la préparation des plants et des graines. En longeant la lisière des bois de Verrières on atteint Verrières-le-Buisson, où la maison Vilmorin a ses champs d'essai dont j'ai dit jadis la pittoresque splendeur (1).

Entre des campagnes aux grands horizons et les longs murs de l'ancien parc princier de Sceaux, la route de Choisy-le-Roi va rejoindre le hameau de la Croix-de-Berny, groupe d'auberges et de fermes, dont une est l'établissement hippique dit haras de Berny, installé dans les prairies que traverse la Bièvre encore claire, mais qui deviendra sentine à Arcueil.

La Croix-de-Berny eut un court moment de vogue, à partir de 1834 jusqu'à la Révolution de 1848, qui emporta tant d'institutions mon-

---

(1) 45e volume du *Voyage en France*, chapitre : *Au bord de la Bièvre.*

daines. C'était le point de départ de courses d'obstacles, les premiers steeple-chases organisés en France. Le but était le clocher de l'Hay, qui pointe au-dessus du coteau bordant la rive droite de la Bièvre. Berny est le nom d'un château détruit après 1789 et dont le seul rôle historique paraît être le séjour des ambassadeurs du roi de Siam, en 1676.

Le hameau dépend d'Antony, village en passe de devenir une petite ville, grâce aux nouvelles facilités d'accès que lui ont données le chemin de fer sur route d'Arpajon et le tramway électrique. Il était déjà sur le chemin de fer de Limours. La Bièvre borde une partie du village dans le quartier dit Pont-d'Antony. La rivière descend dans la vallée, ici très large, mollement dessinée et qui garde son caractère agreste, malgré les amples constructions de la prison de Fresnes qui alignent leurs murs de brique près de la Croix-de-Berny.

L'Antony nouveau est gracieux par le type adopté pour la plupart des coquets pavillons et des villas habités par des employés ou des commerçants appelés chaque jour à Paris. La meulière extraite du sous-sol, la brique produite dans la région sont associées avec goût dans la maçonnerie. Des jardins bien fleuris, quelques parcs accroissent la gaîté de ce bourg.

En amont, la vallée est mieux dessinée. Les collines de la rive gauche viennent mourir au bord même de la petite rivière en se plissant pour faire une corbeille de verdure au ruisseau des Godets qui atteint la Bièvre, près d'un bosquet de platanes et de cyprès abritant un des bien rares tombeaux que l'on rencontre hors des cimetières dans la région parisienne. Là fut inhumé Molé, l'artiste du Théâtre Français qui, pendant les quarante dernières années du dix-huitième siècle, avait joui d'une si grande réputation. Molé, mort en 1802, possédait une maison à Antony; il voulut reposer sur ce territoire.

Le confluent du ruisseau des Godets et de la Bièvre marque la limite de la Seine et de Seine-et-Oise. Le village qui fait face au sud, Massy, est dans ce dernier département; il couvre une pente douce plantée de fraisiers. Une église ogivale, d'un bel effet dans ce paysage riant, conserve un clocher du treizième siècle. Massy est devenu une des gares les plus vivantes de cette partie de banlieue par la jonction des chemins de fer de Limours et de la Grande Ceinture qui assure les relations de Versailles avec l'arrondissement de Corbeil.

XII

LE PLATEAU DE RUNGIS

La porte d'Orléans. — Bourg-la-Reine. — Le martyre de Condorcet. — Au delà de la Bièvre. — L'Hay. — Souvenirs de 1870. — La roseraie de l'Hay. — Les pépinières du plateau. — Chevilly et ses couvents. — La plaine de Rungis. — L'aqueduc de Louis XIII. — Fresnes et sa prison.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 1/80000e.)

Antony.

La porte d'Orléans, par laquelle la route de Toulouse sort de Paris, est un des points les plus animés de l'enceinte appelée à disparaître. Les tramways urbains y aboutissent nombreux, le Métropolitain y possède un terminus, le chemin de fer de Ceinture dessert une gare très fréquentée. Au dehors, le chemin de fer sur route d'Arpajon, des tramways reliant entre elles les communes de la banlieue donnent l'impression d'une grande gare par le nombre des véhicules et le mouvement incessant. La route, très large, dont les bas côtés sont aussi bordés de rails,

constitue l'artère vraiment vivante de Montrouge, très faubourienne d'allure.

Jusqu'à la Patte-d'Oie où s'étoilent des chemins conduisant au Kremlin-Bicêtre, à Arcueil, à Vanves, les maisons et les usines bordent la grande chaussée. Les constructions sont arrêtées par le large glacis entourant le fort de Montrouge, forteresse dissimulée par la haute contrescarpe. Au delà commence la campagne, morose. Le hameau de la Croix-d'Arcueil, plus loin la Grange-Ory sont en partie peuplés de maraîchers et de petits employés parisiens attirés par le bon marché du logement dans les minuscules pavillons qui font disparaître les jardins. Des usines aussi naissent ; hangars, dépôts de matériaux ne contribuent pas à embellir un site que nous avons connu presque aimable, large corbeille verte au fond de laquelle descend la Bièvre. La vallée garde cependant quelque grandeur, grâce à la longue file d'arceaux portant l'aqueduc des eaux de la Vanne.

En amont, le paysage perd un peu de sa vulgarité, les pentes qui surmontent le village de l'Hay et la redoute des Hautes-Bruyères s'abaissent douces et vertes jusqu'au creux où des lignes de saules dessinent le cours de la Bièvre. Du côté opposé au couchant, le sol se relève en

pente douce, couverte par Bagneux. Bientôt la campagne disparaît, la route se transforme en rue, voie maîtresse de Bourg-la-Reine. Elle constitue presque entièrement la petite ville, avec quelques courtes artères, bordées de villas modestes, allant finir sur l'ample tapis de prairies à travers lesquelles errent les bras, ou plutôt les fossés sinueux, dérivés de la minuscule rivière.

La route, devenue grande rue, est d'un caractère assez citadin grâce à quelques belles maisons et beaucoup de boutiques. L'une de celles-ci, occupée par un coiffeur dont la devanture, et celle d'un rémouleur, peinte en rouge, ont dénaturé l'aspect archaïque de la construction, porte une plaque rappelant que là mourut Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de Condorcet, le 9 germinal an II.

Ce fut en effet le théâtre d'un des drames les plus douloureux de la Révolution. Condorcet, fuyant Paris pour ne pas compromettre Mme Verney qui lui donna asile pendant huit mois, cherchait un abri dans la campagne. Mourant de faim, après s'être caché quelque temps dans des carrières, il entra dans une auberge de Clamart et commanda une omelette de six œufs. Il n'en fallut pas plus pour que le maître de céans et

des consommateurs sans-culottes vissent un ci-devant; les soupçons grandirent quand le suspect se mit à lire un livre *étranger,* un Horace annoté par lui. On l'amena au comité révolutionnaire du lieu; celui-ci, jugeant la patrie en péril, fit conduire le prisonnier à Bourg-la-Reine, chef-lieu du district. Le philosophe était si éprouvé par la fatigue et les privations qu'il tomba de faiblesse devant Châtillon; on le coucha sur un cheval pour le porter jusqu'à la prison. Il fut jeté dans un infect cachot de la geôle et oublié tout un jour. Quand, enfin, on songea à lui pour l'interroger, les « patriotes » ne trouvèrent qu'un cadavre. En prévision d'une arrestation, Condorcet avait dissimulé, dans le chaton d'une bague, un poison préparé par son ami Cabanis. Il s'en était servi. Ainsi finit misérablement un des plus nobles esprits du dix-huitième siècle.

La bourgade où le drame s'était accompli a conservé le souvenir du grand savant, son buste est érigé au carrefour principal, près duquel sont l'église et la mairie, et devenu place Condorcet.

A côté, une rue Henri-IV rappelle le séjour du Béarnais, alors que simple roi de Navarre il avait à Bourg-la-Reine son quartier général.


Plessis-Robinson
Fontenay aux Roses
Bourg la Reine
L'Hay
VILLEJUIF
Thiais
Choisy le Roi
Grignon
Orly
Villeneuve le Roi
Rungis
Chevilly
Fresnes les Rungis
Antony
Pont d'Antony
Chatenay
Croix de Berny
Route de Versailles
Prison de Fresnes
Sceaux
Aulnay
Verrières le Buisson
Massy
Villaine
Chau Gaillard
La Rue
Dépotoir
la Jonchère
la Saussaye Fme
Pompe à Feu
la Belle Epine
N°186
Route

La maison existe encore dans la Grande-Rue; c'est un ancien logis d'assez aristocratique allure qui aurait appartenu à Gabrielle d'Estrées et qui joua un rôle épisodique dans l'histoire : Le petit roi Louis XV, âgé de douze ans, s'y rencontra, en 1722, avec l'infante d'Espagne, âgée de trois ans et demi, qu'on lui destinait pour femme. Ces fiançailles n'eurent, du reste, aucune suite.

D'autres souvenirs se rattachent à Bourg-la-Reine. Là habitait, avec sa mère, Lucile Laridon Duplessis, qui allait épouser Camille Desmoulins. La petite ville aurait vu naître le maréchal Forey, si l'on en croit La Bédollière; ses concitoyens lui auraient offert une épée d'honneur en souvenir de sa victoire de Montebello, en 1859, alors qu'il était général. D'autres auteurs disent que le premier commandant en chef de l'expédition du Mexique est né à Paris en 1804. Bourg-la-Reine n'a d'ailleurs consacré aucune de ses voies au maréchal, de même elle ne garde pas le nom de Lucile Desmoulins. Mais il y a une impasse Gabrielle-d'Estrées et une rue André-Theuriet. L'aimable poète et délicat romancier auquel on doit des pages si heureuses sur le Barrois et le Bassigny, habitait Bourg-la-Reine, il en était devenu maire

et exerçait sérieusement ces fonctions municipales.

La ville, en dehors de ces évocations, n'a rien pour retenir le visiteur, les monuments lui font défaut. La mairie et l'église n'ont aucune prétention architecturale. Pas d'industrie manufacturière dans cette cité tranquille, qui participe à l'activité horticole de la région de Sceaux par de beaux établissements pour la production forcée des fleurs et des fruits. Ils alimentent le commerce parisien de violettes de Parme et des quatre saisons et d'œillets. Le rosier en plein air couvre de vastes espaces. Les cultures de Bourg-la-Reine jouissent d'une grande réputation.

Est-ce à ce voisinage qu'est dû le choix du domaine de l'Hay par M. Gravereaux pour l'installation de l'admirable roseraie qui n'a sans doute aucune rivale dans le monde? Il y a là, sur la colline de la rive droite de la Bièvre, un jardin de féerie dont la présence ne se révèle pas au promeneur tenté de monter à ce village de l'Hay qui garde si rustique aspect entre les grandes agglomérations faubouriennes et les séjours de villégiature.

La jolie avenue Carnot, longée par une contre-

allée plantée de tilleuls et bordée de villas, conduit à l'Hay en traversant la Bièvre, claire encore entre les prairies de son aimable vallée. Aussitôt l'humble rivière franchie, la chaussée s'élève au flanc de la colline et, bientôt, atteint l'entrée du village, marquée par un petit monument élevé aux enfants du lieu morts pour la patrie. Des abords, la vue est gracieuse sur le pli où coule la Bièvre, coupé par la longue rangée d'arcades de l'aqueduc de la Vanne.

L'Hay est un bien modeste centre; échappé à la création de quartiers de pavillons, il garde son aspect rustique. Les blessures qu'il éprouva pendant les combats livrés le 30 septembre et le 29 novembre 1870 ont été réparées. Sans les monuments élevés aux abords du village, rien n'évoquerait cette cruelle journée du 30 septembre, où les Allemands, qui occupaient l'Hay, ne purent être délogés malgré le canon et les tentatives d'assaut. Abrités dans les maisons, protégés par la levée qui recouvre l'aqueduc de la Vanne, ils résistèrent avec succès contre toutes nos attaques. A la sortie de l'Hay par le chemin des Hautes-Bruyères, une plaque de marbre rappelle la participation à la lutte des gardes mobiles de la Côte-d'Or.

Ce combat de septembre se rattachait à une

ample opération couvrant tout le pays entre la Bièvre et la Seine jusqu'à Choisy-le-Roi. Une autre affaire, celle du 29 novembre, eut pour objectif principal le village que nous voulions enlever enfin aux Allemands. L'ennemi, fortement retranché dans les jardins, les parcs, le cimetière, opposa une telle résistance que l'on put à peine occuper quelques maisons.

L'opération devait se relier à un mouvement sur la Marne, qui n'eut pas lieu ; aucun soutien ne fut donné au général Vinoy, il dut arrêter le mouvement et ordonner la retraite. Les six bataillons et les cinq batteries engagés contre les deux bataillons allemands retranchés dans l'Hay avaient perdu près de 1.000 hommes, le 110e d'infanterie seul en avait 600 hors de combat; 29 officiers étaient tués, blessés ou disparus. Et l'ennemi n'eut que 150 tués ou blessés.

Cette douloureuse entreprise est rappelée par un monument, simple cénotaphe érigé à l'entrée de l'Hay, sur la route d'Arcueil.

L'un des deux parcs où les Prussiens s'étaient retranchés appartenait au grand chimiste Chevreul. Le savant mourut centenaire à Paris. Il repose au cimetière dont l'ennemi, pendant les deux combats de l'Hay, avait fait une forteresse.

Aujourd'hui, le village est surtout connu par la roseraie que M. Gravereaux a créée, amoureusement entretenue et enrichie pendant de longues années, employant la fortune acquise dans un des grands magasins de Paris à doter notre pays d'une véritable merveille. Ce n'est pas seulement une collection de roses, mais une véritable féerie architecturale ou l'art des jardins se déploie avec une grâce et une somptuosité sans rivales. Arcades, portiques, tonnelles, rochers sont revêtus de roses, des rosiers s'élancent en gerbes ou en pyramides, d'autres nains, rampants, revêtent le sol d'un tapis aux teintes d'une splendeur inouïe.

Rien au dehors ne décèle cette magnificence végétale. Les murs gris du parc sont couronnés par la ramure de grands arbres qui masquent le jardin des roses. On pourrait croire à quelque sylve moussue. Mais ce n'est que le cadre du parc aux roses dans lequel plus de 6.000 variétés de l'adorable fleur ont été réunies. Roses sauvages, roses obtenues par la science et la persévérance des horticulteurs et des amateurs, roses de pays lointains amenées à grands frais ou dons de rosiéristes passionnés. Roses de luxe ou humbles roses chères à nos pères, roses à parfum ou roses phénomènes se trouvent là classées

avec un ordre extrême. Le catalogue, établi avec une grande somptuosité typographique, remplit un volume de 230 pages.

Trois grandes provinces constituent, à côté de la partie ornementale, la collection des roses. L'une d'elles comprend une collection botanique de roses sauvages, la seconde est une collection horticole de roses cultivées, la troisième comprend tous les rosiers sarmenteux sauvages ou cultivés. C'est un domaine réservé plutôt aux savants et aux horticulteurs, il attire moins l'attention que les guirlandes de rosiers grimpants, les parterres de rosiers rampants, les corbeilles, les parasols, les galeries et voûtes profondes, les berceaux, les motifs de sculpture enveloppés de fleurs du jardin de roses dont la somptuosité fait le désespoir des peintres. Imaginez les jardins de Versailles, les boulingrins, les allées où l'on ne verrait pas d'autres végétaux que les rosiers; quelques-uns, véritables arbres d'un port majestueux, d'autres dessinant au ras du sol la forme des parterres.

Le choix de l'Hay pour cette création n'est sans doute pas l'effet du hasard. Tout le plateau, jusqu'à Rungis d'un côté, jusqu'à Vitry et Choisy-le-Roi de l'autre, est voué à l'horticulture arbustive. Partout le sol se couvre de pépinières;

industrie ancienne déjà, car les plantations jouèrent un rôle dans les combats de 1870, les Allemands surent habilement se servir de ces couverts.

Les pépinières, dans cette haute plaine, n'ont pas le caractère de parcs et de jardins que l'on rencontre à Versailles, au val d'Aulnay, à Fontenay-aux-Roses ou dans la région de Bougival. Ce sont dés champs isolés, plantés d'arbres répartis par centaines, quelques-uns assez vastes pour avoir mérité d'être dessinés sur la carte d'État-major. On y obtient surtout des arbres fruitiers dressés pour la transplantation et la fructification. Mais les arbres et les arbustes d'ornement sont nombreux aussi. Du côté de la Seine, vers Vitry, dominent les plantations de lilas dont j'ai parlé jadis [1].

On ignore généralement l'importance de cette industrie des pépinières dans la Seine. Ce département, le plus petit de France, qui couvre seulement 47.875 hectares, renferme cependant plus du dixième des pépinières de notre pays. Du moins est-ce ce qui ressort de l'enquête décennale de 1892 que j'ai sous les yeux, elle donnait pour la France entière 4.199 hectares de pépi-

(1) 64e volume du *Voyage en France*, chapitre II.

nières et 467 pour le seul département de la Seine, avec une production de 1.771.369 francs.

Ces chiffres sont manifestement au-dessous de la réalité. Ils présentent avec d'autres évaluations un écart fabuleux. Dans son livre : *L'Horticulture dans les cinq parties du monde,* M. Baltet, le grand horticulteur de Troyes, dit que l'étendue des pépinières françaises est d'environ 20.000 hectares, le nombre des chefs pépiniéristes serait de 3.000 et la valeur des affaires atteindrait 50 millions. Lorsqu'on a comme moi visité tant d'exploitations pépiniéristes, on pencherait plutôt vers les indications que M. Baltet donnait en 1895 (1). Mais ces divergences montrent avec quelle prudence il faut accepter certaines statistiques officielles.

Ainsi pour l'étendue des pépinières dans la Seine, il semble bien que le chiffre de 467 hectares doit être largement dépassé, à en juger par l'étendue des seules cultures autour de Sceaux.

---

(1) On trouvera notamment dans le *Voyage en France* des notices sur les pépinières de : Orléans, 1er volume ; Angers, 56e volume ; Ussy (Calvados), 54e volume ; Bougival et Saint-Michel, 60e volume ; Bagnols-sur-Cèze, 1res éditions du 12e volume, 2e édition du 36e ; Metz, 62e volume ; Bollwiller (Haut-Rhin), 48e volume ; la Sologne, 1er volume ; Versailles, 45e volume ; Brie-Comte-Robert, 45e volume ; Lyon (rosiers), 7e volume ; les noyers du Dauphiné, 9e volume ; Armentières et ses oseraies, 42e volume plantes tropicales, 13e et 55e volumes, etc.

Même en se tenant à ces renseignements officiels, on voit quel rôle considérable dans la richesse agricole jouent les pépinières de la Seine dont la masse la plus compacte s'étend du Plessis-Robinson à Choisy-le-Roi.

On trouve les pépinières dès la sortie de l'Hay, au hameau de la Rue, qui appartient à la commune de Chevilly et longe la roseraie. Elles bordent le chemin en talus où s'abritèrent les tirailleurs prussiens en 1870, pour causer de dures pertes à nos soldats avançant entre les rangées d'arbustes bien alignés. Ces plantations s'étendent à l'infini dans la plaine, semblables, au sein des champs de céréales, aux remises à gibier de la Brie, mais autrement nombreuses. Des briqueteries dressent leurs constructions maussades au sein de ces riches cultures.

Un kilomètre à peine sépare la Rue de Chevilly, annoncé par les vastes et grises constructions d'un couvent où les sœurs servantes du Saint Cœur de Marie ont installé un orphelinat pour cent cinquante jeunes filles. Ces grands bâtiments donnent à l'humble village, vu de loin, l'aspect d'un gros bourg. Mais c'est un menu centre rural, demeuré entièrement rustique avec ses grandes fermes dont une, à l'entrée, prise en 1870 par nos soldats aux ordres du commandant

Algan, fut l'objet d'un siège furieux, l'ennemi étant revenu en force. Ayant épuisé leurs munitions, menacés de périr par l'incendie déchaîné par les assaillants, les défenseurs durent se rendre.

Le combat de Chevilly, le 30 septembre, fut d'une extrême violence. La brigade du général Guilhem, composée des 35e et 42e de ligne, y fit montre d'un héroïsme superbe mais inutile. Le 35e, reçu par un feu terrible, s'abrita dans les pépinières et en repartit « en ouragan » pour enlever Chevilly où le 42e réussit un moment à pénétrer, mais sans pouvoir parvenir jusqu'à l'église. Il dut se retirer, les pépinières lui offrirent encore leur protection ainsi qu'aux mobiles de la Côte-d'Or et de la Vendée. Le général Guilhem fut parmi les victimes, atteint de dix balles dans la poitrine il succomba à ses blessures.

Le village n'est qu'un groupe de fermes, l'église n'a pour elle que son ancienneté, le chœur et le clocher remontent aux douzième et treizième siècles; elle fait face à l'entrée du couvent dont la façade à fronton sculpté garde quelque noblesse du dix-huitième siècle. Du côté opposé, dans la direction de Rungis est un autre bâtiment religieux plus vaste, entouré d'un parc clos de

murs aux ombrages majestueux. C'est la maison des missionnaires du Saint-Esprit dans laquelle s'étaient retranchés les Allemands et d'où ils déjouèrent tous nos efforts.

Ce parc, les bâtiments religieux conservant allure de château sont-ils l'ancien domaine du baron de Schickler, le grand propriétaire de chevaux de courses qui avait à Chevilly un haras? Je n'ai pu obtenir ce renseignement.

Le village avait une autre illustration, le dramaturge Bouchardy, bien oublié aujourd'hui, auteur de drames longtemps fameux, tels *Gaspardo le Pêcheur* et *Lazare le Pâtre*. Il possédait une habitation dans laquelle il écrivit plusieurs de ses pièces. Bouchardy mourut à Châtenay.

Le chemin de Rungis longe ce parc et pénètre entre des pépinières de belle venue où alternent arbres fruitiers, arbres de plantations d'avenues et arbres d'ornement. Puis c'est la campagne rase, champs immenses de céréales dans lesquels se dressent les gerbiers. Un talus bas, que l'ennemi utilisa en 1870 comme abri, rompt seul l'horizontalité du sol, il protège la conduite des eaux de la Vanne. Du chemin, on jouit de très amples horizons sur tout ce plateau semblable à la Beauce dont il est en quelque

sorte le prolongement. C'est la seule partie vraiment rurale des environs de Paris — avec les derniers espaces encore libres de la plaine Saint-Denis. Elle est d'une majesté placide, d'autant plus saisissante que l'on vient de parcourir une banlieue pelée, semée de banales bâtisses. Au couchant, les hauteurs de Verrières et de Châtillon barrent l'horizon.

La route de Choisy-le-Roi à Versailles coupe transversalement le plateau, signalée par les rangées d'arbres qui la borde. D'un bosquet émerge un lourd clocher surmonté d'un coq, c'est celui de Rungis, village tapi dans une dépression où les eaux bues par les vastes campagnes voisines affluent en sources qui, de bonne heure, furent amenées à Paris. Le val, à peine dessiné, forme limite entre Seine-et-Oise et la Seine dont Rungis, avec ses 265 habitants au recensement de 1911, est la plus infime commune, en voie de régression constante, bien qu'une gare d'un embranchement de la Grande Ceinture soit établie aux abords.

A la naissance du vallon, près de la route de Versailles, un édicule de pierre de taille, recouvert d'un dôme de mêmes matériaux surmonté d'un lanterneau ajouré portant un vase fleuronné, abrite la fontaine dont les Romains, déjà, avaient

capté les eaux pour les amener à Lutèce, où elles alimentèrent les thermes de Julien. La première pierre de ce *regard* fut posée en grande solennité, le 17 juillet 1613, par le jeune roi Louis XIII accompagné de sa mère et de toute la cour. L'aqueduc, dont le petit monument est l'origine, est une fort belle œuvre pour l'époque, la partie la plus remarquable est la monumentale rangée d'arcades due à Salomon de Brosse, qui franchit la vallée de la Bièvre à Arcueil, d'où le nom donné à l'ouvrage et aux eaux. Celles-ci, qu'accroissent des fontaines captées à Arcueil et à Cachan, sont fraîches mais dures, leur volume est d'ailleurs insuffisant, à peine 1.000 mètres cubes par jour; mélangées à l'eau de Seine au réservoir du Panthéon, elles servent seulement à la voie publique et aux usages industriels.

En face du regard sous lequel se creuse l'étroit et frais vallon se dresse le clocher de l'église, c'est le seul reste de l'édifice qui vit le petit roi, — le futur grand roi — inaugurer les travaux de l'aqueduc. L'église a disparu, brûlée, détruite? Un tas de pauvres matériaux gît au pied du clocher sans emploi.

Le village n'a d'autre monument que ce regard d'un caractère historique et ce misérable clocher. Il possède un château entouré d'un vaste

parc où des sources non captées, la fontaine de la Pirouette, alimentent un bassin d'où sort un ruisseau affluent de la Bièvre. Quelques autres parcs ou jardins encadrent de tranquilles maisons de campagne. L'ensemble est rural à souhait.

A travers un pays nu, où les élégantes constructions des regards jalonnent l'aqueduc d'Arcueil, court le chemin de Fresnes, entre des champs dont nul buisson ne détruit la monotonie, mais les plantations d'ormes de la grande route se profilent. A l'écart de la chaussée voici Fresnes, jadis village ignoré, bâti sur la pente et au sommet du coteau formant promontoire entre le ruisseau de Rungis et la Bièvre. Il jouit aujourd'hui d'une célébrité à la fois tragique et comique, par l'installation sur son territoire de la prison cellulaire qui a donné lieu à tant de récits souvent extravagants sur le confort dont jouissent les détenus. La maison de correction de Fresnes a remplacé celles, non moins célèbres, de Mazas, de la Roquette et de Sainte-Pélagie. Les prisonniers, leurs gardiens, tout le personnel de la prison, les familles de ces agents, ont fort accru la population : de moins de 600 habitants au début du vingtième siècle elle est passée à plus de 3.000 dont près de la moitié *comptée à part,* c'est-à-dire représentée par les hôtes forcés

des amples bâtiments qui bordent la Bièvre, en face de la Croix-de-Berny.

Le village a dû un peu de son accroissement à une fabrique de meubles installée au bas de l'agglomératiou, sur la rive gauche de la Bièvre et qui possède une succursale dans les Vosges, pays où cette industrie renferme un foyer important (1). Il n'a pas participé à l'attraction qui a fait de son voisin Antony un séjour pour la petite bourgeoisie parisienne. La fâcheuse renommée de la prison lui a nui.

---

(1) A Liffol-le-Grand (21e volume du *Voyage en France*).

XIII

AUX BORDS DE LA BIÈVRE

La Bièvre à son entrée dans Paris. — Arcueil. — Souvenirs de Berthollet et de Laplace. — Les monuments d'Arcueil : église, hôtel de ville, maison des Guises, aqueduc. — Cachan. — Les industries. — Le poète Jodelle. — Les tanneries de Gentilly. — Diane de Poitiers. — Bicêtre et le Kremlin. — L'élevage des porcs. — Villejuif.

(*Carte de l'État-major :* feuille spéciale des environs de Paris au 80.000e.)

Les Hautes-Bruyères.

De tous les paysages parisiens celui de la Bièvre, aux abords de la ville, a sans doute subi les transformations les plus profondes. Cette vallée mollement dessinée se resserre, se replie entre des pentes devenues plus raides, qui devaient être gracieuses lorsque menus villages étaient Arcueil et Gentilly, enveloppés de parcs ombreux. Aujourd'hui, les industries sont venues, de celles qui répandent de pénibles effluves, s'exercent en des constructions moroses; des cheminées vomissent des flots de fumée,

des voies faubouriennes ont remplacé jardins et bosquets, les carrières ont souillé les versants par leurs déblais. Si l'aqueduc de la Vanne ne mettait la hardiesse de ses arceaux en travers du val, si les clochers d'églises anciennes ne conservaient un peu de pittoresque, les sites de la Bièvre, au-dessous des immenses et sombres constructions de l'hospice de Bicêtre, seraient parfaitement lugubres. La petite rivière si riante dans sa conque du Josas est devenue une sentine roulant des eaux irisées par des matières infectes.

Cependant, grâce aux contours du vallon, à la disposition amphithéâtrale des vieux villages devenus des centres de plus de 10.000 âmes (1), grâce même à l'étrangeté des bâtiments industriels consacrés à la tannerie, ce couloir de Bièvre avant l'entrée dans Paris, retient l'attention, le site ne ressemble à aucun autre dans la banlieue. Certes, les promeneurs y chercheraient en vain prés fleuris, bois ombreux, nappe mouvante des moissons, mais on peut parcourir avec quelque intérêt cette zone exiguë, écrasée par la masse énorme de Bicêtre et plus encore par l'horreur des souvenirs qu'évoque ce nom.

---

(1) Arcueil-Cachan, 11.319 habitants ; Gentilly, 10.744 ; Kremlin-Bicêtre, 14.907.

Des trois grosses communes assises sur la Bièvre à l'entrée de Paris, Arcueil, seule, a quelque physionomie de ville et des édifices intéressants. Très vieux village dont le nom est d'antique origine. Il viendrait, dit-on, du mot latin *Arculi*, les arches ou arcades. Les Romains avaient jeté là, au-dessus de la vallée, l'aqueduc qui portait à Lutèce les eaux de Rungis. L'église, œuvre du dix-huitième siècle, révèle par son architecture l'importance ancienne du lieu.

Arcueil était à l'écart de la grande circulation, cependant. La route d'Orléans court au-dessus de la vallée, elle appartenait, par un de ses côtés, à la paroisse, elle sépare aujourd'hui la commune de celle de Bagneux. Des avenues la relient à l'agglomération. Une de ces voies se détache à la Croix-d'Arcueil et descend, bientôt très raide, vers les bas quartiers. Elle porte le nom de Berthollet ; le grand chimiste eut à Arcueil une propriété où il attirait tous les savants de son époque. Son laboratoire, ses collections sans cesse accrues grâce à la munificence de Bonaparte qui avait emmené le savant en Égypte et qui, devenu empereur, lui continua son amitié, rendirent de grands services à la science. Là fut créée la Société chimique d'Arcueil, dont les mémoires eurent une si grande

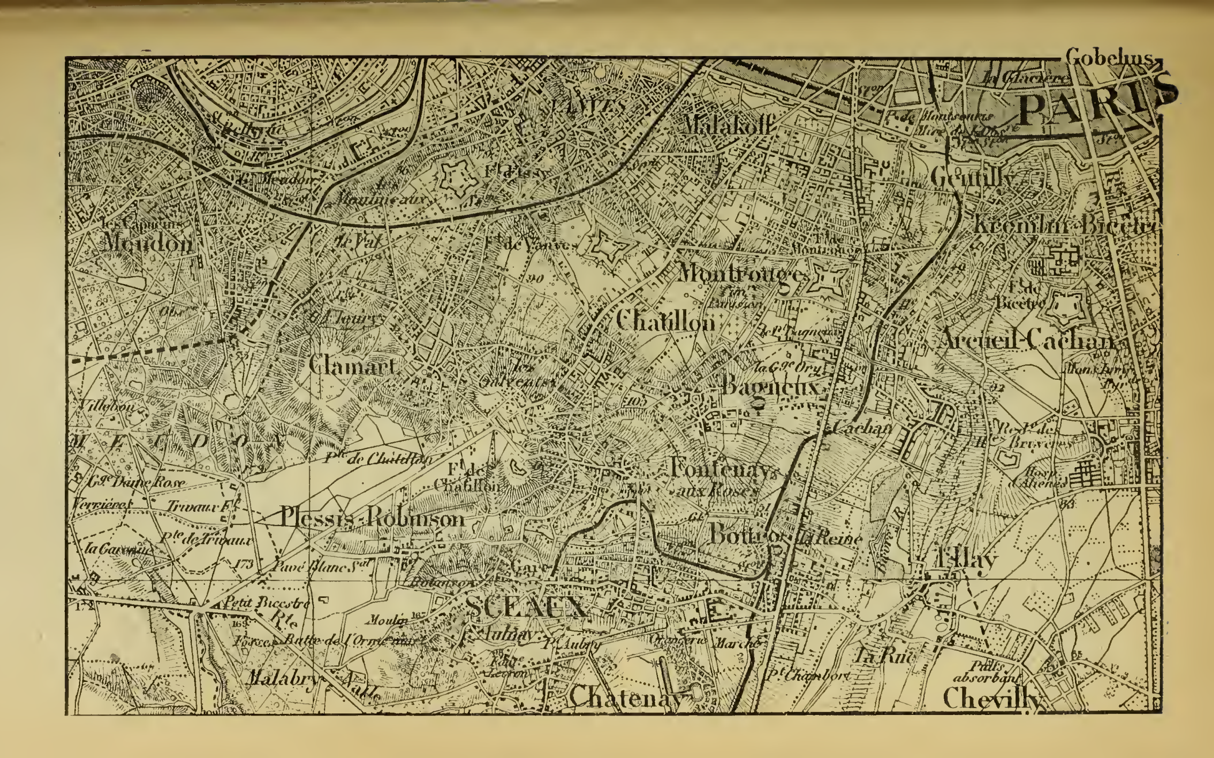
et légitime réputation. La maison de Berthollet était entourée d'un superbe parc confinant à la propriété d'une autre grande illustration scientifique, le géomètre et astronome Laplace, lui aussi membre de l'expédition d'Égypte. Une avenue, une halte du chemin de fer de Sceaux portent le nom de ce grand physicien fils d'un simple cultivateur, devenu membre de l'Académie des Sciences et marquis, de par la Restauration, comme Berthollet était devenu comte de par Napoléon [1]. La résidence de Laplace, le château, appartient à l'un de ses descendants, le comte de Colbert-Laplace.

Le domaine de Berthollet avait été acquis par les Dominicains, ils remplacèrent la demeure du savant par d'immenses constructions édifiées en 1863 pour recevoir l'institution dite Albert-le-Grand, devenue bientôt célèbre par les succès obtenus dans la préparation au baccalauréat et aux grandes écoles, notamment Saint-Cyr.

L'établissement est devenu tristement fameux par le massacre de six Dominicains et de sept serviteurs de la maison en 1871, pendant la Commune. Les Fédérés, installés à Arcueil, les

---

(1) Sur les origines de Laplace, voir le 54e volume du *Voyage en France* (Normandie centrale).



Gobelins
PARIS
Malakoff
Gentilly
Kremlin-Bicêtre
Meudon
Montrouge
Châtillon
Arcueil-Cachan
Clamart
Bagneux
Cachan
Fontenay aux Roses
Plessis-Robinson
Bourg la Reine
l'Hay
SCEAUX
Châtenay
Malabry
Chevilly
La Rue

avaient arrêtés, à leur tête le père Captier, et les avaient enfermés à Bicêtre d'où, le 25 mai, ils furent extraits pour être fusillés. Après la pacification, les Dominicains érigèrent dans le parc un monument représentant le père Captier mourant. Parmi les pères qui avaient illustré l'ordre fut, on le sait, Lacordaire. Il était mort depuis deux ans quand fut ouverte l'école d'Arcueil; sa statue de bronze, œuvre de Bonnassieux, se dressa devant la façade.

L'institution a été fermée à la suppression des congrégations, depuis 1910 elle abrite une succursale de la Caisse des Dépôts et Consignations qui acheta le domaine au Crédit Foncier. Celui-ci s'était fait adjuger la maison d'Arcueil en 1906, les Dominicains se sont réservés les monuments de Lacordaire et du père Captier qui furent enlevés.

La ville, si l'on peut donner ce nom à la longue rue, longtemps tout Arcueil, s'étend de la base de la colline à la Bièvre. L'artère porte le nom d'Émile Raspail; la famille du chimiste a fait d'Arcueil le siège des établissements où sont préparés des produits fameux dans la pharmacopée populaire. Une école a été fondée par elle.

La rue Raspail, surélevée, surplombe l'entrée de la vénérable et belle église que la guerre de

1870 avait saccagée. Celle-ci, aujourd'hui restaurée, mérite d'attirer les visiteurs, car elle conserve intacte sa physionomie de la fin du douzième siècle. C'est une réduction de cathédrale avec ses trois nefs, ses voûtes à nervures, son élégant et précieux triforium porté sur de puissantes colonnes ornées de chapiteaux d'une élégante sobriété ou représentant des personnages. Le monument est inachevé, il n'a pas d'abside, un mur plat ferme le chœur.

Arcueil n'a pas su faire un cadre à ce précieux édifice religieux, un des plus intéressants des environs de Paris. Le portail est en contre-bas de la chaussée, un des flancs est masqué par une odieuse carcasse en charpente de fer servant aux pompiers pour leurs exercices. La place pouvait cependant constituer un aimable décor de petite ville, car le côté opposé à l'église est occupé par un charmant hôtel de ville moderne, de style Renaissance. L'architecte a tiré un parti heureux d'un terrain de forme triangulaire et déclive en élevant dans la partie la plus étroite, pointe dessinée par la jonction de deux rues, une seconde façade, très élégante, surmontée du classique campanile. Un perron permet d'accéder au vestibule d'honneur orné des bustes de Berthollet et de Laplace.

Le carrefour que décore cet édifice moderne possède un vieux et pittoresque logis auquel on donne le nom d'hôtel de Guise, sans pouvoir lui rattacher un souvenir de cette illustre famille princière. C'est un manoir seigneurial dont la conservation est faite pour étonner en ce milieu si profondément transformé. Une façade de brique rose et de pierre blanche patinée par le temps, devenue, de couleurs et de tons, la joie des aquarellistes, est ornée de deux tourelles en poivrière, à demi engagées. Un grand comble de tuiles fanées couvre cette habitation ouvrant sur un jardin à la française.

Arcueil serait déjà digne de visite s'il ne possédait dans l'aqueduc un des monuments les plus remarquables de la région parisienne, qui enlève à cette partie des bords de la Bièvre le caractère morose dû aux ateliers et aux fabriques. Sa longueur, la hauteur de ses arcades, les courbes décrites aux flancs de la vallée, rendent majestueux cet édifice dont les transformations successives sont fort singulières.

J'ai déjà dit, à propos de Rungis, que les Romains avaient capté les fontaines pour en conduire les eaux à Lutèce. Lorsque Marie de Médicis voulut doter d'eau pure son palais du Luxembourg, elle chargea son architecte Jac-

ques Debrosse de reprendre l'œuvre. La vallée de la Bièvre était encore traversée par les ruines de l'aqueduc antique, le même tracé fut choisi, Debrosse établit sa construction sur les fondations des ingénieurs latins et enroba sans doute dans ses propres travaux des débris de murailles, car il reste, sous une de ses arches, des portions très apparentes de l'ouvrage primitif.

L'aqueduc de Louis XIII était de nobles proportions mais peu élevé, six arches au fond de la vallée, trois arceaux sur la rive droite, un autre sur la rive gauche, reliés par des arcatures aveugles en bel appareil. Quand furent amenées à Paris les eaux de la Vanne, l'aqueduc fut encore choisi comme passage de la nouvelle amenée. Mais il était trop bas, d'ailleurs les dimensions de la conduite se trouvaient insuffisantes pour les 130.000 mètres cubes venus des sources champenoises, Belgrand décida de faire porter par le monument de Debrosse les arcades d'un autre aqueduc, hautes de 17 mètres. C'est celui-ci, prolongé sur chaque rive par une longue ligne d'arcades portant le nombre à soixante-dix-sept, qui donne tant de grandeur au paysage. Cependant, malgré sa structure arachnéenne et sa hardiesse, la partie moderne ne saurait rivaliser pour la beauté architecturale avec celle du dix-septième

siècle, elle est construite fort simplement, en meulière de teinte fauve.

Contre une des arches de Jacques Debrosse une porte curieuse de la Renaissance arrondit son plein cintre entre deux belles cariatides supportées par des pilastres à assises vermiculées, ce monument, dont ne parle aucun auteur, est désigné par les cartes postales comme la « Porte du vieux château romain » ! (*sic*). Il s'appuie aux débris très apparents encore de l'aqueduc antique et sert d'entrée à une propriété dont la villa est de fort intéressante physionomie.

Sous l'aqueduc passe la route conduisant à Cachan, village appartenant à la commune d'Arcueil à laquelle il ajoute son nom. Cette sortie est belle. D'un côté, sur la rive gauche escarpée, se dressent les amples constructions d'un orphelinat de filles, qui semble une réplique de l'École Albert-le-Grand ; de l'autre, en bordure d'un parc, les coquets pavillons de brique blanche encadrent portes et fenêtres aux montants de brique rose. C'est la maison de retraite Cousin de Méricourt, dont la disposition et l'aspect font le plus grand honneur aux fondateurs et à l'architecte; mais elle a fait disparaître en partie un des plus beaux parcs des environs de Paris.

Au delà, le paysage s'entr'ouvre; on pénètre

dans Cachan, quartier où aboutit le tramway du Châtelet. Il est peuplé de blanchisseuses dont les ateliers sombres et bas bordent la Bièvre que traversent les arcades rampantes de l'aqueduc du Loing, de si piteux aspect auprès de la longue et haute file des arches de la Vanne. Le blanchissage, industrie principale de la commune, compte une trentaine d'établissements; dans l'ensemble, la blanchisserie est bien moins considérable qu'à Boulogne, mais elle emploie néanmoins un grand nombre d'ouvrières.

A côté des blanchisseurs, à Cachan et à Arcueil, les autres ateliers sont particulièrement voués à des productions se rattachant à la chimie. La fabrique la plus intéressante est celle des produits Raspail, liqueurs, articles de toilette procédant des inventions de François Vincent et ayant pour base le camphre. L'usine s'occupe du raffinage de cette substance aromatique à laquelle le chimiste dut encore plus de popularité qu'à la politique. Près de 200.000 kilos sont chaque année traités à Arcueil.

Parmi les établissements industriels, il faut signaler la préparation de la chicorée, succédané du café, de l'essence de café et des pastilles pour pot-au-feu, qui a fait naître la fabrication des brûloirs à café. Des fabriques de vernis, de toile

cirée, d'encre, de produits pour la lessive, de jouets, deux ateliers d'instruments de précision occupent une main-d'œuvre abondante qui explique la population considérable de la commune et son constant développement. Il est remarquable que, malgré le voisinage de Gentilly, la tannerie et le travail des cuirs ne se soient pas étendus à Arcueil.

Le site, jadis champêtre, où le poète Jodelle fit jouer d'abord les pièces qui furent les premières tentatives de notre art dramatique est donc devenu manufacturier. On y chercherait peut-être en vain le champ que paissait le bouc découvert par des amis de la Pléiade qui le couronnèrent de lauriers pour l'offrir à l'auteur acclamé de *Didon se sacrifiant,* cérémonie imitée du paganisme, dont Ronsard nous a gardé le souvenir dans le *Folastrissime voyage d'Hercueil.*

Entre Arcueil et Gentilly surtout, les traces rustiques ont disparu; les cultures, en dehors de jardins maraîchers où étincellent les cloches de verre, sont souterraines ; ce sont les champignonnières établies dans les carrières abandonnées. Les flancs des coteaux, excoriés par l'extraction de la craie et de l'argile, les bâtisses lépreuses établies au bord de la rivière pour pou-

voir déjeter au courant les issues nauséabondes de la fabrication, font de l'étroit espace compris entre les deux centres un site assez lugubre. Les hautes constructions à claire-voie que l'on rencontre bientôt ne détruisent pas cette impression. Ce sont des tanneries, mégisseries, corroieries, fabriques de cuirs vernis, qui font de Gentilly un des principaux centres français de l'industrie du cuir. Aucune préoccupation architecturale n'a présidé à l'établissement de ces manufactures. Si elles possèdent un outillage perfectionné, leurs abords sont fort désagréables à la vue.

La Bièvre a fait naître ces usines sur tout son cours inférieur; elles sont nombreuses encore dans Paris. Les bords de la minuscule rivière, dans la capitale, appartenaient d'ailleurs à la commune de Gentilly, à qui fut enlevée une partie considérable de son territoire lors de l'annexion des communes suburbaines. Paris est le centre le plus considérable de France pour le travail des peaux, il embrasse toutes les parties de cette grande industrie de première nécessité. Les usines sont naturellement réparties dans la banlieue, la capitale possédant les bureaux et les comptoirs et le marché central des produits. Gentilly, de toutes les communes suburbaines, est celle qui se consacre le plus exclusivement à

la tannerie et à ses dérivés; on y compte plus de vingt établissements occupant des centaines d'ouvriers.

La plupart de ces usines ont sur la Bièvre des installations pour le lavage des peaux. Ce sont des constructions basses, hangars de bois projetant des auvents sur l'étroit et fétide ruisseau. Ces carcasses noires, irrégulières, de physionomie très curieuse, font de ces approches de Gentilly un coin rendu plus pittoresque par le voisinage d'un très ancien logis flanqué de pavillons carrés, et coiffé d'un très grand comble ayant de loin l'aspect d'un manoir féodal. De près, c'est une construction bien misérable, mais elle dut avoir quelque splendeur, à en juger par la façade sur le jardin. Des tanneries entourent ce vétuste manoir, peut-être contemporain de Diane de Poitiers à qui la tradition attribue une résidence dans ce village jadis si gracieux, aujourd'hui souillé par l'industrie.

En dehors des peaux et des commerces annexes, Gentilly, comme Arcueil, a de nombreuses blanchisseries. Un écriteau relevé près de la Bièvre nous l'indiquerait; il offre la location de « logements pour blanchisseurs ». Il faut signaler encore une fabrication bien particulière, celle du pain d'épices; l'usine située

aux confins de Montrouge est celle d'une marque réputée.

L'agglomération, bourg plutôt que ville, est de médiocre intérêt; elle renferme cependant une église méritant une visite — lorsque la porte en est ouverte. Les parties les plus anciennes, remontant au treizième siècle, disent l'antiquité de ce village grandissant rapidement, malgré sa double amputation, celle de la partie annexée au XIIIe arrondissement de Paris, celle plus récente du Kremlin et de Bicêtre devenus commune autonome.

Bicêtre, dont le nom évoque tant de misères physiologiques et de si monstrueux souvenirs, appartint en effet à Gentilly jusqu'en décembre 1896. Il n'y avait sous ce nom aucun village, mais seulement l'immense asile d'aliénés et asile de vieillards qui domine et écrase tout le paysage. Sur le revers opposé du coteau, la route de Fontainebleau, jadis bordée de rares maisons, dont un groupe prit le nom de Kremlin, sans doute enseigne d'auberge, est devenue un boulevard populeux où les constructions se soudent en interminables rangées. La population, ayant dépassé celle du centre communal, a demandé sa séparation et s'est constituée en commune. C'est le Kremlin-Bicêtre, centre le plus populeux, mais

le moins intéressant du canton de Villejuif. Ni ville, ni bourg, ni village, mais les rêves d'avenir sont révélés par le monumental hôtel de ville, un des plus vastes de la banlieue, inauguré en 1903.

De pauvres quartiers, incomplètement bâtis, et dont quelques-uns rêvent déjà leur autonomie municipale, avoisinent cette monumentale mairie qui touche au mur d'enceinte de l'hospice, jadis cause d'effroi pour le public par l'horreur du traitement infligé aux aliénés, jusqu'à l'intervention du Dr Pinel, la monstruosité du régime de la prison occupant une partie des bâtiments, les légendes tragiques répandues sur ce séjour infernal. Là fut détenu le marquis de Sade, qui avait fait de sa maison d'Arcueil le théâtre de ses crimes érotiques ; là fut essayée, pour la première fois, la guillotine. Sous la Révolution, en septembre 1792, une partie des prisonniers furent massacrés. Histoire et légendes s'accordent pour faire de l'ancien Bicêtre un lieu d'indicibles souffrances. La description en a été faite bien souvent, des écrivains se sont complu à décrire ces horreurs, notamment La Bédollière, dont les curieuses descriptions de Paris ont été si fréquemment démarquées et plagiées.

L'hospice compte pour un cinquième dans la

population de la commune [1], qui est surtout composée de la route de Fontainebleau, large mais sordide avenue dans la traversée de la zone militaire, artère faubourienne grouillante d'animation plus loin où, sous les ombrages de tilleuls argentés, se tient un marché d'interminable longueur. On trouve de tout sous l'abri de toile formant galerie : comestibles, vieux habits, ferraille, plants d'arbustes...

Peu d'industrie au Kremlin, la commune participe avec celle de Gentilly à la fabrication des cuirs vernis, une usine produit les tubes sans soudure. L'élevage des porcs s'y fait en grand, à l'aide des déchets de cuisine ramassés à Paris par les chiffonniers et certains commerçants. Je ne sais où en est cet élevage aujourd'hui, mais je retrouve dans mes notes, recueillies vers 1900, des détails sur un établissement créé par un éleveur de Seine-et-Marne.

La porcherie, établie par celui-ci au Kremlin, renfermait alors 300 porcs, nourris à l'aide des eaux grasses, croûtes et autres détritus de cuisine fournis par quatre lycées de Paris. Ces débris, amenés chaque jour, étaient soumis à la

(1) En 1911 le Kremlin-Bicêtre avait 14.907 habitants et l'hospice renfermait 3.056 hospitalisés, vieillards ou aliénés.

cuisson par la vapeur en les mélangeant à 200 kilos de drèche de maïs qui, en cuisant, triplent de volume. Des pommes de terre complètent la nourriture.

Les porcs sont logés dans des cases où ils ont pour litière des copeaux de bois. Ils ne sont amenés à la porcherie, c'est-à-dire à l'établissement d'engraissement, qu'après une existence assez agitée déjà. Les cochons de lait sont achetés en Normandie, à l'âge de deux mois ou deux mois et demi, et vendus aux chiffonniers de Paris qui, pendant trois mois, les nourrissent avec le produit de leur cueillette dans les poubelles, ils les revendent alors à la porcherie. Celle-ci se borne donc à les engraisser. L'établissement dont on me fit le tableau recevait 1.200 porcs dans l'année, il les revendait alors qu'ils pesaient 110 kilos au prix moyen de 1 franc le kilo. Le chiffre des ventes atteignait ainsi 132.000 francs, tandis que l'achat et les frais généraux ne dépassaient pas 60.000 francs.

J'ignore si cette porcherie est une des deux figurant aujourd'hui au Bottin, le nom que l'on me donna n'est pas sur cet annuaire. Le même industriel, me dit-on, avait comme production accessoire la graisse pour parfumerie à bon marché obtenue par le traitement des détritus

animaux qu'apportent les chiffonniers, si nombreux sur les terrains de la zone militaire.

La route de Fontainebleau s'élève, toujours bordée de maisons, sur les pentes qui portent le fort de Bicêtre, lourdement campé. Aux abords du fort, quartier dit l'Ane-Vert, elle quitte le territoire du Kremlin pour celui de Villejuif. La large chaussée est ici encore la principale artère de ce bourg dont l'agglomération primitive est à l'écart. La population se porte sur cette voie jadis bordée seulement de quelques auberges de rouliers. Le lieu est assez morose, de vieux logis aux murailles enduites de plâtre, des toits moussus contrastent avec de hautes maisons modernes que la facilité d'accès par les tramways a fait naître.

L'ancien village, vu de loin, a quelque apparence grâce à la haute tour de son église, mais rien n'y attire le visiteur. Ses principaux édifices sont le bel hospice Debrousse et un vaste et remarquable asile d'aliénés. Ici encore les hospitalisés comptent pour près d'un cinquième dans la population (1).

Villejuif, plus même que le Kremlin, se livre à l'engraissement des porcs, une dizaine d'éta-

(1) 8.671 habitants dont 1.516 dans les deux asiles (1911).

blissements existent sur son territoire, la plupart se consacrent en même temps à la fonte de la graisse.

Ce chef-lieu de canton d'une triste zone de banlieue est à la lisière des terrains de grande culture et des pépinières de l'Hay et de Chevilly. Lui-même a quelques vastes fermes dont une, sur le chemin d'Arcueil, dut être le séjour de quelque gentilhomme campagnard. Le corps de logis aux grands combles, aux belles fenêtres mansardées qu'avoisine une forte tour ronde, peut-être colombier féodal, est un vestige de résidence seigneuriale rustique, bien rare dans le voisinage immédiat de la capitale.

En dehors de ce vénérable logis rien ne retient l'attention dans ce bourg où l'on se croirait si loin de Paris. Au cimetière un monument rappelle les combats sanglants de 1870, alors que Villejuif formait le réduit d'une position flanquée par les redoutes du Moulin-Saquet et des Hautes-Bruyères.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrés à la description des sites et des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

*

R

S

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

IV. — Saint-Cloud et Ville-d'Avray

V. — La vallée de Sèvres et les bois de Meudon

VI. — La manufacture de Sèvres

VII. — Boulogne et ses blanchisseries

VIII. — D'Issy-les-Moulineaux a Vanves

IX. — De Vanves au plateau de Chatillon

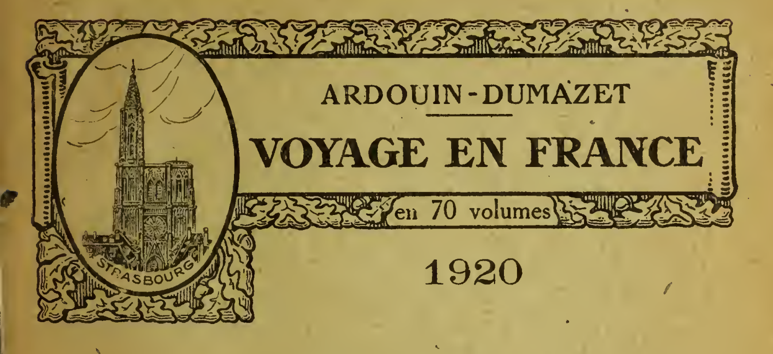
X. — Rosati, Félibres et Robinsons

XI. — Le val d'Aulnay

XII. — Le plateau de Rungis

XIII. — Aux bords de la Bièvre

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG



Description complète de la France, en 70 volumes, dont 67, consacrés à la Province et 6 à l'Alsace-Lorraine, ont paru ou sont sous presse ; les autres, consacrés à Paris, sont en préparation.

(Quatorze volumes décrivent les départements envahis.)

Volumes in-12 de 300 à 500 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **4** *fr.* **50.** — *Élégamment relié,* **6** *fr.*

La Guerre n'a pas enrayé le succès du **Voyage en France.**

La Patrie devenant plus chère à ses enfants, ceux-ci ont voulu la mieux connaître, et c'est aux livres de M. Ardouin-Dumazet qu'ils ont recouru. Aucun ouvrage ne saurait leur être comparé, pour l'étendue, l'ampleur, la variété et la vérité des descriptions. C'est un véritable monument élevé à la France, œuvre de trente ans de patientes explorations, œuvre profondément personnelle accomplie sans défaillance, par un écrivain qui s'est imposé de parler seulement de ce qu'il a vu. Et il voulut tout voir.

Le **Voyage en France** sera d'autant plus précieux désormais qu'il évoque, au milieu des ruines de nos départements de l'Est et du Nord ravagés par la barbarie germanique, ce que furent ces pays si vivants et si riches. Les volumes consacrés à ces régions sont et seront conservés dans leur forme primitive pour rappeler ce qu'étaient ces régions avant l'effroyable cataclysme. L'auteur s'est borné, au fur et à mesure des rééditions, à donner un court historique des événements qui se sont déroulés dans la partie de territoire à laquelle le

volume est consacré. C'est ainsi que les principaux actes de la bataille de la Marne sont dès maintenant rappelés dans la 42e série (le Valois) et la 43e (la Brie).

Il en est de même pour les événements de guerre en Alsace et en Lorraine. L'étendue de ces pages nouvelles a amené le dédoublement des trois séries qui furent consacrées aux ***Provinces perdues,*** titre sous lequel parurent, en 1907, les volumes sur la Haute-Alsace, la Basse-Alsace et la Lorraine messine, que M. Ardouin-Dumazet avait pieusement voulu faire entrer dans le *Voyage en France.* Ces pays sont revenus à la Patrie française, ils conservent leur place dans l'ensemble, mais sous un autre titre : **Les Provinces délivrées,** et sont désormais répartis en six volumes : 48e et 60e, 49e et 61e. 50e et 62e.

Ce n'est pas la seule modification qu'ait subie notre publication. Celle-ci ressemble bien peu à ce qu'elle était au début et a dépassé pour l'étendue toutes les prévisions. Les premiers livres, en effet, étaient simplement la reproduction d'études publiées dans le journal le *Temps* et conçues sur un thème imposé par ce journal ; il s'agissait de faire un tableau de l'état économique du pays vers 1890. M. Ardouin-Dumazet, rompant avec le moule habituel, tenta de faire avant tout œuvre littéraire ; il tissa en quelque sorte les notions économiques et sociales dans des descriptions pleines de couleur et de vie, avec un sens remarquable des paysages et des intérieurs.

Cette forme nouvelle fut une révélation ; les lecteurs du grand journal parisien n'ont pas oublié le succès qu'ils firent à cette rubrique « **Voyage en France** ». La maison Berger-Levrault eut l'idée de recueillir ces études éparses et de les réunir en volumes. Sous cette présentation, le succès ne fut pas moins vif : trois éditions successives des premières séries ont été épuisées.

Les raisons qui avaient amené le directeur du *Temps* à confier ces études à M. Ardouin-Dumazet — approches du renouvellement des traités de commerce — ayant cessé, la publication fut interrompue. Les éditeurs songèrent alors à la faire poursuivre, sur un plan moins étroit que celui imposé par les nécessités du journal. Au lieu de s'appliquer à quelques régions types, le **Voyage en France** devait être désormais un tableau complet de notre pays. Les 3e et 4e séries, consacrées aux îles de l'Océan, donnaient déjà une physionomie tout autre à l'œuvre ; la méthode fut poursuivie à partir des 9e et 10e séries. Dès lors, l'ouvrage prit une large envergure ; l'écrivain eut le courage et la probité de reprendre les séries jugées incomplètes. Il a refait, à vingt ans d'intervalle, l'exploration méthodique des contrées déjà parcourues ; pèlerin passionné, il les a visitées en itinéraires plus serrés et a rapporté de ces visites une abondante moisson nouvelle. Ainsi, la Bretagne, qui comprenait, au début, une partie de la 3e série et les 4e et 5e, a été dotée de trois nouveaux volumes, 51, 52 et 53 qui furent presque aussitôt réédités. Les deux premières séries ont été refondues, donnant matière à une 56e nouvelle. Les livres sur la région lyonnaise et les Alpes ont été accrus déjà d'un 57e, et

des pages en préparation augmenteront d'un volume les séries consacrées à la zone frontière de la Suisse et de l'Italie à la Méditerranée. Ce sera le 66e.

La Provence littorale (13e série) a fourni les éléments d'une 55e série comprenant uniquement les Maures, l'Esterel et les rivages des Alpes maritimes, dont le succès a été s'il se peut plus éclatant. Et nos départements du Nord eux-mêmes, à qui manque parfois l'intérêt pittoresque, ont procuré la matière de trois beaux livres au lieu des deux primitifs : un 38e comprend l'Artois, le Boulonnais et les autres petits pays qui constituèrent le Pas-de-Calais.

Depuis longtemps l'auteur projetait d'accroître les pages consacrées à la Normandie (6e série). Le travail est achevé. Une 51e série était prévue, cela n'a pas suffi, il fallut encore un volume devenu le 63e de la collection. (Ces trois séries sont en composition.)

En dehors de ces livres nouveaux, beaucoup d'autres ont été considérablement accrus; ainsi la 27e série (Bourbonnais et Haute-Marche); la 26e (Berri), la 28e (Limousin) et les rééditions en préparation : 11e, 34e, 36e, 37e, 12e, 11e comportent tant de pages nouvelles qu'elles constituent en grande partie des œuvres inédites que voudront posséder les lecteurs des séries primitives. La carte jointe a cette notice indique par un grisaillé tous les volumes ainsi refondus.

Pareil dédoublement avait été envisagé pour la Lorraine. Le brusque épanouissement du bassin minier de Briey et les progrès de l'industrie dans les Vosges ayant amené M. Ardouin-Dumazet à reprendre la 22e série pour la compléter, les nouveaux chapitres furent si étendus que le volume dut être divisé à son tour. Une nouvelle 22e série est uniquement consacrée au département de Meurthe-et-Moselle et à la partie de la Meuse qui comprend la Woëvre et l'ancien Luxembourg français; elle a reçu pour titre : ***Lorraine Centrale (Plateau Lorrain).***

Au département des Vosges et à la partie vosgienne de l'arrondissement de Lunéville, en Meurthe-et-Moselle, est consacrée une 59e série sous le titre ***Les Vosges***. Ces deux volumes étaient écrits sur place dans les deux mois qui précédèrent la guerre. Par une sorte de prescience, l'auteur venait de parcourir à nouveau tous ces pays auxquels le grand drame allait donner une sanglante illustration.

La Guerre avait entravé la composition des trois derniers volumes, consacrés à la banlieue immédiate de Paris. Ces trois séries 64e, 65e et 66e sont actuellement sous presse. Elles achèvent cette vaste description de la France que compléteront plusieurs volumes en préparation sur Paris.

Si M. Ardouin-Dumazet, tout entier à son œuvre, n'a pas cherché à la faire connaître par la grande publicité, les distinctions ne lui ont pas manqué. A deux reprises le **Voyage en France** a été couronné par l'Académie française. La Société des Gens de Lettres lui a accordé le prix du Président de la République à la première attribution de cette récompense. Le Touring-Club ayant à décerner pour la première fois, en 1904, un prix destiné à favoriser les voyages en France, le

lui accorda. *Nul*, disait le rapporteur, *ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

La Société nationale, aujourd'hui Académie d'Agriculture, donna, en 1904, sa médaille d'or au **Voyage en France**; le rapport s'exprimait ainsi :

Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.

L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition ; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps ; le style est alerte, plein de couleur.

La Société de géographie commerciale de Paris, attribuant sa médaille de France a M. Ardouin-Dumazet, expliquait ainsi son choix :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son* **Voyage en France**, *œuvre encore inachevée, sans doute; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de

géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la *Société de géographie de Paris* l'avait dit en lui attribuant le prix Félix-Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Le supplément du *Nouveau Larousse illustré*, dans les colonnes consacrées à la France, disait du **Voyage en France** :

Il constitue un tableau magistral du sol français, de ses beautés naturelles, de ses richesses et du développement de son industrie. Ce n'est ni un guide à travers la France, ni un livre de pure géographie, mais un ouvrage d'une lecture attrayante, intéressant pour les lettrés.

Parmi les autres distinctions accordées au **Voyage en France** il faut signaler encore la médaille de la Société de géographie de Marseille pour les séries 12 et 13, « constituant le meilleur ouvrage sur la Provence ».

Voici les sommaires des 66 volumes parus, sous presse ou en préparation :

1re Série : MORVAN, VAL DE LOIRE ET SOLOGNE (5e édition très accrue). Le flottage en Morvan — à travers le Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — les Vaux d'Yonne — les Vaux de la Nièvre et Guérigny — le Nivernais pastoral : les Amognes — le Nivernais pastoral : le Bazois — la vallée inférieure de l'Aron — le val de Loire et Nevers — du Donziois au Val de Loire — la Puisaye — Briare et Gien — le Gâtinais orléanais — en Gâtinais français — le safran en Gâtinais — Orléans — le Val de Loire orléanais — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne. — 420 pages et 20 cartes.

2e Série : BEAUCE, PERCHE ET MAINE (3e édition très accrue). — Les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — la Beauce dunoise — le Perche-Gouët — le Perche aux bons chevaux — le Percheron en Amérique — le grand Perche — la foire aux chevaux de Longny — le Saosnois — le Mans et la haute Sarthe — la Sarthe et les Alpes mancelles — la Champagne mancelle — du Belinois à la Braye — de la Charnie aux Coëvrons — le Désert du Maine — Laval et Port-du-Salut — Mayenne et la Rivière — chez les Chouans — les mines d'or dans la Mayenne — de la Mayenne à l'Ernée — le petit Maine et le Passais — la Mayenne angevine — en Craonnais. — 400 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 56e série : Les Châteaux de la Loire.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'*Académie française, *dès leur apparition; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : BRETAGNE I : LES ILES DE L'ATLANTIQUE (3e édition complétée). — *D'Arcachon* (*île aux Oiseaux*) *à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la presqu'île d'Arvert et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — le nord de l'île d'Oleron — la côte sauvage d'Oleron — au sud d'Oleron — après vingt ans — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — le Fier d'Ars — le chemin de fer de l'île de Ré — l'île d'Yeu — dans la Fouras d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer — le Palais — à travers Belle-Isle. — 318 pages avec 13 cartes et 4 cartes hors texte.

4e Série : BRETAGNE II : LES ILES DE L'ATLANTIQUE (3e édition). — *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest — Brest et le « Borda » — la pointe de Penmarc'h. — 376 pages avec 27 cartes.

5e Série : BRETAGNE III (4e édition accrue et transformée). — *Haute-Bretagne intérieure.* — Rennes — l'université agricole de Rennes — Vitré et le Vendelais — Fougères et le Désert — le Couesnon et le pays de Coglès — de l'Ille à la Rance — entre la Rance et le Meu — autour de Châteaubriant — de l'Erdre à la Vilaine — la forêt de Brocéliande — les lacs de l'Erdre — Grand-Jouan et la Meilleraye — d'Ancenis à Clisson — le lac de Grand-Lieu — du Sillon de Bretagne aux landes de Lanvaux — autour des landes de Lanvaux — en Porhoët — en Penthièvre — du Turnet-Gouët en Porhoët — aux sources de l'Oust et du Gouët — le Méné. — 422 pages avec 21 cartes et une carte hors texte.

Le littoral est décrit dans les séries 51 et 52 ; la Basse-Bretagne dans la 53e série.

6e Série : NORMANDIE I : PARTIE OCCIDENTALE (Dédoublement de la 6e série primitive très accrue). *Avranchin, Cotentin, Bessin, Bocage.*

— En Avranchin — une ville de chaudronniers — la Suisse normande — des Vaux-de-Vire aux landes de Lessay — la côte de la Déroute — le Penesme et le duché de Coigny — du Penesme au val de Saire — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — de l'Hiémois à l'Houlme — région industrielle de Flers — du Passais au Bocage — bocage Normand.

En préparation sous sa forme nouvelle. Les éditions primitives de la 6e série, dont il reste quelques exemplaires, comprennent toute la Normandie.

La NORMANDIE CENTRALE (54e série) et la NORMANDIE ORIENTALE (HAUTE-NORMANDIE) [63e série] figurent plus loin à leur ordre.

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE (3e édition très accrue). — Le Mont-d'Or lyonnais — entrée à Lyon par la Saône — le paysage lyonnais — rôle social de Lyon — la presqu'île lyonnaise — la rive droite de la Saône — la Croix-Rousse — les Brotteaux et la Guillotière — Lyon industriel et commercial — le camp retranché de Lyon — des Balmes viennoises à la Bourbre — la plaine du Dauphiné — Vienne — de la Côte-Rôtie au Mont Pilat — l'Yzeron et le Garon — les monts du Lyonnais : I. De Givors à Chazeilles — les monts du Lyonnais : II. Entre l'Yzeron et la Brevenne — la vallée de la Brévenne — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Amplepuis — Thizy et Cours — la haute vallée d'Azergues — autour du Saint-Rigaud — la plus belle lieue de France — le Bas-Beaujolais viticole — le Haut-Beaujolais viticole — Beaujeu, Belleville et la foire de Montmerle — Ars et Trévoux — en Dombes — de Bourg en Valbonne. — 582 pages avec 30 cartes.

8e Série : RÉGION DU HAUT-RHONE : LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER (3e édition très accrue). — La Hollande en Dauphiné — l'isle de Crémieu — le Rhône en Bas-Bugey — l'Albarine et la cluse des Hôpitaux — du Bugey en Revermont — la cluse de Nantua — une ruche industrielle : Oyonnax — la Bienne et Saint-Claude — la Valserine et la perte du Rhône — le pays de Gex — le Valromey — les lacs du Bas-Bugey — de Pierre-Châtel au Mont-du-Chat — le Guiers et le lac d'Aiguebelette — Chambéry et Aix-les-Bains — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — la vallée de Thônes et la vallée des Dornes — de Semine en Bornes — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le « sault » du Rhône — le Rhône de Lyon à Valence — le Rhône de Valence à la Mer — en Camargue : les Saintes-Maries-de-la-Mer — en Camargue : le vignoble et les troupeaux. — 505 pages avec 34 cartes.

9e Série : GRAISIVAUDAN ET OISANS (3e édition refondue). — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône aux Terres-Froides — la Bièvre et la Valloire — Voiron — le Massif de la Grande-Chartreuse — Grenoble — l'industrie grenobloise — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — les gorges de la Romanche — en Oisans — en Graisivaudan (rive gauche) — d'Allevard en Graisivaudan occidental — le Bas-Graisivaudan — la grande Noyerai — les Quatre-

Montagnes — Saint-Marcellin et le Royannais — Saint-Antoine et le plateau de Chambaran — de Chambaran au Plateau Viennois. — 396 pages avec 25 cartes.

Voir aussi la 57e série : Bas-Dauphiné, Comtat-Venaissin.

10e Série : LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au Mont-Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 26 cartes.

Ce volume sera complété et dédoublé pour fournir en partie le texte de la 66e série

11e Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

Une partie de ce volome est passée à la 57e série. Les passages détachés seront remplacés dans une future réédition par de nouveaux et importants chapitres sur les Cévennes.

12e Série : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

Ce volume, qui doit recevoir d'importantes additions, sera ultérieurement augmenté et divisé en deux parties : 12e série Alpes de Provence ; 67e Alpes Cottiennes et Alpes Maritimes.

13e Série : LA PROVENCE MARITIME (2e édition de l'ancienne 13e série dédoublée par la 55e série : Côte-d'Azur). — I. *Région marseillaise* — Aux bouches du Rhône — la petite mer de Berre — les bourdigues de Caronte — la côte occidentale de la petite mer — le massif de l'Estaque — le canal de Marseille au Rhône — de Roquefavour au

Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux Cabanons — de la Ciotat aux Calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles — les Isles d'Or : Bagau, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — du Grapeau à la Sainte-Baume — de la Sainte-Baume à l'Huveaune. — 419 pages avec 27 cartes.

La Côte d'Azur est décrite dans la 55e série.

Ces deux volumes (12 et 13) et la 55e série ont obtenu la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

14e Série : **LA CORSE** (3e édition). — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : **LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE.** — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — la Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

Cette série doit être profondément modifiée par suite du passage de plusieurs chapitres aux 56e, 2e et 54e séries. D'autres chapitres remplaceront ceux qui furent ainsi distraits des éditions primitives.

*

17e Série : LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE. — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

Annexe : LE VERMANDOIS ET LA BATAILLE DE LA SOMME.

La prochaine réédition de ce volume aura pour seul titre Vexin, Basse-Picardie, les chapitres sur la Normandie passant à la 63e série.

18e Série : LA FLANDRE. — Le vieux Lille — le nouveau Lille — l'industrie lilloise — mœurs lilloises — Roubaix et Tourcoing — Roubaix et ses satellites — Tourcoing et le Ferrain — les villes industrielles de la Lys — le val de Lys — petits pays de la Flandre wallonne — la Flandre guerrière — Bailleul et ses dentellières — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues. — 372 pages avec 21 cartes.

19e Série : HAINAUT ET CAMBRÉSIS. — Douai et l'Escrebieux — de la Scarpe à Orchies — l'agriculture dans le Nord — de la Scarpe à l'Escaut — Valenciennes — le pays noir d'Anzin — en Ostrevent — Cambrai et le Cambrésis — la plus grande sucrerie du monde — la source de l'Escaut — Caudry et le canton de Clary — la vallée de la Selle — la forêt de Mormal — la vallée de la Sambre — aux champs de Malplaquet — le rayon industriel de Maubeuge — de la Sambre à la Solre — de la Solre à l'Elpe-Majeure — les fagnes de Sains — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 390 pages avec 29 cartes.

Voir aussi la 58e série : Boulonnais et Artois.

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — de l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — De Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres

— du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e SÉRIE : **LORRAINE CENTRALE.** — Le Luxembourg français — entre la Chiers et l'Orne lorraine — Longuyon et Longwy — à travers le bassin de Longwy — le Jarnisy et le bassin de Briey — la découverte du bassin de Briey — à travers le bassin de Briey : région de la Mance — à travers le bassin de Briey : régions de l'Orne et de Landres — la Woëvre — l'agriculture en Woëvre — du Rupt de Mad à la Moselle — la métallurgie et le bassin minier de Nancy — Nancy — les industries nancéiennes — retour à Nancy (1904-1914) — l'école forestière — Toul et le pays de Haye — de Toul à Thiaucourt ; le vignoble lorrain — le Vermois, le Saulnois et Lunéville — le Xaintois — de Roville à Gerbéviller. — 349 pages avec 18 cartes et 2 cartes hors texte.

Les réimpressions de ces 6 séries (17 à 22) auront chacune un supplément consacré aux événements de guerre survenus de 1914 à 1918 sur le territoire décrit.

23e SÉRIE : **PLAINE COMTOISE ET JURA.** — Les vanniers de Fays-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le Pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e SÉRIE : **HAUTE-BOURGOGNE.** — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'or — la côte dijonnaise — la côte Nuits et Citaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon-Pays — Châlon-sur-Saône — et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhannaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e SÉRIE : **BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS.** — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — de l'Oreuse à l'Orvanne — le pays d'Othe — le Tholon et l'Ouanne. — 367 pages avec 24 cartes.

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES

DU

Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Sologne.
2. Beauce, Perche et Maine.
3. Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique : I. *De la Loire à Belle-Isle.*
4. Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.
6. Normandie : I. *Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Hte Normandie, Pays de Caux.*
7. La Région lyonnaise.
8. La Région du Haut-Rhône : *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.
13. Provence maritime : I. *Région marseillaise.*
14. La Corse.
15. Les Charentes et la Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18. Nord : I. *Flandre.*
19. Nord : II. *Hainaut et Cambrésis.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Le Haut-Languedoc.
39. Pyrénées orientales.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées occidentales.

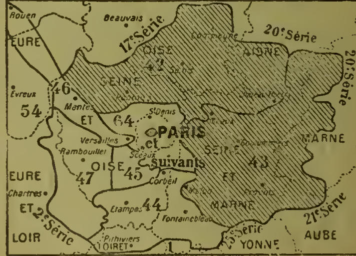
RÉGION PARISIENNE

42. — I. *Nord-Est :* Le Valois.
43. — II. *Est :* La Brie.
44. — III. *Sud :* Gâtinais français et Haute-Beauce.
45. — IV. *Sud-Ouest :* Versailles et le Hurepoix
46. — V. *Nord-Ouest :* La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47. — VI. *Ouest :* L'Yveline et le Mantois.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48 et 60. — Haute-Alsace.
49 et 61. — Basse-Alsace.
50 et 62. — Lorraine.

Région Parisienne



51. Bretagne
52. — V. *Iles e*
53. — VI. *Bass*
55. La Prove
56. Tourain
57. Bas-Dau
58. Nord : II.
59. Les Vosg



(Les volumes présentés avec des hachures sont ceux qui ont été refondus ou profondément modifiés.)

...toral breton de l'Atlantique.
...de la Manche.
... intérieure.
...ritime : II. *La Côte d'Azur.*
...ou (*Les châteaux de la Loire*).
...omtat-Venaissin.
...ais et Artois.

Volumes en préparation :

Normandie. — 6e *Normandie occidentale ;* 54e *Normandie centrale ;* 63e *Normandie orientale.*
64, 65 et 66. Banlieue de Paris.
67. Alpes cottiennes et Alpes maritimes.
68 à 70 et suivants : Paris.

26e Série : BERRY ET POITOU ORIENTAL (2e édition complétée. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — Au centre mathématique de la France — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée de Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse — la châtaigneraie berrichonne — 391 pages avec 28 cartes.

27e Série : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE (2e édition complétée). — Du Nivernais en Bourbonnais — autour de Moulins — la Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — les monts de la Madeleine — Vichy et Cusset — la Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — Souvigny, les côtes Matras et la Sioule — de la Sioule à la Bouble — les houillères de Commentry — la forêt du Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — Guéret et les deux Creuse — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 383 pages avec 17 cartes.

28e Série : LIMOUSIN (2e édition très accrue). — La Basse-Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — entre Poitou et Périgord — la Chine du Limousin — la haute-Vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — les châteaux d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle — les chemins de fer électriques de la Haute-Vienne — Vézère, Corrèze et Dordogne — la Dordogne et la Luzège. — 426 pages avec 24 cartes.

29e Série : BORDELAIS ET PÉRIGORD (2e édition complétée). — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — les Graves de la Garonne — la Double — autour de Bergerac — Entre la Dronne et la Nizonne — Périgueux et le Périgord Blanc — truffes et trufficulture — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais et Brantôme — Nos aïeux préhistoriques — en Sarladais — le Périgord noir. — 423 pages avec 31 cartes.

30e Série : GASCOGNE. — De Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan

et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Marenne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e SÉRIE : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32e SÉRIE : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Ségala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33e SÉRIE : BASSE-AUVERGNE (2e édition complétée). — Combrailles d'Auvergne et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — de Montferrand au puy de Dôme — dans les monts Dômes — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — les couteliers de Thiers — en Livradois — du Livradois en Forez — du Cher à la Sioule. — 377 pages avec 26 cartes.

34e SÉRIE : VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan du Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

La prochaine réédition sera profondément remaniée.

35e SÉRIE : ROUERGUE ET ALBIGEOIS. — La Basse-Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et

ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36e Série : CÉVENNES MÉRIDIONALES. — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Satendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

Une nouvelle édition accroîtra considérablement ce volume.

37e Série : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38e Série : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauraguais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39e Série : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Livia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40e Série : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie. — 345 pages avec 23 cartes.

41e Série : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de

Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la Basse-Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Billh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

RÉGION PARISIENNE :

42e Série : I. NORD-EST : LE VALOIS (2e édition complétée). — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 395 pages avec 21 cartes.

Annexe : LE VALOIS ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

43e Série : II. EST : LA BRIE (2e édition complétée). — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages avec 23 cartes.

Annexe : LA BRIE ET LA BATAILLE DE LA MARNE.

44e Série : III. SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE. — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontainebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la Forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes. — 428 pages avec 19 cartes.

45e Série : IV. SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX. — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et

économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde. — 359 pages avec 15 cartes.

46e Série : V. NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS. — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime. de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie. — 366 pages avec 17 cartes.

47e Série : VI. OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS. — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerais — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu. — 351 pages avec 15 cartes.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48e Série : HAUTE-ALSACE. I. — La trouée de Belfort et la vallée de la Largue — le Jura alsacien — le Rhin — Mulhouse — le coton à Mulhouse — industries mulhousiennes — les œuvres sociales de Mulhouse — Altkirch et l'Ill — l'Ochsenfeld et la Doller — vallée de la Thur — la vallée de Saint-Amarin — Soultz et Guebwiller — le ballon de Guebwiller — 272 pages avec 12 cartes.

La 48e série, 2e partie : Haute-Alsace, II, devient la 60e série.

49e Série : BASSE-ALSACE. I. — Du Haut-Kœnigsbourg à Schlestadt — la Mésopotamie d'Alsace — Strasbourg — Strasbourg : la Cathédrale, la Vie économique — autour de Strasbourg — la Vallée de la Bruche — Schirmeck et le Donon — le Ban-de-la-Roche — le Champ-du-Feu et les Schlitteurs — du val de Villé à Barr — Sainte-Odile — de l'Ehn à la Mossig — le Kochersberg. — 272 pages avec 13 cartes.

La 49e série, 2e partie : Basse-Alsace, II, devient la 61e série.

50e Série : LORRAINE DÉLIVRÉE. I. — *Les Petites Vosges et la Sarre.* — Le pays de Dabo — de la Zorn à la Sarre — les forêts d'Abreschwiller — la Sarre blanche — la Sarre rouge — Sarrebourg et Fénétrange

— Phalsbourg — les Verreries des Petites Vosges — les forges de Mouterhouse — la pisciculture dans la Zinsel — le pays de Bitche — Sarreguemines — Sarralbe, l'Albe et la Rode — de la Sarre au Warndt — Forbach et Stiring-Wendel — le champ de bataille de Spicheren — la première amputation de la Lorraine, le Sargau — Sarrelouis toujours française — Sarrebruck et les pays de la Sarre. 316 pages avec 19 cartes.

La 50e série, 2e partie : Lorraine délivrée, devient la 62e série.

51e Série : BRETAGNE IV. — *Littoral breton de l'Atlantique.* — Nantes — le rôle économique de Nantes — la Loire maritime — la côte de Retz et Pornic — la baie de Bourgneuf — de Saint-Nazaire au pays de Guérande — le trait de Penbé et la Vilaine — l'estuaire de la Vilaine — l'estuaire de Pénerf, Vannes et le Morbihan — Auray et Carnac — l'estuaire d'Etel et la mer de Graves — Hennebont et Lorient — la Laita et la rivière Belon — de l'Aven à l'Odet — les côtes de Cornouaille — le raz de Sein et la baie de Douarnenez — au Menez-Hom — Brest et sa rade — de l'Elorn à la presqu'île de Crozon — de l'Atlantique à la Manche. — 406 pages avec 32 cartes.

Voir les 3e, 4e et 5e séries.

52e Série : BRETAGNE V. — *Iles et littoral de la Manche.* — L'Aber-Benoît et l'Aber-Vrac'h — la grève de Goulven — Saint-Pol-de-Léon et l'île de Siec — Roscoff et l'île de Batz — Morlaix et son archipel — Primel et Saint-Jean-du-Doigt — Locquirec, la Lieue de Grève et le Guer — Lannion et les Sept-Iles — l'île Grande (Enès-Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — Tréguier, Paimpol — l'île de Bréhat — le Trieux et le Gouët — entre Saint-Brieuc et Paimpol — les côtes de Penthièvre — Saint-Jacut, l'île des Ehbiens et Saint-Cast — la baie de la Frénaye et le cap Fréhel — la côte d'Émeraude et la Rance — Saint-Malo et le clos Poulet — les marais de Dol — la baie du mont Saint-Michel — Granville, les Chausey et les Minquier. — 457 pages avec 31 cartes.

Voir les 3e, 4e et 5e séries.

53e Série : BRETAGNE VI. — *Basse-Bretagne intérieure.* — La Basse-Bretagne — Quimper et la Cornouaille — le Vannetais — Pontivy et le Blavet — le Scorff — l'Isole et l'Ellé — La Montagne Noire — le berceau de la Tour d'Auvergne — les rochers d'Huelgoat — le Goëllo — le Trégorrois — le Haut-Léon — le Bas-Léon — dans la montagne d'Arrée — le Yeun Elez — la forêt de Quénécan — entre Aulne et Blavet — le toit de la Bretagne. — 400 pages avec 26 cartes

Voir les 3e, 4e et 5e séries.

54e Série : NORMANDIE II. — *Normandie centrale.* — Caen et les mines du Calvados — la campagne de Caen — Falaise et la foire de Ginbray — la haute vallée de l'Orne — la campagne d'Alençon — Camembert et Vimoutiers — Orbiquet, Touques et Vie — A travers le pays d'Auge — la vallée d'Auge — le littoral du Calvados — le Lieuvin —

la Touques et la Colonne — Trouville et Honfleur — la Risle et le pays de Vièvre — le pays d'Ouche — les aiguilles de Laigle — Évreux et le Saint-André — Thimerais et Drouais — du Perche aux terres françaises — campagne de Neubourg. — (*Sous presse.*)

Les autres volumes sur la Normandie sont les 6e et 63e

55e Série : LA PROVENCE MARITIME. — II. *La Côte d'Azur.* — Le littoral des Maures — dans les forêts des Maures — de Collobrières au Golfe — traversée nocturne des Maures — Saint-Tropez et le Golfe — du Golfe à l'Esterel — Saint-Raphaël et la corniche du Touring-Club — du Trayas au mont Vinaigre — le Mal-Infernet et le cap Roux — le golfe de la Napoule et Cannes — les îles de Lérins et le golfe Jouan — la presqu'île d'Antibes — les œillets d'Antibes. les jarres du Biot — Cagnes, le Malvan et Vence — Nice — Nice-Cosmopolis — l'industrie et le commerce à Nice — Villefranche et le cap Ferrat — la Petite-Afrique et la Corniche — la principauté de Monaco — Beausoleil, le cap Martin, Roquebrune et Menton — Nice, camp retranché — la Roya française. — 427 pages avec 18 cartes.

Voir la 13e série pour la Provence maritime. I: Région marseillaise.

Ce volume (avec les séries 12 et 13) a obtenu en 1910 la médaille de la Société de géographie de Marseille décernée à l'auteur du meilleur ouvrage sur la Provence.

56e Série : TOURAINE ET ANJOU (**Les Châteaux de la Loire**) — La Loire d'Orléans à Chambord — Blois et la Sologne blésoise — de Blois à Châteaurenauld — en Vendômois — la Gastine de Ronsard — Chaumont et Amboise — Tours et sa banlieue — du Mettray à la Brenne — entre Cher et Indre (la Champeigne) — le plateau de Sainte-Maure — Richelieu, Chinon et le Chinonais — le pays de Rabelais — de l'Indre au Varennes — la Loire de Tours à Saumur — de la vallée d'Anjou en Gâtine — les vaux du Loir et la Flèche — Sablé et Solesmes — navigation sur la Mayenne — le pays Segréen — Angers — les ardoisières d'Angers — du Loir à la vallée d'Anjou — le Louet et le Layon — Saumur — l'École de cavalerie de Saumur — à travers le Saumurois — de Cholet au Bocage vendéen — les Mauges — l'Eldorado des Mauges — sur la Loire d'Angers à Nantes. — 577 pages avec 34 cartes.

Voir les 1re et 2e séries.

57e Série : BAS-DAUPHINÉ, COMTAT-VENAISSIN. — La vallée de la Gallaure — Tain et l'Ermitage — de l'Herbasse à la Bayance — Valence — Romans et le Royonnais — entre Valence et Crest — en Diois — le Vercors — la haute vallée de la Drôme — Montélimar et la Valdaine — Dieulefit et la vallée de Saou — en Tricastin — l'enclave de Valréas — dans les oliviers de Nyons — dans les Baronnies — les dentelles de Gigondas — l'ancienne principauté d'Orange — en Avignon — les campagnes de Carpentras — au mont Ventoux — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon — le Coulon, Apt et le Luberon — la Valmasque — dans les monts de Vaucluse — 470 pages avec 32 cartes.

Voir les 9e et 11e séries.

58ᵉ SÉRIE : BOULONNAIS ET ARTOIS. — En Morinie — Langle, Bredenarde et Païs reconquis — Calais — l'industrie des tulles — le Blanc-Nez et le Gris-Nez — Boulogne — l'industrie boulonnaise, les plumes — le littoral boulonnais — de la Canche à l'Authie — de l'Authie à la Canche — du Haut-Boulonnais à Montreuil — en Ternois — le cheval boulonnais — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — Avre, Saint-Venant et Lillers — Béthune et les houillères du Pas-de-Calais — à travers le pays noir — l'armée au pays noir — le pays d'Arras — à travers le plateau artésien — la Sensée et Bapaume. — 358 pages avec 27 cartes.

Voir les 18ᵉ et 19ᵉ séries.

59ᵉ SÉRIE : LES VOSGES. — La Moselle de Charmes à Épinal — Épinal et l'industrie des Vosges — Les images d'Épinal — Épinal et les Vosges en 1914 — luthiers et dentellières — du Xaintois à la Meuse — les Faucilles et leurs stations thermales — dans la Vôge — le Val d'Ajol et Plombières — la Vologne — Rambervillers et Baccarat — les petites Vosges — la principauté de Salm-Salm — le bassin de Saint-Dié — la Vologne et ses lacs — Gérardmer et son lac — Remiremont et la Moselotte — la Haute Moselle — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 359 pages avec 25 cartes.

60ᵉ SÉRIE (suite de la 48ᵉ série). HAUTE-ALSACE. II. — Le Mundat de Rouffach — d'Ensisheim à Colmar — Neuf-Brisach à Colmar — Neuf-Brisach et le Ried — Turckheim et les Trois-Épis — au Petit Ballon (Kahlewasser) — l'Alsace romane — le val d'Orbey et les Hautes-Chaumes — à travers le vignoble — Sainte-Marie-aux-Mines et sa vallée — la guerre dans la Haute-Alsace (1914-1918). — 284 pages avec 12 cartes.

61ᵉ SÉRIE (suite de la 49ᵉ série). BASSE-ALSACE. II. — Un coin de France au delà du Rhin — les houblonnières de Haguenau — autour de la Forêt-Sainte — les lignes de Wissembourg — l'Alsace bavaroise — Reichshoffen, Frœschwiller et Wœrth — autour de Niederbronn — l'ancien comté de Hanau — autour de Saverne — entre la Sarre et l'Eichel — les chapeliers de Saar-Union — la guerre en Basse-Alsace. — 256 pages avec 17 cartes.

62ᵉ SÉRIE (suite de la 50ᵉ série). LORRAINE DÉLIVRÉE. II. — *La Moselle.* — Metz — à travers Metz. — l'industrie messine — les champs de bataille sous Metz — Gravelotte et Rezonville — au long de la Moselle — Thionville — le pays du fer — de l'Alzette à la Fench — aux confins du Luxembourg — entre Moselle et Nied — la Nied française — la Nied allemande — le Saulnois — la côte de Delme — les marais salés de Marsal — autour de Morhange — les grands étangs de Lorraine — l'étang de Lindre — des étangs à l'Albe. — (*Sous presse.*)

En préparation :

63e Série : NORMANDIE. III. — *Haute-Normandie.* — De la Risle au marais Vernier — le Roumois — les draps d'Elbeuf — trainglots et enfants de troupe — en Vexin français — l'Andelle et la forêt de Lyons — Rouen — le royaume d'Yvetot — le mascaret — d'Yvetot au Havre — le Havre — les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de Valleuse en Valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — Autour de la forêt d'Eawy. — (*Sous presse.*)

64e Série : BANLIEUE DE PARIS. — 1re partie. — La Seine entre l'Orge et la Marne — les lilas de Vitry — aux bords de l'Yères — de la Brie forestière à la Marne — de Bercy à la boucle de Marne — les boucles de Marne — à travers quatre lieues de maisons — la forêt de Bondy et l'Aulnoye — Vincennes — le bois de Vincennes et Fontenay-sous-Bois — les pêchers de Montreuil — les collines de Romainville. — (*Sous presse.*)

65e Série : BANLIEUE DE PARIS. — 2e partie. — Pantin, ses usines, son tabac — Aubervilliers et la plaine Saint-Denis — Saint-Denis en France — la basilique de Saint-Denis et la Légion d'honneur — Saint-Denis grande ville industrielle — entre la Seine et le Rouillon — autour du lac d'Enghien — Montmorency — les deux Saint-Ouen — de Clichy à la presqu'île de Gennevilliers — dans les champs de Gennevilliers — Asnières et les garennes de Colombes — la plaine des Sablons (Levallois-Perret, Neuilly.) — [*Sous presse.*]

66e Série : BANLIEUE DE PARIS. — 3e partie. — Des muguets de Neuilly aux roses de Puteaux — autour du mont Valérien — autour de la Malmaison — Saint-Cloud et Ville-d'Avray — la vallée de Sèvres et les bois de Meudon — la manufacture de Sèvres — les blanchisseries de Boulogne — d'Issy-les-Moulinaux à Vanves — de Vanves au plateau de Châtillon — Rosati, félibres et robinsons — le val d'Aulnay — le plateau de Rungis — aux bords de la Bièvre. — (*Sous presse.*)

67e Série : ALPES COTTIENNES ET ALPES MARITIMES. — Volume en préparation tiré de chapitres des séries 10 et 12 accrus de nombreux chapitres nouveaux.

68e à 70e Séries : PARIS (*en préparation*).

Juillet 1919. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT

Répartition des volumes par Départements

DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT	DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS	DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT
Ain	7, 8, 24.	Maine-et-Loire	56.
Aisne	19, 20, 42, 43.	Manche	6, 52.
Allier	27.	Marne	20, 21, 43.
Alpes (Basses-)	10, 12, 67.	Marne (Haute-)	21, 22.
Alpes (Hautes-)	10, 67.	Mayenne	2.
Alpes-Maritimes	12, 55. 67.	Meurthe-et-Moselle	22, 59.
Ardèche	8, 11, 34.	Meuse	21, 22.
Ardennes	20, 21.	Morbihan	3, 4, 5, 51, 53.
Ariège	38, 39, 40.	Moselle (ancienne), *voir* Lorraine annexée.	
Aube	21, 25.	Nièvre	1.
Aude	37, 38, 39.	Nord	18, 19.
Aveyron	32, 35.	Oise	17, 20, 42.
Bouches-du-Rhône	8, 12, 13.	Orne	2, 6 (puis 54).
Calvados	6, 46, 54.	Pas-de-Calais	58.
Cantal	32.	Puy-de-Dôme	7, 33.
Charente	15.	Pyrénées (Basses-)	41.
Charente-Inférieure	3, 15, 29.	Pyrénées (Hautes-)	30, 40.
Cher	1, 26, 27.	Pyrénées-Orientales	37, 39.
Corrèze	28, 33.	Rhin (Bas-) [ancien], *voir* Basse-Alsace.	
Corse	14.	Rhin (Haut-) [Belfort]	22, 23.
Côte-d'Or	24, 25.	Rhin (Haut-) [ancien], *voir* Haute-Alsace.	
Côtes-du-Nord	5, 52, 53.	Rhône	7.
Creuse	27, 28, 33.	Saône (Haute-)	23.
Dordogne	29.	Saône-et-Loire	24, 25.
Doubs	23.	Sarthe	2, 56.
Drôme	8, 57.	Savoie	8, 10.
Eure	6, 17, 46, 54, 63.	Savoie (Haute-)	8, 10.
Eure-et-Loir	2, 6, 16, 44, 47.	Seine	47, 59 et suivants.
Finistère	4, 51, 52, 53.	Seine-Inférieure	6, 17, 46 (puis 63).
Gard	8, 11, 12, 36, 37.	Seine-et-Marne	1, 21, 25, 42, 43, 44, 45.
Garonne (Haute-)	15, 38, 40.	Seine-et-Oise	42, 44, 45, 46, 47.
Gers	30, 31.	Sèvres (Deux-)	15, 16.
Gironde	3, 29, 30.	Somme	17, 58.
Hérault	35, 36, 37, 38.	Tarn	35, 38.
Ille-et-Vilaine	5, 51, 52.	Tarn-et-Garonne	31.
Indre	26.	Var	12, 13, 55.
Indre-et-Loire	56.	Vaucluse	57.
Isère	7, 8, 9, 10.	Vendée	3, 16.
Jura	8, 23, 24.	Vienne	16, 26.
Landes	30.	Vienne (Haute-)	28.
Loir-et-Cher	1, 2, 26, 56.	Vosges	59.
Loire	7, 11, 24.	Yonne	25.
Loire (Haute-)	11, 32, 33, 34.	Basse-Alsace	49, 61.
Loire-Inférieure	3, 5, 51.	Haute-Alsace	48, 60.
Loiret	1, 2, 44, 56.	Lorraine délivrée	50, 62.
Lot	31, 32.		
Lot-et-Garonne	31.		
Lozère	32, 34, 36.		

Répartition des volumes par Provinces

DÉSIGNATION DES PROVINCES	DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE
Alsace	23, 48, 49, 60, 61.
Angoumois	15.
Anjou	2, 56.
Artois	58.
Aunis	3, 15.
Auvergne	7, 32, 33.
Barrois	21.
Basques (Pays)	41.
Béarn	41, 30.
Berri	1, 26, 27.
Boulonnais et Calaisis	58.
Bourbonnais	7, 27, 33.
Bourgogne	8, 24, 25.
Bresse et Bugey	7, 8, 23.
Bretagne	3, 4, 5, 51, 52, 53.
Cambrésis	19.
Champagne	20, 21, 25, 43.
Comtat-Venaissin	57.
Corse	14.
Dauphiné	7, 8, 9, 10, 11, 57.
Flandre	18.
Foix (Comté de)	38, 40.
Forez	7, 11, 27.
Franche-Comté	8, 23, 24.
Gascogne	30, 31, 38, 40.
Gex (pays de)	8, 23.
Guyenne	29, 30, 31, 32, 35.
Hainaut	19.
Ile-de-France	17, 42 à 47, 59 et suivants.
Languedoc	8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40.
Limousin	28.
Lorraine	21, 22, 50, 59, 62.
Lyonnais	7.
Maine	2.
Marche	27, 28.
Nice (comté de)	12, 13, 55, 67.
Nivernais	1
Normandie	6, 17, 46, 54, 63.
Orléanais	1, 44, 47.
Perche	2, 6.
Picardie	17, 19, 20, 42.
Poitou	3, 15, 16, 26.
Provence	8, 10, 12, 13, 55, 57, 67.
Roussillon	37, 39.
Saintonge	3, 15, 29.
Savoie	8, 10.
Trois-Évêchés (Toul-Verdun) de Lorraine	21, 22.
Touraine	56.

Par grandes Régions naturelles

Alpes	8, 9, 10, 11, 12, 57.
Bassin de Paris	17, 20, 21, 25, 42 à 47, 58 et suiv.
Beauce	2, 12, 16, 44, 45, 47.
Cévennes	7, 11, 34, 36, 37.
Jura	8, 23, 24.
Landes	29, 30, 31.
Littoral et îles de l'Océan	2, 3, 4, 15, 16, 29, 30, 41, 52, 53.
Littoral et îles de la Manche	6, 17, 18, 46, 52, 54, 58, 63.
Littoral et îles de la Méditerranée	8, 13, 14, 37, 55.
Massif central	28, 32, 33, 34, 35
Pyrénées	37, 39, 40, 41.
Sologne	1, 25.
Vosges	22, 23, 48, 49, 50, 59, 60, 61, 62.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG

CARTE D'ENSEMBLE DES VOLUMES

DU

Voyage en France

VOLUMES PARUS

1. Morvan, Val de Loire et Sologne.
2. Beauce, Perche et Maine.
3. Bretagne : I. Les Iles de l'Atlantique : I. *De la Loire à Belle-Isle.*
4. Bretagne : II. Les Iles de l'Atlantique : II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Bretagne : III. Haute-Bretagne intérieure.
6. Normandie : I. *Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Hte Normandie, Pays de Caux.*
7. La Région lyonnaise.
8. La Région du Haut-Rhône : *Le Rhône, du Léman à la mer.*
9. Dauphiné : Graisivaudan et Oisans.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes-Maritimes.
13. Provence maritime : I. *Région marseillaise.*
14. La Corse.
15. Les Charentes et la Plaine Poitevine.
19. De Vendée en Beauce.
17. Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18. Nord : I. *Flandre.*
19. Nord : II. *Hainaut et Cambrésis.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Le Haut-Languedoc.
39. Pyrénées orientales.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées occidentales.

RÉGION PARISIENNE :

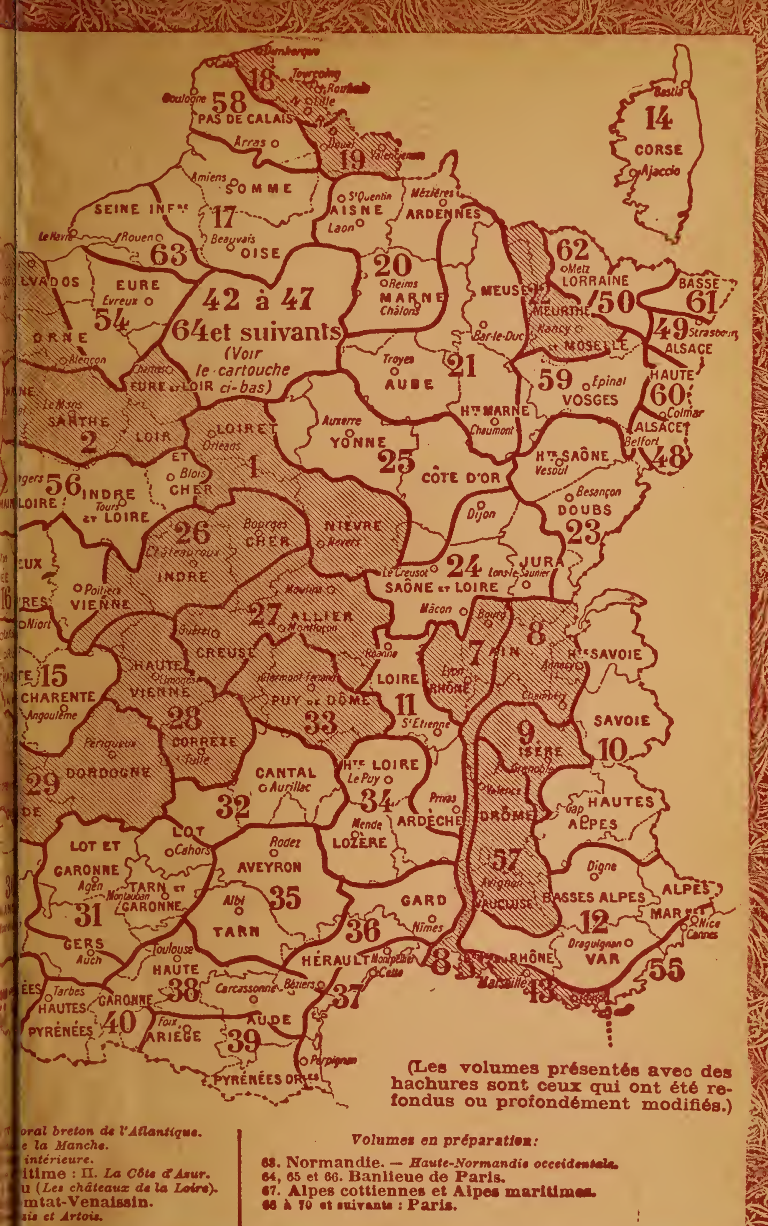
42. — I. *Nord-Est :* Le Valois.
43. — II. *Est :* La Brie.
44. — III. *Sud :* Gâtinais français et Haute-Beauce.
45. — IV. *Sud-Ouest :* Versailles et le Hurepoix.
46. — V. *Nord-Ouest :* La Seine de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47. — VI. *Ouest :* L'Yveline et le Mantois.

LES PROVINCES DÉLIVRÉES :

48 et 60. — Haute-Alsace.
49 et 61. — Basse-Alsace.
50 et 62. — Lorraine.

Région Parisienne

51. Bretagne : I
52. — V. *Iles et litt*
53. — VI. *Basse-Br*
55. La Provence
56. Touraine et
57. Bas-Dauphin
58. Nord : III. *B*
59. Les Vosges



(Les volumes présentés avec des hachures sont ceux qui ont été refondus ou profondément modifiés.)

...oral breton de l'Atlantique.
...e la Manche.
...intérieure.
...itime : II. *La Côte d'Azur.*
...u (*Les châteaux de la Loire*).
...mtat-Venaissin.
...sis et Artois.

Volumes en préparation:

63. Normandie. — *Haute-Normandie occidentale.*
64, 65 et 66. Banlieue de Paris.
67. Alpes cottiennes et Alpes maritimes.
68 à 70 et suivants : Paris.

